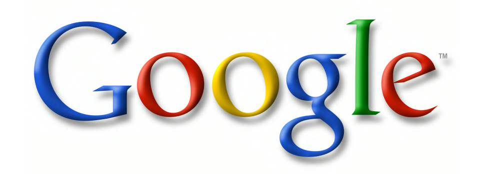






RÉCITS MEXICAINS

RÉCITS

MEXICAINS

PAR

Salvador QUEVEDO y ZUBIETA

SUIVI DE

DIALOGUES PARISIENS

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

18, RUE DROUOT, 18

1888

AVANT-PROPOS

Ce livre avait été annoncé depuis quelque temps dans une revue littéraire sous le nom d'**Épisodes Mexicains.**

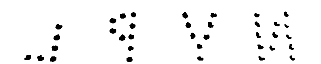
Au cours de l'impression, quelques personnes firent à l'auteur des objections au sujet de son titre. Cela pouvait aller à la rigueur — lui disait-on — mais le mot « Episodes » avec un qualificatif, n'avait jamais été employé en français (comme il l'est en espagnol) pour désigner un certain genre du roman. On lui citait à l'appui les *Episodios* de Perez Galdoz, dont la traduction française ne porte que le nom de *Nouvelles*.

Donc, comme il ne tenait pas à faire passer un titre frappé ou du moins

soupçonné de contrebande, il a dû le changer.

Néanmoins, le titre : « Episodes Mexicains », retranché dans la première page du livre. est resté dans les folios des pages pairs.

Qu'il soit permis à l'auteur de ne pas le regretter. Est-ce que tout serait dit de ce que les rhétoriciens ont divisé les œuvres d'imagination en prose en deux classes : le *roman* et la *nouvelle?* — Le roman est grand; la nouvelle est petite. Le roman embrasse une vie entière ; la nouvelle n'en saisit qu'un bout, parfois un jour, une heure même. Et comment appeler l'ouvrage de taille moyenne qui se place entre ces deux extrêmes ? Où classer cet organisme littéraire qui dépasse les bornes réduites de la nouvelle sans aller jusqu'au développement du roman ? Il faudra bien finir par le baptiser d'un nom quelconque. En



attendant, l'auteur l'appellerait « Épisode ».

C'est un nom que la Poétique peut revendiquer pour l'action incidente d'un poème. Mais pas de danger ; le poème est mort. L'Episode serait un roman concentré, l'Episode ne prendrait à la vie que sa partie dramatique ; l'Episode, enfin, ajusterait par moitiés la vérité et la fable.

C'est sur cette dernière caractéristique de ses **Récits** que l'auteur insisterait s'il ne tremblait avec le lecteur devant la longueur des préfaces. Il se bornera à dire que c'est avec des détails fictifs et sur un certain fond de réalité qu'il en a ourdi la trame. Dans le besoin de donner leurs parts à l'**Art** et au **Fait**, il les a entremêlés de telle sorte, qu'il lui serait difficile de déterminer où le vrai commence et où cesse le fictif.

Cela pour la *matière* des Récits ;

quant à leur forme, l'auteur n'a qu'une confession à faire. Il les a pensés en espagnol; il les a écrits en français. Si tous ceux qui écrivent faisaient la même chose que lui, l'auteur sait bien que la langue française aurait nécessairement plus d'un horion à recevoir; mais elle deviendrait universelle.

Il faut bien qu'une langue souffre un peu pour devenir la première du monde.

S. Q. Z.

CÉCILIA

CÉCILIA

I

Au dessert, Robert, le journaliste Robert, cet infatigable conteur, s'accouda sur la table, comme il le faisait lorsqu'il avait à relater quelque épisode important de sa vie, et, avalant son dernier coup de café, il nous dit :

Par une belle matinée de mai (188...), étant arrivé la veille à Mexico après un long voyage, je suivais à onze heures la rue Plateros, la principale de la ville, le boulevard de là-bas. C'est l'heure où la flânerie — une flânerie à part, qu'il faut voir — commence à battre son plein. Les groupes traditionnels, les rangs de badauds, se formaient peu à peu, sur les trottoirs, aux

angles de la rue, au seuil des boutiques des coiffeurs, devant les vitrines des bijoutiers, dans les buvettes et les bureaux de tabac d'où ils débordaient. De petits employés, furtivement échappés du *Palacio*, arrivaient en se dandinant, la canne à la main, un rouleau de papier sous le bras. Des jeunes gens élégants, des gommeux à l'anglaise, tirés à quatre épingles, sanglés dans leur veston, le pantalon trop court, et les bottines trop longues, descendaient les rues de San Francisco. Et la bande des généraux en retraite, habillés en civil, les députés, les désœuvrés de toutes sortes, débouchaient par chacune des rues et des ruelles adjacentes. Tous, pauvres et riches, modestes employés et grands fonctionnaires, avaient les mêmes mines de fête en famille, les mêmes allures d'oisiveté insouciante. Il n'y avait d'autre différence que celle de l'âge. Les hommes mûrs semblaient des bourgeois qui se cherchent pour passer le temps, tandis que les jeunes gens avaient l'air de grands écoliers faisant l'école buissonnière, abattus par volées joyeuses sur la Grand'Rue. Chez les uns et chez les autres, ce qui frappait le plus, c'était le désir de faire parade de leurs vêtements et de leur personne.

Des dames défilaient parmi ce monde de mâles, des dames de toutes les conditions, jeunes et vieilles, jolies et laides, comme on en voit par-

tout. Les femmes honnêtes venaient de la cathédrale; on les distinguait à leur mine sérieuse, gardant encore un peu de la retenue de l'église, à leur mantille noire, à leur paroissien à tranches dorées. Les cocottes descendaient en sens inverse des abords inavouables de *l'Alameda*. C'était la défroque des aventurières espagnoles qui s'abat sur Mexico après une étape à la Havane et à Veracruz; quelques Yankees et de rares Mexicaines. Elles s'exhibaient la plupart dans des voitures de location de tous les styles, suivant l'état de prospérité de leurs affaires. Il y avait depuis le coupé de la grande dame jusqu'au *simon*, lourde boîte roulante, décorée du nom de voiture.

J'avançais à grande peine sur le trottoir, encombré devant, derrière, par les promeneurs qui stationnaient ou marchaient lentement. Je ne voulais que passer vite, quitter le plus tôt possible cette rue qui me rappelait les heures de badauderie un peu niaise passées là autrefois, lorsque j'avais vingt ans. Mais tout à coup, je suis appelé par une ancienne connaissance, un terrible compagnon de ma vie de Bohême, qui m'a reconnu et m'étreint dans ses bras.

— Tiens! Robert! C'est bien toi! Mais, que tu es changé! Il y a longtemps qu'on ne t'a vu! Et ton long voyage? a-t-il été heureux?

Et tout de suite, sans me laisser répondre à la

grêle des salutations et des questions mon ami Jules M*** me présente aux personnes du groupe dont il s'était dégagé. Tout cela se fit dans l'espace d'un instant. J'éprouvai l'impression qu'on doit subir lorsqu'on sent la basque de son habit prise dans l'engrenage d'une machine. Me voilà stationnant sur le trottoir. L'homme appartient au milieu où la fatalité le place. Je suis badaud moi aussi. Je ris, je cause avec ces gens que je jugeais, il y a un moment, dignes d'être arrêtés pour délit de vagabondage. Je me mêle aux causeries insipides, j'accueille d'un sourire approbateur toutes les remarques bêtes sur les passants. Il paraît que ceux-ci sont la proie favorite de ces fainéants. Et comme il passait surtout des femmes, c'était sur elles que pleuvaient les critiques, les drôleries, les potins.

Jules dirigeait les feux du groupe dont je faisais partie. On aurait dit le chef d'une claque hostile donnant les signaux pour les coups de siffflets. Il dominait par la crudité hardie de ses saillies; on attendait son premier mot drôle pour lâcher les autres. Il était riche, il avait un peu voyagé en Europe, deux circonstances qui lui assuraient une supériorité incontestée. L'effronterie de la pensée et la grossièreté du langage se combinaient dans sa personne avec un parfum de mondanité exquise, qui faisait excuser, admirer même ses perversions. Elégant,

poli et correct lorsqu'il le voulait, il déployait dans ce milieu, et à cette heure, un dévergondage de propos qui aurait étonné un charretier. La flatterie des nigauds qui l'applaudissaient ne faisait qu'accroître le cynisme de son esprit. Il affectait un scepticisme superbe pour la vertu des femmes quelles qu'elles fussent. Il égalisait, dans sa moquerie de blasé, les femmes honnêtes et les cocottes qui passaient devant nous. En cinq minutes, il avait porté atteinte à l'honneur de plus de dix dames. Il s'amusait à ce jeu de diffamation, comme un enfant gâté qui jouit en cassant des bibelots. Les femmes mariées étaient son régal favori; celles qu'il n'avait pas eues étaient tombées dans les bras de quelques amis ou de simples connaissances à lui. Il ajoutait les dates, précisait les endroits où cela s'était passé, dans le plus grand mystère, sous la garde d'une entremetteuse très connue. Puis, il lançait ses charges sur une jolie veuve qui venait de passer en voiture, ayant eu le tort de s'exposer aux regards de Jules, en se penchent sur la portière. En dix mots, il la déshabilla : les belles formes! D'abord, il l'avait vue se baignant dans un cabinet de *l'Alberca* (1), cela à travers un petit diable de trou pratiqué dans la cloison du cabinet... Puis, épris de ce beau corps de Diane

(1) Etablissement hydrothérapique à Mexico.

chasseresse, il l'avait vue encore, et dans quelles circonstances ! toute une aventure !...

Il continuait de la sorte, tantôt frappant par une déclaration nette, tantôt par une réticence. Il passait vivement d'une dame à l'autre, à mesure que la défilade se faisait. Il mordait les réputations, les noms immaculés, broyant les uns, jetant les autres à terre à peine mordus. J'avais cessé de rire. J'entendais étonné la grêle de médisances qui cinglaient au dos tant de dames charmantes et sérieuses, aux mines dévotes. Pourtant, un accord parfait de rires les accueillait; des boutades d'une ironie sanglante se mettaient à l'unisson. Tous ces petits gommeux, groupés à l'ombre de Jules. se pâmaient de ravissement. Leurs éclats de rire m'agaçaient comme les aboiements d'une meute. Et le féroce Jules, poussé aux extrémités, lassé des épouses et des mères, se jeta sur les jeunes filles.

— Ah ! dit-il, en dévisageant de loin une demoiselle qui venait sur notre trottoir; vous allez voir Amélie Z***, une jolie connaissance.

La personne indiquée, une belle fille svelte, passa devant nous, accompagnée d'une dame âgée. Elle était bien le type de la jeune fille mexicaine de bonne famille : l'allure modeste, portant dans ses yeux vifs, par moment baissés à terre, la peur de la grande rue et du trop de

monde, toute sa personne virginale se soutenait, s'effaçait presque dans celle de sa mère ou de sa grande sœur. Elle inclina légèrement la tête devant Jules qui lui rendit galamment son salut, le pouce accroché à l'ouverture de son gilet blanc, son chapeau de soie élevé en l'air un instant. Puis, à peine s'était-elle éloignée de quelques pas, que Jules se mit à entamer l'honneur de la fillette. C'était dernièrement, dans un bal du château de Chapultepec, qu'il l'avait connue. « Je dansais une polka avec elle, ajouta-t-il; je la sentis frémir, s'abandonner dans mes bras avec des spasmes d'hystérique. Malheureusement, il régnait encore dans le bal cette froideur cérémonieuse de la première heure, et moi et elle, nous ne fîmes que soupirer, comme deux soufflets de forge. Ce fut ce diable d'Emile K... qui profita du feu que j'ai allumé. Depuis longtemps, il la poursuivait de sa cour, et voici qu'il me l'escamote à l'heure de l'ambigu. Il la grise d'un peu de Champagne, la ramène à la salle du bal, et tout à coup s'envole avec elle dans le vertige d'une valse. Il n'y eut que moi qui les aperçut descendant la colline du château pour se perdre entre les roches abruptes, dans l'ombre épaisse... Un quart d'heure après, je les vis rentrer et se glisser rapidement dans la mêlée des danseurs. Elle était rouge comme une tomate. Quant à lui, oh ! lui, il rayonnait, le gaillard ! »

Ce fut un concert d'éclats de rire. Toute cett belle jeunesse trouvait cela très drôle et très bie dit. Quelqu'un, pour marquer plus éloquemmer son admiration, secoua avec effusion la mai de Jules : « Mes compliments, cher ! » lui dit-i Je ne pus plus cacher mon dégoût, et je pro testai, proférant quelques blâmes et priant mo camarade d'antan d'épargner au moins le jeunes filles.

Une tempête d'exclamations m'arrêta net.

— Ah ! les demoiselles ! les vertueuses demoi selles élevées en pension !

Et là-dessus, on prononça un nom qui me f tressaillir, celui de *Cécilia B...*

Sans perdre de temps, tous commencèrent me mettre au courant, en ma qualité de nouvea débarqué, de ce qui était arrivé à cette demo selle. C'était le scandale du jour, la pièce d résistance de tous ces affamés de l'opprobre de autres.

La voici en substance :

Cécilia, jeune fille belle et pauvre, était venu depuis deux ans à Mexico d'une ville de provinc avec sa mère. Il y avait six mois, elle s'éta mariée brusquement à un vieillard très rich Grâce à ce mariage, on l'avait vue passer, d jour au lendemain, de son humble logement dan un palais. Un mois ou deux, elle fut comme un reine. Sa beauté naturelle, rehaussée par c

splendides toilettes, s'étala dans des voitures de grand train, qui roulèrent fastueusement dans la ville. Toujours à côté d'elle, son vieux mari paraissait ne songer qu'à faire étalage en sa jeune femme du pouvoir et de l'éclat de sa richesse. Tout à coup, Cécilia s'éclipsa, enfermée dans son palais, et au bout de trois mois à peu près, c'est-à-dire cinq ou six après le jour des noces, elle accoucha d'un garçon. C'était juste une semaine avant mon débarquement à Veracruz. Trait remarquable : aucun mystère n'enveloppa l'accouchement. La ville entière l'apprit : chacun jeta sa pierre, chacun lança son mot aigu à la jeune femme. L'envie de tant de citadines, irritée par la fortune rapide de cette parvenue, en fut soulagée et ravie. Elle le fut plus encore lorsqu'on apprit que le mari n'avait décidément pas voulu reconnaître ce rejeton, poussé sur son lit de noces en pleine lune de miel. Il désavoua Cécilia avec l'enfant.

La filiation de celui-ci restait obscure. Mes badauds la discutèrent s'en rapportant à tel ou tel ancien fiancé de Cécilia. Mais le terrible Jules coupa court :

— Allons donc! Cet enfant s'est fait par mixtion... de plusieurs laits, comme certains fromages de Hollande!

Cette fois, il y eut de vigoureux claquements de mains pour célébrer le mot du grand homme

de la rue Plateros, tandis que, bouleve
j'étais prêt à faire une folie. Mais je per
qu'un diffamateur de l'espèce de celui-ci é
bien plus digne du banc d'un tribunal corr
tionnel que du terrain de l'honneur. Le gro
s'était accrû de plus en plus autour de Jul
d'autres petits boulevardiers accouraient de t
côtés. Quelques instants encore il continu
mordre, à écorcher les dernières dévotes, qu
ques belles retardataires de la défilade qu'il t
nissait. Il vociférait, il tonnait, prenait les ges
et les allures d'un orateur qui domine une
semblée. Puis, comme il était déjà une heure
que tout le monde se dispersait, Jules quitta
trottoir, suivi de son groupe comme d'un cortè
et se dirigea vers une des buvettes élégantes
bordent la rue.

Je me séparai de lui et de son groupe. Il
dit adieu avec des airs de triomphatenr. Et m
baissant la tête, je partis triste, confondu d
voir mal plaidé la cause des jeunes filles
Mexico.

II

Mais j'avais pour être triste un motif plus personnel et plus intime que les billevesées dont j'avais encore les oreilles pleines. Ils ne savaient pas tout le mal qu'ils me faisaient avec leur nouvelle à scandale sur Cécilia. Ce que je venais d'apprendre m'obsédait, me torturait. Je tremblais qu'il ne fût pas là question d'un pur commérage, d'un de ces contes calomnieux que produit dans la rue Plateros la perfide oisiveté des flâneurs. Si c'était un fait indiscutable, un de ces faits qui éclatent comme un feu d'artifice! Cécilia, cette ange que j'avais tant aimée et que je rêvais pendant tout mon voyage d'épouser au retour, serait-elle donc tombée dans la boue? Elle avait été mon premier amour, celui de mes dix-huit ans. Nous étions nés dans la même ville, à Léon, au cœur du Mexique. Et je me rappelais, comme si c'était d'hier, les deux mois et demi que j'avais passés à lui faire une cour

muette, de regards et de soupirs, passant toutes les après-midi, à trois reprises, devant sa petite maison composée d'un seul rez-de-chaussée, comme presque toutes celles de cette ville. A travers la fenêtre entr'ouverte de son salon minuscule, je la voyais à chaque tour accoudée à un guéridon, les yeux dans un livre ouvert. Lorsque je passais, elle me regardait timidement. Je soutenais, troublé, ce regard adoré pendant les deux secondes que je restais dans son horizon visuel, et voilà tout. Enfin, un jour, je risquai une déclaration dans une lettre toute mignonne, couleur verte, de l'espérance. Lorsque je l'eus jetée à ses pieds, je me sauvai, frémissant, comme si je venais d'escalader la chambre d'une vierge. Il me fallut redoubler ma cour encore un mois pour obtenir une réponse, dans un billet blanc très plié, que Cécilia posa sur une barre horizontale de la grille de sa fenêtre, au moment où je passais. Je le dépliai avec émotion; c'étaient trois lignes d'un sérieux remarquable, où elle me disait en résumé que je ne lui étais pas indifférent, mais qu'elle ne consentirait jamais à aucune liaison, si ce n'est avec l'autorisation et sous l'œil de sa mère.

— Vous savez, ou vous ne savez pas, dit ici le conteur, que dans les petites villes du Mexique règnent les amours espagnoles à travers les *rejas* (grilles) des fenêtres. Même pour les demoi-

selles du meilleur monde, la fenêtre est presque toujours l'antichambre du mariage. Cependant il y en a quelques-unes qui n'aiment pas à étaler leurs amours dans la rue. Alors, elles insinuent à leur fiancé qu'il lui faut demander *la entrada à la casa* (l'entrée dans la maison).

C'était là mon cas. La réponse de Cécilia m'indiquait bien qu'il fallait planter résolument chez elle mes batteries amoureuses, et je me fis présenter à sa mère, veuve, — le père de Cécilia, le général P***, ayant été tué dans la guerre contre l'intervention française. Dona Rita me reçut avec une grâce parfaite. Je dus cet accueil à son naturel particulièrement aimable, à la position notoirement honorable de ma famille dans la ville, et à l'espèce d'idolâtrie enfantine qu'elle avait pour Cécilia. Elle aimait sa fille avec cet entraînement léger et naïf qu'on trouve chez quelques mères, et qui ressemble à la tendresse des enfants pour leur poupée. Dona rita se plaisait à faire admirer la beauté de Cécilia, et en tirait une vanité folle. On aurait dit qu'elle voulait prolonger dans sa fille son propre éclat à jamais éteint, faire revivre en celle-ci les triomphes de sa propre beauté et de sa propre jeunesse, peut-être aussi les souvenirs d'une vie honnête, mais pleine de gaîtés mondaines. Aussi, Dona Rita se fit-elle une fête de me recevoir en amoureux platonique de sa fille. Son caractère gai la rendait peu dif-

ficile sur ce point. D'autres jeunes gens plus âgés que moi étaient aussi reçus dans la maison. Eux, pas plus que moi, ne s'étaient déclarés d'une manière explicite sur la véritable intention de leur assiduité; mais elle visait directement, c'était sous-entendu, la jeune fille. Nous étions quatre prétendants à aller passer tous les soirs une heure ou deux chez Cécilia.

Dois-je dire que j'étais le seul aimé? C'est immodeste, mais c'est vrai. Oui, sans doute, mon âge moins avancé que celui de mes rivaux et plus rapproché de celui de Cécilia, dont la puberté venait d'éclore, sans doute aussi des affinités profondes de caractère, me gagnèrent une prédilection absolue dans son cœur. C'était moi le seul qui eus reçu d'elle une petite lettre d'espérance, habilement dissimulée dans le bout de sa tresse et que, sur un signe, je saisis au vol. C'était moi le seul en faveur de qui elle eût dérogé à la tenue réservée et froide qu'elle gardait au milieu des hommages galants dont on l'assiégeait.

En vain mes trois rivaux redoublaient leur feu amoureux. Ils manquaient toujours le but. Cécilia soutenait de bon gré les décharges par une complaisance de son adoration pour sa mère qui était ravie de la voir courtisée. Elle opposait à la persécution galante une réserve digne, un air de sagesse et de vertu immuable. C'était le

contraire de ce qui arrive dans de pareilles situations : la mère encourageait et la fille contenait. Dona Rita semblait toujours dire : « Allons, mes enfants, faites-lui donc la cour; » Cécilia, au contraire : « Regardez-moi donc, mais n'approchez pas. » La correspondance ne s'établissait que pour moi, par des moyens innocents, des mots à l'oreille, des sourires en cachette, de rapides serrements de main, sous le guéridon autour duquel nous nous asseyions, Dona Rita, Cécilia et les quatre prétendants pour jouer au loto.

Un jour je réussis enfin à la faire consentir à un rendez-vous à minuit à sa fenêtre. Nous nous sentions tous deux irrésistiblement entraînés vers les charmantes confidences de la *reja* que les amoureux préfèrent aux vulgaires entretiens dans l'*estrado* du salon.

C'était une belle nuit de lune. Les yeux fixés sur sa fenêtre fermée et enveloppé jusqu'au nez dans ma *capa*, j'attendis quelques instants sur le trottoir d'en face. La fenêtre s'ouvrit lentement, de manière à ne pas faire le moindre bruit. Je m'avançai à pas de velours. Cécilia apparut dans le noir de l'étroit espace ouvert, comme une vision blanche. Elle était en cheveux, dans un négligé plein de grâce, qui faisait songer à un rapide réhabillement, une escapade hors de son lit, en marchant doucement sur la

pointe des pieds — peut-être déchaussés. Les longs cheveux châtains, ondulés par l'habitude d'être noués en tresses, tombant sur sa gorge, lui couvraient le buste comme une épaisse fourrure. A la clarté de la lune, je contemplais la pâleur immaculée, les traits marmoréens de son visage, où je ne trouvais rien qui me parlât aux sens. La chasteté de son affection pour moi brillait dans son regard limpide, qui perçait mon âme comme un rayon du ciel. Elle se révéla bien à moi à cette heure silencieuse de la nuit, dans sa vraie nature sereine, merveilleux organisme incombustible fait pour passer intact à travers les flammes de l'amour.

Nous nous parlâmes à voix basse, nous babillâmes un peu sur de petits riens. Au bout d'un quart d'heure, elle me dit de m'en aller : elle craignait les murmures des voisins, et puis, elle n'avait rien dit de ce rendez-vous à sa mère, qui couchait près d'elle et pouvait s'apercevoir de son absence. Tout attristé de la quitter si vite, je serrai sa main qu'elle retira par un de ces mouvements effrayés où tremble toute la virginité des jeunes filles. Alors, faute de mieux, je saisis une boucle de ses cheveux flottants, que j'approchai de mes lèvres.

Mais, au même instant, un rire bruyant éclata; la croisée s'ouvrit tout entière, et Dona Rita apparut à côté de Cécilia. Je demeurai stupéfié,

croyant à un rire de colère de la mère irritée. Mais à ma grande surprise :

— Innocents ! s'écria-t-elle. De mon temps, les jeunes gens embrassaient leur fiancée autrement que sur les cheveux !

Et elle souriait, enchantée de voir sa fille entrer avec moi sur le terrain des amours romanesques au clair de la lune. Mais Cécilia se jetant au cou de sa mère se mit à pleurer comme si elle eût été grondée.

— Ah ! maman ! maman ! que tu me fais mal ! dit-elle.

Je partis. Ce fut notre premier et notre dernier rendez-vous. Cécilia ne voulut plus me parler à *la reja*. En vain Dona Rita lui en donna la permission.

Il semble que l'éclat de rire de la mère, cette excitation à la liberté dans l'amour, eût été plus puissant qu'une répréhension pour retenir l'âme droite de la jeune fille. Je ne parvins même pas à baiser ses cheveux une autre fois.

Cependant, quelque temps après, comme je dus quitter Léon, il y eut entre Cécilia et moi des promesses d'éternelle affection. Nous échangeâmes nos portraits comme gages mutuels, et je partis, emportant l'espoir — que je caressai comme un rêve — de l'épouser à mon retour.

III

Tous ces souvenirs, je les roulais dans ma mémoire lorsque je me fus séparé du groupe des badauds. J'entrai à la Concordia, grand café-restaurant situé à un angle de la rue Plateros C'était dans ce temps-là le seul café comme il faut de Mexico, le seul fréquenté les jours de grande fête ou à la sortie des théâtres par les dames de la bonne société. Je rencontrai là un bon ami, sérieux celui-là et pas médisant; je dînai avec lui dans un cabinet particulier. Le pauvre Charles! Je dus lui couper l'appétit avec ma mine sombre. L'histoire de Cécilia me tenait l'esprit préoccupé, le cœur serré... Et obsédante, cette pensée me dominait. Serait-ce possible? Cette blanche et immaculée créature, que j'avais laissée en partant si haut dans la région de la vertu intangible, avait-elle pu s'en précipiter?... Mêlée, héroïne hideuse, à une noire aventure!... Son nom mâché, puis rejeté par tant de bouches,

ne un mot infâme!... Deux ans auraient pour accomplir cette transformation? Ah! C'était sans doute une calomnie, de l'es- des contes drôles qu'inventait la verve de .

je communiquai à Charles la cause de ma le souffrance, faisant allusion à l'histoire ;cilia, que je ne croyais pas.

Mais c'est la vérité pure! s'écria mon in- :uteur.

il me la confirma dans toutes ses parties. Il parla comme d'un fait établi, qu'il renforça ;nseignements crispants. A peine arrivée à co, avec sa mère, Cécilia avait vu à ses ; une foule d'adorateurs attirés par sa grâce beauté extraordinaires. Bientôt, quelques- lui rendirent leurs hommages de très près, 'ant un accès facile dans la maison. Les ées se succédérent, coïncidèrent même. C'est ıse de cette promiscuité qu'il n'était pas pos- de signaler juste l'amant bienheureux. ndant, il y en eut un qui se fit remarquer ;a constance. C'était un étranger, un Portu- Brusquement, un jour il partit pour Guate- , en disant qu'il reviendrait bientôt pour se er à Cécilia. Mais à peine le vieux pré- ınt millionnaire se fut-il présenté qu'elle ;a tous les fiancés, le bienheureux compris, maria hâtivement. La grossesse devait déjà

se faire sentir; mais Cécilia comptait sans doute sur la tolérance du bonhomme de vieillard, qui voudrait bien fermer les yeux.

Ces révélations, que Charles me fit de son air le plus sérieux, achevèrent de me bouleverser. Une vive angoisse monta de mon cœur à ma gorge, avec la sensation matérielle d'une nausée, J'empoignai une bouteille de cognac et remplis mon verre. Tout étonné, Charles me vit alors manquer gravement à mes habitudes de sobriété en avalant la liqueur d'un seul coup. Et sous la double action de l'alcool et du chagrin, je découvris à mon ami les anciennes relations qui me liaient à Cécilia, mon dessein d'aller à Léon, où je croyais la trouver encore, pour prétendre à sa main. Je tirai de mon portefeuille le billet doux qu'autrefois j'avais pris dans sa tresse; et son portrait, une photographie coloriée avec dédicace au verso, où il y avait un serment, un vœu d'éternel dévoûment à moi, enfermé dans le laconisme de deux lignes, à l'écriture tremblotante et fine d'une pensionnaire. L'image, un peu ternie par le long frottement dans mon portefeuille, charmait toujours le regard, comme une de ces fleurs desséchées qui vieillissent entre les feuilles d'un livre, sans jamais rien perdre de l'éclat de leurs couleurs. Une de ses tresses aux reflets d'or passait par-dessus l'épaule, pendait le long du buste, nouée au bout par un

uban rouge. Un sourire placide perçait entre es lèvres, et ses yeux semblaient me regarder oujours, de ce regard serein des fillettes sages.

— Voyez! dis-je à mon ami, avec l'ardeur 'une conviction profonde, voyez si c'est le visage 'une coquette, si ces yeux, si cette bouche, ne espirent pas toute l'innocence qui puisse exister ır la terre!...

Je ne pus continuer mon *ex-abrupto;* interompu par un fracas d'argenterie qui tomba sur ı table, brisant une assiette. C'était un exploit u garçon qui nous servait. Emportant dans haque main de la vaisselle sale, il l'avait penhée sans prendre garde à l'équilibre des couerts. Et il resta confus, bégayant des excuses mais u lieu de nous regarder, ses yeux grands ouverts e fixaient étonnés sur le portrait de Cécilia, au ıilieu de la table.

— Ah! ah! *la pobre nina!* (la pauvre enfant), ıurmura-t-il tout bas.

Et se remettant vite pour ramasser les couerts et les débris de l'assiette, il renouvela ses xcuses, adressa un dernier regard au portrait et e retira hochant la tête.

— Voilà! me dit Charles, le garçon à peine orti; ta Cécilia est une beauté si populaire à Iexico, et son scandale a fait tant de bruit que le arçon, surpris de la retrouver en image, se ıet lui aussi à plaindre son sort.

Du coup, je fus tellement secoué, que je me sentis l'envie de souffleter quelqu'un, le garçon mon ami Charles, ou de sortir chercher querelle à ce grand bavard de Jules..... Mais, à quoi bon! Il faudrait s'en prendre, semblait-il, à toute la ville.

Alors, par un revirement suprême de ma colère, je me tournai contre Cécilia..... — Donc! j'étais moi aussi un des fiancés trahis! Je comprenais alors pourquoi elle n'avait même pas daigné répondre à une lettre que je lui avais adressée pendant mon absence. Et, me faisant un public de Charles et du garçon, des panneaux de glace, des rideaux de velours, des carafes, des verres, je déclamai un petit discours plein de moralité et débordant de fiel.

C'était donc vrai! L'honneur des femmes se perdait même chez celles qui étaient nées pour être des anges; la corruption des mœurs gagnait les sociétés enfantines du Nouveau-Monde. Serait-ce que les villes blanches du Mexique, parfumées toute l'année des fleurs d'oranger, pueraient déjà les pourritures des villes crapuleuses de l'Europe?.... Dans ces peuplades patriarcales des montagnes mexicaines où les filles couraient par les forêts presques nues, et toujours vierges, faudrait-il maintenant instituer des prix de *rosières?*..... Où allait-on donc?. ... Il paraissait que cette fière fidélité de l'amour qui se trouvait

même chez la *galleta* de l'armée (vivandière) n'existait plus ! Oui, c'était la gangrène des sociétés du vieux monde... Il ne fallait plus chercher d'épouse. Qui sait si elle ne nous apporterait pas au lit conjugal le bâtard d'un inconnu, peut-être d'un cocher ou d'un valet de chambre?... Des maîtresses, des épouses au mois ou à l'heure : il n'y avait que ça. Le mariage? quelle bêtise ! Le collage, c'était tout ce qui restait... Et sauve qui peut !..

Là-dessus, les larmes aux yeux, les mains tremblantes, je déchirai le billet de Cécilia, je jetai par terre son portrait et le foulai aux pieds...

Le garçon, ce diable de garçon indien, qui avait écouté mes imprécations d'un air stupide, intervint hardiment. Se donnant l'air de ramasser quelque chose qui traînait sous la table, il recueillit le portrait sali et lacéré, et rapidement me souffla en se relevant :

— Monsieur, on l'a endormie !...

Je fis un bond sur ma chaise, comme poussé par un ressort. Très surpris, j'allai lui ordonner de s'expliquer, mais d'un regard significatif il sembla me dire : « Taisez-vous..... à tantôt », et il sortit vivement emportant les assiettes du dessert et le reste du service.

Un gros rire éclata. Charles, le grave Charles se tordait devant moi. Il trouvait comiques mes

emportements et les consolations que le garçon se permettait de me souffler à l'oreille, — l'intervention de celui-ci ne lui ayant pas échappé. Je crus inutile de le mettre dans l'énigme... *On l'a endormie ;* que voulait dire cette brute d'Indien ? Et cependant, ces paroles persistaient dans mon oreille, comme un tintement de sonnette. Je ne tenais plus en place, anxieux d'en éclaircir le sens, et comme notre déjeuner était fini et que le garçon ne devait plus revenir, je m'empressai, sous un prétexte quelconque, de quitter mon ami Charles, et je descendis aux salons du rez-de-chaussée, où j'étais sûr de trouver mon homme.

IV

Bientôt j'étais assis sur une des banquettes de
ours rouge du quatrième salon de la Con-
dia en face d'une tasse de café versée par
dien bronzé et trapu qui m'avait servi à
euner.

— Qu'as-tu donc voulu me dire là-haut? lui
nandai-je.

— Mais, c'est quelque chose de très grave,
nsieur. Nous ne sommes plus que deux ou
is garçons à le savoir, car *Fermin, le Mulato* (1)
parti. Vous savez, monsieur, nous, les gar-
ıs de café, nous sommes comme des prêtres.
us assistons à des choses grosses à faire hé-
ser les poils. Mais il ne faut pas en parler. Je
vois, je les entends, me signe et me tais.
is tout à l'heure vous m'avez fait pitié avec
tre douleur à cause de cette demoiselle qui a

(1) Mulâtre

été, paraît-il, votre fiancée. La demoiselle aussi, traitée de la sorte, m'a fait pitié. Vous savez, j'ai le cœur tendre; je n'ai pas pu résister à l'envie de vous détromper et de vous dire le peu que le Mulato en a laissé échapper.

— Comment? qui donc, ce Fermin, ce Mulato?

— Le garçon qui servait aux derniers jours ce monsieur gros, à moustaches noires et retroussées, que nous appelions le *Portugais*, ne sachant de lui que sa nationalité. Il y a moins d'un an, ce Portugais venait souvent ici. Quelques soirs, à la sortie des théâtres, il entrait en compagnie de cette jolie demoiselle dont le portrait m'a fait là-haut verser les couverts et casser une assiette, — j'ai été si surpris de la reconnaître. Une dame âgée, qui paraissait être la mère de la jeune fille, et, quelquefois, deux ou trois jeunes gens, venaient avec eux. Tous, ils prenaient ensemble, à une de ces tables, des rafraîchissements, des petits gâteaux. Ils se régalaient, ils causaient, comme tout le monde très bien qui vient au café à cette heure. La mère surtout était bavarde et gaie comme un pinson; pas la petite, qui parlait peu, l'air triste... Vous voyez, monsieur, que j'ai l'œil observateur.

— Bien! bien! Mais fais-moi grâce de tes observations, je t'en prie...

— Donc, monsieur, ils s'en allaient après un

iart d'heure de causette, comme tout le beau onde, — car après minuit, vous savez, il n'y a us au café que certaines petites femmes qui nt souper là-haut dans les cabinets particu- ;rs. Mais, voici qu'un dimanche, après déjeuner, Portugais s'adressant à moi, me dit qu'il pen- it venir le même soir souper dans un cabinet 'ec une famille. Et comme je hasardais poliment i'ils n'étaient fréquentés le soir que par des mmes peu convenables, il me répondit en me isant que c'était là son affaire à lui, et il se fit ontrer par moi les cabinets particuliers.

Il en choisit un, celui qui est garni tout autour un divan en brocart de soie bleue, de tentures de rideaux de la même couleur, — ce qui nous fait appeler le *cabinet bleu*. Il le retint pour ze heures du soir.

Il vint en effet, mais seul, très contrarié de er son souper à cause d'une indisposition de dernière heure dans la famille. Puis, trois nanches encore, il me prévint de la même ose le matin. Enfin, la troisième fois, à la tie du théâtre, il vint avec la demoiselle et sa re. Je les servis comme toujours. A plusieurs rises, je pus le remarquer, il invita ses deux npagnes à souper. Je l'entendis leur dire 'en haut il y avait de très beaux cabinets, nquilles, à l'écart de cette foule des salons. is elles n'acceptèrent pas. La petite n'avait

pas l'air de faire attention; quant à la mè
elle se montrait épouvantée de la proposition.
se retira avec elles, dissimulant un geste d'imp
tience. Je commençais déjà à croire qu'il
réussirait jamais. Cependant, il insistait chaq
dimanche pour qu'on lui réservât son cabin
Mais bientôt ce ne fut plus par moi qu'il se
servir. Un jour, après leur avoir apporté le
consommation, j'étais resté planté quelqu
secondes devant eux. Tout occupé à exerc
mon œil observateur, j'examinais l'avidité
Portugais à manger des yeux la jeune fille; il
fâcha de ma curiosité, me traitant d'impertine
et depuis, il ne s'adressa plus qu'à Fermin.

Ce coquin de Fermin en était tout content;
client qu'il m'attrapait en valait la peine. A
quant à ça, on ne pouvait pas se plaindre;
donnait toujours de gros pourboires : chaque f
que je lui réservais le cabinet, un *piastre*.

— Ah! tu t'en vas donner à un autre
pesos ! pensai-je... Tu verras comment je v
mieux t'épier... Et j'eus bientôt l'occasion de
lui prouver : ce fut le quatrième ou cinquièn
dimanche. Ce jour-là, il me sembla que l
choses allaient se passer autrement... La dar
était un peu plus gaie que d'habitude, et le Port
gais aussi. Au lieu de rafraîchissements, il cor
manda à Fermin des grogs au rhum... Quand

mère, tout en riant et causant, eut fini le sien, il l'engagea à en prendre un autre; elle n'en voulait pas; mais le Portugais le commanda tout de même, et elle le but. La petite ne faisait qu'appliquer les lèvres au sien... Je l'entendis dire à sa mère qu'il fallait partir, lorsque les autres personnes commencèrent à se retirer. Mais la dame, goguenarde de nature, s'était fort animée avec ces deux verres, et elle restait à bavarder avec de petits rires, dans le salon vide. Le Portugais la poussait, la poussait tout le temps à accepter un souper. Deux ou trois fois il appela Fermin; il lui demanda, avec un clin d'œil que je saisis très bien, s'il n'y avait personne en haut. Le Mulato parut comprendre: quoiqu'il eût vu monter deux petites choristes françaises de la troupe d'opérette avec quatre gommeux, il répondit tout haut que non. Aussitôt l'amoureux revint à la charge; il dit à la dame, consentant déjà à souper, qu'ils seraient en haut plus à l'aise. « Mais dans un cabinet! un cabinet! s'écriait-elle... C'est honteux... Tout de même, je suis si curieuse de voir ça! » Le Portugais ne perdit pas de temps; il se leva, ordonna d'éclairer le cabinet et saisissant familièrement la dame par la main, il l'entraîna presque. La demoiselle... que pouvait-elle faire, la pauvre mignonne?... Elle se colla à sa mère; elle ne savait où elle allait...

— Au fait! au fait! m'écriai-je fiévreux. Qu'est-ce qu'il advint?

— Ce qu'il advint?... Attendez, monsieur, soyez calme... Fermin s'était précipité devant eux par l'escalier pour éclairer le cabinet bleu et en dresser la table. Plus moyen de les surveiller! Je m'en faisais une bile! Car ce Portugais avait une mine suspecte, quelque chose de méchant, qui énervait... — D'ailleurs, qu'est-ce que pouvait me faire ce monde-là? Je n'y pensai plus. Mais un peu plus tard, traversant la cour pour aller chercher une consommation, je vis avec Fermin le Portugais passer et repasser dans les couloirs découverts. Que voulait dire ce manège?... Encore une fois, à une autre de mes courses à l'office, j'aperçus une particularité plus extraordinaire : la fenêtre du cabinet bleu donnant sur la cour devint tout à coup obscure on devait avoir éteint le gaz. « Voilà qu'ils s'en vont! » me dis-je; mais à ma grande surprise ils ne sortaient pas. Je ne vis en haut que le tablier blanc de Fermin se mouvant dans l'ombre du couloir. Il avait l'air de marcher avec de grandes précautions, le Mulato. Je flairai de loin un accident quelconque... La lumière reparut à la fenêtre après dix grandes minutes. Ce fut alors — vers deux heures du matin — qu'ils descendirent. Dans la cour ils passèrent vite les deux dames enveloppées jusqu'au nez dans

leur sortie de théâtre. Le Portugais marchait derrière elles, ne me laissant distinguer dans les ténèbres de la cour que ses yeux luisants de bête... Tous les trois sortirent par la porte du côté de la *Profesa.* Le Portugais appela un *simon* stationné au coin, et ils partirent. Un peu après je vis Fermin qui était descendu dans les salons. Son trouble mêlé d'une gaîté exagérée n'échappa ni à moi ni aux autres garçons. Dès le lendemain il parlait de quitter la Concordia. Lorsqu'on l'interrogeait, il évitait de donner des explications. Il resta cependant deux semaines encore : avec les jours il se fit expansif et commença à chanter. Il ne pouvait tenir dans sa peau, tant il exultait de l'argent qu'il avait reçu... Et deux jours avant de partir, dans un élan de confidence, il m'avoua que le Portugais s'était servi d'un narcotique pour violer la demoiselle.

V

Me voilà filant à travers les ruelles dé
et boueuses d'un *barrio* (1) retiré de la vill
recherche de la *Pulqueria du Grand Mocte*
— sorte de bar populaire où se débite la b
liqueur mexicaine appelée *pulque*. C'était
mon terrible révélateur de la *Concordia* r
assuré que je trouverais Fermin. « Le Mul
là de ses rentes, m'avait-il dit, établi mai
de *pulque*, grâce aux généreux pourboi
Portugais. »

Voyant mon pantalon crotté jusqu'aux g
je me fis pitié à moi-même. Était-il rien d
insensé que de patauger de la sorte pou
histoire aussi invraisemblable ? — Ah !
là sans doute une invention de ce bav
garçon... Un drame en règle, avec narcoti
toute la machine romanesque. Endormir C

(1) Faubourg.

soit... Et la mère? elle comptait donc les étoiles pendant ce temps?... Cependant, je continuai mon chemin, roulant dans mon esprit des combinaisons pour faire parler Fermin. Il ne fallait pas penser à l'argent, ne me sentant nullement disposé à le gratifier d'une seconde *Pulqueria.* Pour les menaces, je les avais mises de côté, — j'ai en horreur le tragique. M'en remettant à l'inspiration de la dernière minute, je me trouvai tout à coup à un tournant de la rue, devant un gigantesque Moctezuma, qui, le panache au front, le carquois au dos, au milieu d'un cercle d'agaves (1), trônait sur la façade d'une boutique à pulque. C'était là !

J'entrai résolûment et demandai un verre, ce qui fit sensation dans la taverne. Un groupe de *leperos*, — hommes du bas peuple au Mexique, — qui se tenaient dans un angle près du comptoir, se retournèrent, stupéfiés de la présence parmi eux d'un monsieur à chapeau de soie et à canne. Mais comme j'affectais l'air le plus naturel du monde, ils se remirent à leur petite fête. C'était, vrai, une fête plébéienne dans ce coin de Pulqueria : des chansons entre deux coups de liqueur, des accords scandés de guitare, des pieds trépignant, des mains claquant sous une grêle de rires avinés et de drôleries. La guitare passait

1) Plante d'où l'on extrait le *Pulque.*

de main en main, et c'était à chacun son tour de déployer ses facultés vocales et les grâces de son esprit. Il y avait des couplets choisis dans le tas du vieux répertoire, d'autres inventés à l'impromptu; tantôt tendres comme des roucoulements de pigeons amoureux, tantôt malins, débordant de sous-entendus canailles.

En face du groupe, derrière le comptoir, le mastroquet pulquier se tenait debout. Sa figure gonflée et sanguine de buveur posait à merveille au premier plan de ce lieu d'ébriété. Les barriques et les rayons chargés de grands verres de couleur lui faisaient un digne encadrement; puis, il y avait, sur les deux murs en angle obtus de la boutique, un fond mirobolant, une fresque à tant le mètre, riche en figures et en couleurs. La grosse brosse du peintureur s'y était sérieusement mise à traiter l'histoire ancienne du Mexique dans un de ses épisodes les plus frappants : la foule aztèque, irritée par la lâche soumission de Moctézuma au conquérant espagnol, grouillait autour du palais impérial y lançant des pierres. En haut, sur la terrasse de l'édifice, les guerriers castillans avec leurs cuirasses bombées, la visière de leur casque abattue, tenaient leurs arquebuses avec des gestes menaçants. Parmi eux, Fernand Cortès se distinguait et par sa taille dominante et par sa barbe à collier. Son visage découvert ébauchait une grimace tragique à

l'ombre d'un chapeau mousquetaire, — régal capricieux de l'artiste. Et à côté de lui, Mocté-zuma, blessé d'une pierre au front, s'affaissait sur le rebord de la terrasse, tandis que sa main — c'était là le coup de génie du peintre inconnu — levait, dans un suprême effort, un verre de pulque.

VI

Je pris occasion de cette fresque éblouissa
pour adresser la parole au mastroquet.

— Voilà, lui dis-je, qui est très chic : les
ciens Mexicains tuant leur empereur, à peu p
comme nous.....

Il ne me laissa pas achever.

— Ce n'est pas ça, senor, ce n'est pas
s'écria-t-il, en s'approchant de moi : c'est l'em
reur Moctézuma mourant bravement, l'étend
à la main...

Et il éclata d'un rire gras, croyant sans do
qu'on n'avait plus d'esprit à faire après av
appelé *étendard* un verre de pulque.

Il avait, lui aussi, son étendard qu'il port
souvent aux lèvres. Enchanté d'entamer le d
logue avec un client en redingote, sa fig
bronzée s'illuminait de plus en plus de la gai
idiote d'un ivrogne perpétuel. Il commença à
parler de tout et de rien, de la bonne qualité

son pulque, de la rue, du quartier, de lui-même. Ce fut avec un air d'importance qu'il me dit avoir été dans le temps garçon à la Concordia. Je dus le caresser du regard, enchanté de trouver ainsi mon homme sous la main. Et tout en l'observant, je jouissais de reconnaître l'identité de ce drôle de *Fermin*, de ce *Mulato* qui jouait un rôle si considérable dans le récit de l'autre. On voyait bien qu'il n'avait pas volé son surnom. C'était un mulâtre, un bon échantillon de la race chamite pâlie par le croisement; les traits saillants de l'Africain s'accusaient légèrement dans son visage comme de la bourbe sous la neige.

Sans se soucier de mon examen, il s'était lancé dans une digression sur la bêtise de ne pas débiter la blanche liqueur au restaurant élégant de la Concordia.

Ah! si l'on y vendait son article, toutes les *classes sociales* se précipiteraient dans l'établissement, et le restaurateur deviendrait riche!...

Voyant là soudain une porte ouverte :

— Et l'on en verrait aussi de plus raides! m'ecriai-je, esquissant un sourire malicieux. Il me répondit par un nouvel éclat de rire qui fut pour moi une inspiration.

— J'en connais plusieurs! ajoutai-je; mais pas une qui vaille le coup de mon ami X... je prononçai le nom du Portugais, que je m'étais procuré d'avance.

Les yeux à demi-fermés de l'ivrogne s'ouvrirent tout grands, et sa tête se renversa avec un air de vif étonnement. Ainsi que l'on fait en escrime lorsqu'on surprend un mouvement semblable de l'adversaire, je me fendis, en disant :

— Oui ! il m'a raconté, avant de partir, toute une scène dans le cabinet bleu.

Le mastroquet, se penchant vers moi, murmura :

— Comment ? Lui !

— Lui-même, repris-je ; est-ce que ça vous étonne que des amis intimes se confient leurs fredaines ? Par hasard, saviez-vous déjà quelque chose ?

— Ah ! oui... tous les garçons de la Concordia ont dû s'en apercevoir. Quel riche morceau que cette fille ! pas vrai ?...

— Et lui ? voilà un vrai gaillard, qui ne s'embarrasse pas des préliminaires. Je suis de son avis ; lorsqu'on veut avoir une femme, tous les moyens sont bons... Aussi, j'excuse ces passionnés qui ont tué une beauté rebelle pour la posséder... ... Quant au narcotique de X. ça ne fait rien ; c'est innocent, et c'est ingénieux.

— Encore cinq verres, don Fermin ! cria d'un ton impatient un lépero, exaspéré de devoir s'y reprendre à trois fois.

— Voilà, voilà ! fit le mastroquet, courant rem-

plir les verres vides. Il en but un, lui aussi, invité par ses clients.

L'air ravi dont il accepta fut pour moi un bon indice : mon homme ne se donnait pas le supplice de Tantale, au milieu de ses barriques ; c'était là le côté faible par où l'attaquer. Lorsqu'il revint vers moi, il souriait plus bêtement.

— Vous savez donc cette histoire? me dit-il.

— Mais bien sûr; cependant X. a négligé de me donner un tas de détails... toujours gais à entendre. Et entre nous, vous savez, ce que je voudrais vraiment, ce serait suivre pas à pas le manège de ce gaillard; quelle profitable leçon!

Il eut un geste triomphal, et d'un ton de mystère il me dit :

— Je sais tout. C'est moi qui ai servi M. X.

— Vous ! vous êtes ! m'écriai-je avec effusion. Donnez-moi votre main, que je la serre ! Vous êtes donc ce brave garçon dont X. me parlait avec tant de louanges !... Quelle heureuse pensée d'être entré ici — comme je m'en retournais chez moi — pour goûter votre pulque ! Permettez-moi, à une si heureuse occasion, de vous offrir un verre, mais un grand...

Le bonhomme ne se fit pas prier, et empoignant la carafe, il se versa sans façon dans un récipient d'un litre.

La petite fête grandissait dans l'autre co
nouveaux léperos accouraient aux accords
guitare. Le féminin s'y mêlait : trois *lépe*
rebozo s'étaient mises de la partie. Elle
laient toutes des colliers de corail sur la
brune de leur gorge découverte. Leurs
clairs excitaient le chanteur, et par mor
la double rangée de leurs dents bla
disparaissait dans les gorgées laiteuses du
que.

Le mastroquet se multipliait pour les s
il avait laissé son verre sur le comptoir, e
de moi, engagé par mes bonnes manières
causer sans réticences. Il me parla du Por
comme d'un grand personnage, qu'il ne
mait que *monsieur le Portugais* ou simpl
el caballero (le gentilhomme), traita Dona R
pie, Cécila de pauvre dinde ; et poussé par
il commença à me détailler la scène du c
bleu, tout en caressant de la main son
verre de pulque

VII

« Je leur servis tout ce qu'il y avait de mieux. Monsieur le Portugais menait toujours les choses grand train. Ce soir particulièrement, il paraissait décidé à jeter, comme on dit, la maison par la fenêtre. Il commanda du champagne de la première marque, et il poussait les dames à boire, leur emplissait toujours leurs verres. Il amusait par sa verve la mère, qui se grisait pour de vrai. Elle mangeait aussi pas mal, s'écriant seulement de temps en temps, les mains sur le visage : « Mais quelle honte, mon Dieu! Nous, dans un cabinet particulier! » Quant à la demoiselle, le *caballero* ne la quittait pas du regard, et puis il lui disait des galanteries, qu'elle était belle, délicieuse... Et qu'elle l'était bien, surtout dans ce moment, les joues rosées par le champagne!... Ah! monsieur, quelle fille! il n'y en a pas une plus belle à Mexico! C'est dommage qu'elle soi si dinde; elle ne répondait qu'avec réserve au

caballero. J'entendis la mère la gronder parfois lui reprochant sa raideur; mais la petite demandait à s'en aller, et ne buvait presqu rien.....

Un tumulte de voix interrompit le mastroquet.

« La Juana! Qu'elle chante, la Juana! »

Mais Juana, la léperita, invitée par ces voix se refusait, se faisait prier pour donner plus d valeur à son concours. Un lépero, son amoureux se sentant inspiré, empoigna la guitare et commença :

Canta, Juana del alma
Por esa boca;
No quieras que te llamen
La desdenosa (1).

Des applaudissements accueillirent l'impromptu un peu niais du chanteur. Mais la Juana, attardée au chapitre des excuses modestes, se cachait la figure dans un pan de son *rebozo* — par un mouvement de confusion habituel chez la Mexicaine du bas peuple.

Fermin continua :

— Tout à coup, après un potage aux huîtres, le *caballero* s'écria qu'il fallait goûter le fameux *bacalao à la vizcaina* (morue à la mode de Biscaïe) de « la Concordia ». « Mais on ne sait pas l'y préparer malgré la renommée », ajouta-t-il et s'adressant à moi, d'un ton joyeux : « Tenez

(1) Chante, Jeanne de mon âme — par cette bouche là; — ne te laisse pas nommer — la dédaigneuse.

je vais moi-même indiquer la manière de faire la sauce. Je m'y connais, en bon Portugais, voisin de la Biscaïe, que j'ai habitée. » Et vivement, il sortit avec moi laissant les dames enfermées. J'avais vu déjà d'autres jeunes gens descendre à la cuisine, préparer eux-mêmes en cachette une diable de sauce au *chile* (piment), histoire d'appliquer un synapisme aux palais de leurs amis. Ainsi, je suivis monsieur, croyant à un tour semblable. Mais il n'alla pas jusqu'en bas. Il s'arrêta dans un coin sombre du passage.

« Vite! apporte-moi une bouteille d'un vin de dames... Xerez! » J'obéis sans mot dire. Je descendis en toute hâte et remontai, apportant la bouteille commandée. Il tenait à la main le tire-bouchon de son canif ouvert, et il la déboucha lui-même. « Je prépare une petite blague, me dit-il, tu vas m'aider... retire-toi. » Je me retirai un peu, mais pas tout à fait. Du coin de l'œil je le regardais dans l'ombre. Il sortit d'une poche de son pantalon une petite fiole qu'il déboucha aussi. Je sentis en même temps une subtile odeur de pharmacie me monter à la tête. Il en versa un bon coup dans la bouteille, et la reboucha. Il me demanda où l'on pourrait déposer les deux objets. Je lui indiquai un buffet ouvert dans le passage. Il les plaça dedans, tout en me recommandant de les apporter au cabinet lorsque je les demanderais. « Cette fiole contient de

l'ammoniaque », ajouta-t-il, se dirigeant hâtif v
le cabinet.

Lorsque j'y rentrai avec la morue : «
s'écria le caballero, nous allons voir qu
espèce de cuisinier je suis! Et tous mangèr
avec appétit, même [illegible] demoiselle. Le cha
pagne commençait à l'égayer et sa mère l'
courageait, l'excitait à rire : « Ah! Cécilia,
ne comprends pas où nous sommes! M
personne au monde ne le saura. Pourquoi
pas rire un peu avec un monsieur si distin
que M. X? » Elle disait cela en choquant
verre contre celui de la petite qui s'attendriss
l'embrassait. Il me semblait qu'elle aimait bea
coup sa mère, beaucoup plus que monsieur
Portugais...

Quelque chose fit diversion du côté des lépe
La fête tournait à la bagarre. L'amoureux
Juana, n'arrivant pas encore à la faire chant
voulait au moins baiser sa bouche rebelle. E
se défendait, employait toutes ses forces à
dégager de la brutale étreinte. Enfin, il reprit
guitare, avec l'air de vouloir se soulager dans
couplet. Il chanta :

Ya te tengo, ya te tengo;
En vano resistes, Juana;
Si no te me das por fuerza,
Sera por mana (1).

(1) Je te tiens déjà, je te tiens déjà; — en vain
résistes, Jeanne; — si tu ne te rends à la force, — ce s
à la ruse.

VIII

— Voyons, don Fermin! dis-je impatient à mon conteur, à quoi aboutit tout cela?

— Je ne saurais vous dire exactement, car au bon moment, le *caballero* me fit comprendre que j'avais à sortir du cabinet et à n'y plus rentrer. Mais voici ce que je vis avant : il avait commandé le dessert, un fromage, des fruits; pour lui, il continuerait à savourer son champagne; mais les dames, disait-il, avaient besoin d'un petit vin à elles.... un vin de dames, délicieux pour arroser le fromage. Aussi commanda-t-il du Xérès. Comme il avait été convenu, je lui apportai la bouteille qu'il avait déposée dans le buffet. Il en versa aux dames dans de grands verres à Champagne, car c'était une boisson si douce, si innocente, un orgeat. Puis, comme après avoir bu elles se sentirent mal, il m'ordonna d'aller à la pharmacie la plus prochaine chercher de l'ammoniaque. « Vous vous

grisez pour si peu, leur dit-il; rien com
ques gouttes d'ammoniaque pour vou
tre! » Je savais ce que cela voulait
j'apportai la fiole. Il versa le reste du
dans deux verres d'eau qu'il présenta au
« Buvez! leur dit-il, ça va vous faire v
votre griserie. » Elles burent; la peti
que c'était un breuvage horrible; ma
il les engageait vivement à boire, la
complaisamment : « Allons donc, plut
nous montrer dans la rue en état d'ébr
avalerions bien mille tisanes, s'il le falla
but le verre jusqu'au fond, donnant l'
sa fille, qui but aussi. Pendant que to
passait, j'étais sorti du cabinet. Je su
derniers détails par la porte restée ent
d'une manière peu distincte. Mais aussi
que la dame et la demoiselle criaient :
prendre l'air! J'étouffe! Je crois qu
mourir! » Ces cris furent dominés pa
de monsieur qui leur disait : « Sortir,
état! On vous verrait ivres! Laissez p
criez pas; il viendrait du monde! » Pu
quitter mon poste d'observation devan
ture de la porte. Le *caballero* s'était éla
voir s'il y avait quelqu'un. Je m'éloign
distance respectable. Je ne compre
encore ce qui allait se machiner... s
je me sentais très curieux. Il ferma bie

Alors, je me précipitai pour appliquer mon œil au trou de la serrure, et je vis... ah ! ce que je vis!... Les deux femmes étaient renversées, l'une par terre, l'autre sur un divan. La première se débattait un peu, la seconde ne bougeait pas. J'aperçus alors le *caballero* se jeter sur la femme du divan ; mais il se retourna, il souffla les bougies. Je ne pus plus rien voir... Cependant. j'entendis comme de sourds froissements, ah ! pour sûr, il se dépêchait.....

Une voix fine, gazouillante, s'éleva préludant un couplet. C'était la Juana : elle tenait la guitare, enfin décidée à répondre à son galant :

Ya me tienes los brazos,
Faltan las plantas;
Ya me las tienes... Necio!
Me queda el alma.
    Vamos andando.
Que el cuerpo puede hollarse
Mas l'alma ¿ cuando ? (1)

Des « vivas » retentirent. L'amoureux, ne sachant que répondre, demanda deux verres, un pour lui, l'autre pour l'ingrate. Fermin, empoignant la cruche, courut verser.

— C'est fort, tout de même! lui dis-je quand il revint.

(1) « Déjà tu me tiens les bras, — il te manque les pieds; — déjà tu me les tiens.... Fou! — il me reste l'âme... — Allons toujours! — Le corps peut être foulé. — Mais l'âme, quand?

— Ah ! qu'est-ce que vous voulez, et que pouvais-je y faire ?... Ce ne fut qu'après huit ou dix minutes que je vis s'éclairer faiblement le trou de la serrure. J'y appliquai de nouveau l'œil. Monsieur n'avait allumé qu'une bougie.. Je ne pouvais voir les femmes... lui, se tenait tout près de la lumière, dans un débraillé ! Il se rajustait. Mais comme je le sentis venir vers la porte, je m'éloignai vite. Il ouvrit, sortit la tête, m'appelant à voix basse : « Fermin ! Fermin ! » Il haletait, tremblait. « Ma charge est allée trop loin, me dit-il, plus loin que je ne voulais... Donne-moi des serviettes et de l'eau froide dans une cuvette pour faire revenir ces dames. » Quand je rentrai dans la pièce, il y avait une odeur plus forte encore que l'odeur de la fiole : celle du chloroforme que j'ai sentie à l'hôpital. C'est pourquoi je dis qu'il ne s'arrêtait pas aux moyens, celui-là !... La petite était sur le divan, la mère avait roulé par terre. Mais déjà, il frottait avec la serviette trempée d'eau les tempes et le front de celle-ci, tandis que, sur son ordre, j'appliquai un petit flacon d'éther aux narines de la demoiselle. Le brave homme avait sur lui tout un droguier ! — La mère revint à elle la première. Aussitôt, elle s'élança sur sa fille que le *caballero* avait fait asseoir, pour remettre de l'ordre dans sa robe et sa coiffure. Celle-ci revint bientôt aussi, grâce aux em-

brassements et aux secousses de la mère, qui pleurait comme une folle. « Mais ce n'est rien du tout », s'écriait en riant monsieur le Portugais. « Vous vous êtes grisées et évanouies pour trop peu... Voilà tout. Et nous vous avons rendu les sens dans un instant, n'est-ce pas, Fermin ? » Je ne sais pas, moi, comment je répondis « oui » C'était un peu plus de deux heures du matin lorsqu'ils partirent.

. . . .

Ainsi parla Fermin.

Étourdi, je serrai avec répugnance la main de ce vil instrument et m'en allai, tandis que la Juana, fière de son triomphe, recommençait à chanter. Longtemps son dernier couplet, qu'elle répétait, bourdonna à mon oreille, comme un cri de victoire dans la chute :

> Vamos andando ;
> Que el cuerpo puede hollarse
> Mas l'alma? cuando!

IX

Un désir violent s'était emparé de moi a
premier bouleversement de cet affreux
voir Cécilia, lui parler, l'entendre, rece
confidence de coupable ou de victime.
que je pus recueillir d'indications sur ce
gais s'accordait admirablement avec
hideux que le garçon lui prêtait dans l'
du cabinet bleu. On connaissait bien so
tère passionné, ses instincts de bestial
piscence cachés sous les allures d'un hor
élevé, une certaine adresse pour arri
but par tous les chemins ; et enfin je p
ter que son départ du pays coïncidait
avec la date de l'accident. Cependant,
des réflexions sur des circonstances in
me venaient sans cesse à l'esprit. Comm
ne s'était-elle pas vite aperçue de l'o
elle l'avait connu, pourquoi s'était-e
Pourquoi n'en déclarait-elle encore
à cette heure où une révélation sur
vait, sinon la justifier, du moins l'e

la société? Ces questions, que je me posai à moi-même sans y trouver de réponses vraisemblables, ne firent que stimuler mon envie de voir Cécilia.

J'appris qu'elle restait chez son mari. Le vieillard s'était retiré de la maison après l'accouchement. On lui prêtait de trop bons sentiments, une espèce d'affection et de pitié paternelle pour cette jeune fille qui l'avait trompé. Au lieu de lui montrer la porte de son palais, il avait voulu, disait-on qu'elle y restât, se bornant à aller habiter ailleurs, en guise de protestation. De plus, le bruit courait qu'elle était gravement malade, impuissante à quitter le lit, la douleur physique de l'enfantement se doublant chez elle de la douleur morale de sa honte. Serait-elle peut-être à la mort? Cette idée m'aiguillonna : il fallait agir.

Je tâchai d'abord de voir la mère de Cécilia, cette joyeuse Dona Rita, dont le caractère étourdi et léger me promettait de faciles confidences. Encore, je ne doutais pas qu'elle ne me ménageât tout de suite un accès près de sa fille. Mais ce fut en vain que je la cherchai. Depuis peu, elle avait abandonné sa propre maison. Elle demeurait avec Cécilia, ne la quittant jamais.

Alors, je m'adressai à une dame G... que je savais liée à la jeune femme par de vieilles et intimes relations d'amitié.

« C'est difficile, me dit-elle, quand je lui annonçai l'objet de ma requête ; moi, sa vieille amie, je l'ai essayé en vain. Je ne partage pas le mépris de celles qui se croiraient déshonorées de lui rendre visite. Je ne me sens que de la compassion pour la pauvre Cécilia, d'autant plus qu'on ignore tout ce qu'il y a eu là-dedans, et que j'y devine quelque terrible mystére ; mais enfin... je vais tenter de vous servir, je me rappelle l'avoir entendue souvent s'exprimer à votre égard en termes de la plus ardente affection. Elle regrettait votre absence, elle attendait toujours avec anxiété votre retour... Ainsi, en lui faisant savoir vos sentiments de condoléance, je compte qu'elle sera enchantée de vous revoir... Revenez dans trois jours et je vous dirai le résultat de mes démarches. »

Les trois jours passés, j'eus le plaisir d'apprendre que Cécilia, non seulement consentait à me revoir, mais qu'elle m'appelait, qu'elle l'eût fait spontanément si elle eût su plus tôt mon arrivée.

« C'est par une vieille servante, autrefois nourrice de Cécilia à Léon, — me dit Madame G..., — que j'ai fait parvenir votre demande... La vieille femme lui a parlé elle-même ; elle l'a vue au lit, dans un état pitoyable. Tâchez, Monsieur Robert, de lui éviter les émotions et d'abréger autant que possible votre visite. »

X

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, j'entrais chez don Calisto (le mari de Cécilia), une superbe maison dans un quartier central. Je montai l'escalier somptueux à double rampe, où le bruit de mes pas s'assourdissait sur une molle bande de tapis à baguettes dorées. Arrivé au premier et seul étage, je fut frappé du lourd silence qui régnait partout, le long des larges galeries à sveltes arcades. On aurait dit une maison vide. Un air d'abandon perçait de tout ce luxe négligé, de ces dalles de marbre poussiéreuses où traînaient des feuilles sèches. On y sentait la détresse, le délabrement de toutes les demeures après une catastrophe de la vie.

Je tirai le cordon de la sonnette fixée en haut de la colonne d'une arcade, sur l'escalier, et au bruyant tintement qui coupa le silence, une dame vint hâtive. C'est à peine si je pus reconnaître

cette pimpante et joyeuse Dona Rita, dont le seul aspect me mettait autrefois en gaîté. Au premier coup d'œil, elle me fit l'impression d'un de ces anciens daguerréotypes dont l'éclat primitif se perd bientôt dans l'effacement d'une pâleur jaunâtre. Mais elle ne me laissa pas le temps d'observer les ravages de la douleur sur son visage, allongé par une amère expression de plainte.

— Vite ! vite ! Robert, me dit-elle, en me saisissant par la main, et m'attirant vers les pièces d'habitation à gauche. Nous avons besoin de vous.. Nous attendions, anxieuses, votre visite, et justement, vous arrivez à temps. Cécilia est maintenant dans un de ces rares moments lucides que lui laisse parfois le délire de la fièvre. Tantôt elle demandait si vous n'étiez pas venu !..

Tout en me disant cela, elle me conduisait à travers une file de pièces à peine éclairées par de minces raies de lumière solaire que laissaient passer les interstices des fenêtres fermées.... Enfin, elle poussa légèrement une porte et se penchant un instant par l'entrebaillure ·

— Voici Robert, ma fille, dit-elle... Il te prie de ne pas t'inquiéter. Il vient nous voir en bon ami, le seul que nous ayons.

Je remerciai du fond de l'âme Dona Rita de ces paroles officieuses qui m'évitaient l'embarras du premier mot.

Puis elle entra, me tirant encore par la main ; j'avançai dans une chambre bien sombre. Une bande de clarté blanche tombait de la fenêtre entr'ouverte et allait s'amortir tristement dans la lueur jaune d'une petite lampe sur la table de nuit. Gardant encore dans mes yeux l'impression de la lumière extérieure, je ne pus, au premier moment rien distinguer dans cette pénombre. Là seulement, au fond de la chambre, je vis la chevelure noire de Cécilia remuer et se détacher sur la blancheur de l'oreiller comme l'aile d'un corbeau pantelant sur la neige. Puis je vis sa main mignonne, sortant toute frémissante d'entre les rideaux du grand lit, s'allonger vers moi. Je serrai cette main dans la mienne et j'allais balbutier quelques mots de salutation ; mais la voix s'arrêta dans ma gorge. Un sanglot de Cécilia venait de faire échouer dans un instant toutes les résolutions de fermeté impassible que je m'étais formées pour cette entrevue. C'était un de ces sanglots aigus où se répand l'âme entière de la femme souffrante et qui nous remuent profondément comme une lame acérée nous rentrant en pleine poitrine. Il n'était plus possible de douter; c'était bien là le cri d'une victime N'eussé-je pas entendu les révélations de Fermin, que l'innocence de Cécilia se serait levée de ses sanglots ainsi qu'une apparition... Sa tête, une seconde avancée hors du lit, était retombée, s'enfonçant

dans l'oreiller comme si elle eût voulu y étouffer ses gémissements. A côté d'elle, au fond du lit, son nouveav-né, un paquet de linge blanc, terminé par une espèce de museau rose, se tenait immobile dans ce sommeil lourd des premiers jours, qui paraît continuer au dehors l'existence embrionnaire.

Emu, je me sentais près de tomber à genoux devant le lit de cette mère qui pleurait, lorsque Dona Rita vint couper net le cours de mes impressions. Elle s'élança vers le lit, se penchant sur Cécilia pour l'embrasser.

— Voyons, ma fille, lui dit-elle d'une voix pleureuse, qu'elle s'efforçait en vain de rendre ferme et sereine; est-ce ainsi que tu tiens ta promesse de ne pas te tourmenter en ravivant tes peines? Robert est notre ami, pas de ceux qui nous condamnent sans nous entendre. Il saura tout, et il nous défendra... N'est-ce pas Robert? dit-elle en se tournant vers moi, avec cette volubilité de parole qui lui restait immuable. N'est-ce pas que vous défendrez très bien et très haut, dans votre journal, l'honneur de Cécilia, lorsque vous saurez comment se sont passées les choses?

Et tout de suite, sans me laisser dire un mot, avec sa fougue d'autrefois, elle commença à me raconter, sous un autre point de vue que celui du Mulato, l'histoire du cabinet bleu.

— Ah ! je suis coupable, vrai, d'avoir entraîné là ma fille !...Ça ! c'est la plus grande étourderie que j'ai faite dans ma vie... Qu'on me condamne, oui, qu'on me déshonore, moi ; mais qu'on épargne cette pauvre ange qui ignorait l'infamie du lieu où je la conduisais !.... Après, elle ne soupçonna même rien de ce qu'il lui était arrivé. Ce fut moi qui songeai à l'étrangeté de ce profond évanouissement qui nous avait prises toutes les deux. J'eus la pensée que cet ammoniaque qu'*il* nous donna, prétendant nous dégriser, était peut-être un narcotique actif, le même versé déjà dans les verres de Xérès qui commencèrent à nous troubler. Mais l'aplomb et l'air honnête de ce misérable me rassurèrent. Ah ! si j'avais pu être certaine de mes soupçons, avec quel plaisir j'aurais déchargé sur lui toutes les balles d'un revolver ! Ce fut seulement lorsqu'il partit et que je remarquai dans ma fille certains symptômes alarmants que je commençai à comprendre. Justement, vers ce temps, Don Calisto se présenta prétendant à la main de Cécilia. Alors je fus encore coupable — qu'on jette sur moi cet autre déshonneur d'avoir risqué le tout pour le tout, afin de sauver la réputation de ma fille. Je la poussai irrésistiblement à ce mariage, auquel elle répugnait, et que j'imposai à sa faiblesse et à son amour pour moi, de toute mon autorité : cela, sans rien lui expliquer des vraies causes

de ma décision. Malheureusement, je ne réussis pas à faire célébrer les noces aussitôt qu'il aurait fallu.... Puis, toujours dans un certain doute sur la justesse de mes soupçons et dans l'incertitude des suites, n'ayant plus la force d'empêcher le mariage décidé et arrangé, je laissai les choses se faire d'elles-mêmes. Ensuite, l'horrible réalité a éclaté avec un si grand scandale, que je m'en suis sentie écrasée. Je n'ai plus eu de vie que pour veiller sur ma fille dont l'enfantement s'est aggravé d'une fièvre, et pour pleurer avec elle.... . Mais maintenant, il faut parler, il faut crier.. .. Cécilia s'y oppose absolument ; si je l'écoutais, il n'y aurait qu'à se taire et à baisser la tête.... Jamais ! je ne peux pas souffrir tout le mépris qu'on a pour elle dans la ville... Tenez !.. Il ne m'est pas possible de descendre dans la cour de la maison sans y entendre retentir ce mépris, même sur les lèvres du cocher, et je n'ose faire un pas dans la rue que je n'entende répéter le nom de ma fille parmi des éclats de rire...

Ici, elle s'interrompit vivement, l'étourdie Dona Rita venant de remarquer, sur un signe de moi, qu'elle affligeait de plus en plus la jeune femme avec sa verve passionnée.

— Que je suis folle ! s'écria-t-elle en s'élançant de nouveau vers Cécilia qu'elle étreignit dans ses bras.

En même temps, elle essuyait ses larmes, lui assurait que l'éclat de son innocence allait bientôt faire tomber à genoux la ville entière devant elle.

— Dites-nous donc, Robert, ajouta-t-elle, est-ce que je me suis trompée en comptant sur vous pour déclarer ces faits dans la presse ?

XI

J'eus à peine le temps de répondre affirmativement à cette question. Confident muet pendant toute cette entrevue, aussitôt que je voulais parler l'une ou l'autre m'arrêtait. Cécilia avait interrompu sa mère et avait fixé la réponse sur mes lèvres.

— Maman! s'écria-t-elle dans un élan où je sentis frémir tout son organisme affaibli et fiévreux, je me trouve mal! Veux-tu aller me préparer ma tisane? j'ai une soif terrible!

Cette subite et inopportune interruption ne pouvait signifier qu'un état de vive souffrance de Cécilia. Dona Rita, alarmée, ne pensa plus qu'à se précipiter dehors pour satisfaire le désir de sa fille.

— Excusez-moi, je me retire, m'empressai-je de dire, en me levant de la chaise où je m'étais assis près du lit. Puisque vous vous sentez mal, Cécilia, je ne dois pas rester...

non ! Robert ! dit la jeune femme
vivement sa main comme pour me
tez ici, je vous prie... votre présence
l.
sis donc, tandis que Dona Rita sortait

sez-moi un moment, Robert. Vous
olitude où nous sommes dans cette
son... Quand un malheur arrive tous
onnent. Il n'est pas même resté la cui-
t j'aurais bien besoin...
it pas plutôt sortie que Cécilia se
vivement, m'appela près d'elle d'un
ıx.
ne confidence à vous faire, me dit-
e je me fus rapproché du lit. C'est
arler à part que j'ai prié ma mère
hercher quelque chose. Elle ne doit
plus de dix minutes..... Je n'ai pas
perdre.... Mais il faut que vous gar-
ecret. Je me fie à votre discrétion ;
non ami d'enfance, le seul que j'ai
e qui il m'importe d'être estimée.....
e me réhabiliter c'est surtout à vos

a la main à son sein, en sortit une
le détacha du cordon d'un scapulaire
on cou. Puis, elle me dit :
, lisez cette lettre, elle m'a été en-

voyée il y a quelques jours, après mon accouchement. C'est de lui, de X... (elle prononça le nom du Portugais).

Je dépliai la lettre, m'approchant de la lampe pour mieux lire. C'étaient quelques lignes d'une écriture irrégulière et sautillante, dont je garde encore l'impression et dans laquelle il me semble qu'un expert aurait pu reconnaître la trace d'une main agitée.... peut-être par un remords subit.

Il y avait là comme le cri d'un malfaiteur impuni qui fait la confession de son crime à sa victime pour se soulager. On y devinait encore l'horreur de la publicité, le désir de garder son nom à couvert de l'infamie. Quelques mots principaux me frappèrent :

« Je suis un misérable..... Ne me dénoncez à personne..... Si vous vous abstenez de le faire, je m'engage à me charger de l'avenir de notre enfant. Mon frère vous ratifiera ma promesse !...

Cette dernière phrase fut le sujet d'une explication rapide de Cécilia. Le frère de X..., un riche industriel de Mexico était venu la voir pendant une courte absence de sa mère. Il lui avait ratifié et garanti en son propre nom la promesse de X... de se charger du sort de son fils, sous la condition d'un silence absolu de sa part aussi bien que de celle de sa mère.

— J'ai voulu tenir jusqu'ici ma mère dans gnorance de ces choses, ajouta-t-elle, me ré-rvant de la mettre après dans le secret, car ec son caractère violent et son grand désir de e justifier, elle ne voudrait au premier mo-ent que publier cette lettre...

— Eh bien ! lui dis-je, c'est ce qu'il faut... Et ais, j'ai un témoin.

— Un témoin ! s'écria Cécilia.

— Oui, un garçon de la Concordia a tout vu.

Et je lui racontai brièvement la confidence de ermin.

— Cette lettre et ce témoin, lequel parlera si 1 le pousse, feront preuve complète en votre veur, et votre innocence éclatera.

— Mon innocence s'écria Cécilia... et l'avenir e cet enfant? fit-elle indiquant le petit en-ormi... Cette lettre et ce témoin ne suffiront as devant les tribunaux pour obliger son père à lui assurer. D'ailleurs, vous savez..... ma ère..... j'aime ma mère par dessus tout. Ja-ais je ne consentirai, pour sauver mon hon-eur à moi, à comprommettre le sien. On ne eut lui imputer maintenant qu'une responsabi-é vague et incertaine dans ma chute; mais l fallait mettre les faits en pleine lumière, on urait que c'est elle qui m'a conduite par la ain dans le cabinet particulier, que c'est elle

qui m'a poussée au mariage... Alors, tout le mépris public se tournerait contre elle seule..... Ah ! non ! qu'il tombe plutôt tout entier sur moi.. Que ma mère vive respectée autant que possible ; que ce malheureux enfant ne soit pas pour elle un héritage de misère après avoir été un héritage d'opprobre..... C'est tout ce qu'il me faut... Moi, je vais mourir, Robert ; je le sens, je le veux...

— Mourir ! Cécilia ! lui dis-je, vous voulez mourir, déserter la vie, avec une âme si grande !...

— Ah !.. s'écria-t-elle d'une voix faible en me regardant tendrement, vos paroles me soulagent, Robert... Sachant que vous ne me méprisez point, je mourrai contente.

Elle s'arrêta ; je n'eus plus le temps de formuler le vœu de vénération ardente qui montait de mon cœur à mes lèvres. Les pas de Dona Rita se firent entendre, et elle rentra précipitamment dans la chambre, un verre de tisane dans une main, une tasse de bouillon dans l'autre.

Vite Cécilia avait repris la lettre de X.. qu'elle cacha dans son sein ; puis elle s'efforça de goûter au contenu du verre et de la tasse. Mais elle était déjà au bout de ses forces ; la fièvre la reprenait comme un feu qui gagne en ardeur après avoir été un instant étouffé. Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, ses paupières s'abattirent, ses lèvres murmurèrent des sons

incompréhensibles entrecoupés par sa respiration haletante.

— Voilà le délire qui recommence, s'écria Dona Rita désolée, tout en déposant sa charge sur la table de nuit.

Ce ne fut qu'alors que je pus bien contempler la face de Cécilia, dans l'immobilité de son assoupissement, au milieu de la demi-obscurité à laquelle mes yeux s'étaient accoutumés. Vraiment, il y avait là, dans la pâleur livide de ses joues décharnées, dans les cercles violâtres que la douleur avait creusés sous ses yeux, quelque chose comme l'ombre anticipée de la mort. Je compris alors qu'elle m'eut parlé de mourir bientôt.... Je demeurais tout absorbé dans la vision douloureuse d'une tombe entr'ouverte, lorsque Dona Rita m'en retira par cette question qu'elle m'adressa de nouveau d'un ton suppliant :

— Vous allez donc parler de notre affaire dans les journaux ?

Je répondis « oui » machinalement, par simple politesse; mais au même instant, comme si Cécilia m'eût écouté du fond de son délire, elle commença à s'agiter, rouvrit un peu les yeux, et dit très clairement : « Pas un mot, Robert... »

Dona Rita accourut vers sa fille, la croyant en proie à une crise violente.

Là-dessus, je serrai la main ardente de Cé-
cilia, je promis à la dame de revenir le lende-
main pour convenir de la manière de la servir
et me retirai, dans la peur, — si je restais un
moment de plus — d'ajouter au malheur de
ces femmes la tristesse de mes propres larmes.

XII

— Et enfin, Cécilia mourut-elle le même soir, du moins le lendemain? fit à ce moment un atient auditeur qui brûlait du désir de trou- tout de suite au récit un dénouement tra- ue.

— Non, elle n'est pas morte, répondit Robert. .a mort a de ces dédains cruels. Cécilia l'in- uait de toute son âme; mais la mort ne vint à elle. Pendant huit jours la fébricitante ne int de son délire que pour refuser les médica- nts qu'on lui ordonnait. Folle d'affliction, a Rita ne s'occupa plus des revendications de nneur. Toujours debout au chevet de la ma- e, on aurait dit qu'elle guettait la mort sus- due sur sa fille pour lui empêcher de la pper. Lorsqu'au bout de huit jours une crise ivrante se détermina, cette mére frivole baisa fille sur les yeux entr'ouverts, et, toute habil- . s'étendit au pied du lit pour se reposer de sa gue veille.

Je ne pus pas revoir Cécilia pendant sa convalescence. Son vieux mari, dans un mouvement de pitié paternelle, avait voulu la rejoindre, tout en établissant entre elle et lui certaines apparences de séparation. Il fut convenu que chacun habiterait une aile de la maison, et, dans ces conditions, mes visites auraient compromis mon ancienne fiancée, surveillée de si près par son mari.

Ce ne fut que plus tard que je la revis, voici pour quel motif : son médecin lui avait conseillé de sortir un peu de la réclusion où elle vivait, pour respirer l'air de la campagne. Mère et fille décidèrent alors de faire une petite excursion matinale au bois de Chapultepec, situé à une demi-lieue de la ville. Ne pouvant se faire accompagner par Don Calisto, Dona Rita m'écrivit un mot, me priant de lui rendre ce léger service.

A huit heures du matin, je devais les attendre vers un coin du Zocalo. Je fus là à l'heure juste. Un qnart d'heure après, je les vis arriver dans une de ces lourdes boites, genre Simon, trainée par des rosses. On voyait bien que dans l'état délicat de ses relations conjugales, Cécilia évitait de se servir des voitures de son mari.

Je m'assis sur le devant, en face de Dona Rita et de Cécilia qui tenait son enfant sur ses genoux.

La boite se mit à cahoter sur les cailloux pointus du pavé avec un grand bruit de ferraille. Il nous fallait crier pour nous entendre. Aussi, Cécilia, faible encore, ne parlait-elle qu'à peine. Elle se contentait d'appuyer d'un sourire placide ce que nous disions, sa mère et moi. Dona Rita bavardait, animée soudain par la fraicheur et le gai éveillement de cette matinée de septembre. Dans ce mois la nature est en fête sur la terre mexicaine. Le sol, bien imbibé par la saison des pluies qui approche de sa fin, se répand et s'exhale en une caresse moite. C'est comme l'embrassade du printemps et de l'automne sous la bénédiction souriante du ciel. Le long de la chaussée qui va des dernières maisons de la ville à Chapultepec, nous regardions de chaque côté de la route les eucalyptus, semblables à des peupliers touffus, qui se balançaient lentement, faisant pleuvoir sur les hautes herbes les gouttelettes de leurs feuilles. Dans les rafales qui soufflaient par instants de l'immense plaine verte, il y avait comme une vapeur condensée de larmes — de douces larmes de joie.— Là-bas, à droite, aux confins de la plaine, une autre ligne d'eucalyptus, ceux de la *chaussée de la Réforma*, crènelaient de leurs sommets la lointaine clôture de l'horizon bleu. Tout à coup, dans une clairière de cette multiple ligne d'arbres, la statue de Colomb, sur son grand

piédestal, apparut à nos yeux. Sa silhouette élancée se découpant nettement sur un lambeau d'azur limpide rendait, à elle seule, l'animation de la vie humaine au paysage muet.

— *Primoroso!* s'écriait à plusieurs reprises Dona Rita penchée sur la portière, exprimant par cette exclamation familière au Mexique l'enchantement qui nous envahissait. Tout en me laissant aller au charme du paysage, je contemplais Cécilia : sa beauté devenue vénérable sous l'empreinte du malheur, ses yeux qu'une immobilité de rêve fixait par moments, dans son air quelque chose d'étrange qui fluctuait entre la stupeur d'une démente et la souffrance résignée d'une *Dolorosa* de Herrera (*).

Cependant, de même que sa mère, Cécilia paraissait plongée dans l'oubli de sa situation et du passé. Comme enivrée par le plein air de la campagne, après une si longue réclusion, c'est à peine si elle se souciait de temps à autre de la réalité, pour allaiter son fils — ce fils d'un crime qu'elle enveloppait d'un regard triste où le mépris se mêlait, sainte contradiction du cœur! au plus grand amour.

Mais le roulement monotone du *simon* sur la chaussée venait de changer; la voiture tournée à

(*) Peintre mexicain

droite, s'engageant sur un terrain fangeux, nous arracha à la contemplation du paysage... hue! hue! encore quelques vigoureux coups de fouet, quelques poussées désespérées des rosses, et nous voilà à l'entrée du bois.

Nous descendîmes de la voiture, nous avançâmes par l'allée centrale du vieux parc aztèque.

XIII

Il y avait du monde, des gens qui se mouvaient sans bruit, comme pénétrés par le lourd silence qui tombait des grands arbres. Deux fillettes sautaient à la corde à côté d'une vieille bonne qui, la tête encapuchonnée dans son *tapalo* était assise sur une borne; trois écoliers montaient l'allée, dégingandés, se tenant entrelacés, les bras passés autour du cou. Un cavalier à large chapeau, dont le galon argenté brillait au soleil, se perdait au fond du bois, au petit galop de son *tordillo*; tandis que descendant, un Indien marchait militairement, le tranchant de sa hache sur l'épaule. A quelques pas, un gamin en guenilles descendait aussi, chargé d'un paquet de journaux. L'Indien passa, le gamin se dirigeant vers nous:

Las noticias de hoy! tres centavitos! tres centa-

la mas, ninas! (*) dit-il en offrant un
ux deux dames. Le gamin eut du succès
: Cécilia. Elle tira de son porte-mon-
centavos et les lui donna en échange du

ur le lire ce soir, fit-elle; il y a si long-
e je n'ai pas lu un journal!
une feuille comme il y en a plusieurs
que, rédigée par un de ces Espagnols
qu'on appelle *gachupines*. Il y en a qui
importés comme lest dans la cale des
et ne sachant rien de bon à faire ils
nt de mauvais journalistes.
jeta sur la première page un coup d'œil
Sans doute elle n'y trouva rien d'inté-
ar elle laissa tomber sa main retenant le
ar un bout.
ait passé l'enfant dans les bras de Dona
e trouvant pas assez forte pour le porter
iant. Libre de sa charge, sous la caresse
et odorante de l'air du bois, elle nous
:, toute au plaisir de se sentir vive et
t en la regardant agiter son journal dont
'aisait un amusement enfantin, en la
ans sa joie s'écarter de l'allée pour piéti-
'herbe fraîche comme si elle fût retour-

-

nouvelles du jour! Trois petits sous, rien que
etites dames.

née soudain à l'enfance, je considérai combi peu de chose suffit pour faire oublier les pl grands malheurs de la vie : une bouffée d'air pu un rayon matinal perçant entre deux touffes verdure.

Une Indienne chargée d'un panier qu'elle p tait en équilibre sur la tête, passa près de n en criant : *Tamalitos! mercaran tamalitos ca-lientes?* (*)

— Allons donc ; maman, Robert, s'écria la jeune femme appelant la marchande, il faut goû-ter *les tamales*.

C'est là le plaisir gastronomique indispensable d'une excursion à Chapultepec. Pour manger plus à l'aise, nous nous assîmes sur un banc rustique, autour du tronc énorme d'un *ahuehuete*. Je m'é-tais placé entre la mère et la fille. Celle-ci avait étendu sur ses genoux, en guise de serviette, le journal, et elle mangeait avidement, tout en riant, becquetant par ci par là, comme un petit oiseau, sur la pâte spongieuse. Brusquement, elle s'inter-rompit ayant vu quelque chose qui la frappa sur le journal plein de miettes.

— Mon nom là ! dit-t-elle d'une voix sourde.

Elle saisit la feuille pour y lire de plus près, et

(*) De petits tamals ! Achetez de petits tamals chauds.
Le *tamal* est une gourmandise en pâte de maïs farcie de divers condiments.

son visage pâlit affreusement. Un frisson nerveux parcourut tout son corps, le reste du *tamal* tomba de sa main. Je crus qu'elle allait s'évanouir et fis un mouvement d'alarme dont Dona Rita s'aperçut.

— Qu'y a-t-il? interrogea la vieille dame qui, de sa place ne pouvait voir Cécilia, cachée à ses yeux par le tronc de l'*ahuehuete*.

A la voix de sa mère, la jeune femme fit un effort visible sur elle-même pour se remettre.

— Mais rien du tout, maman, dit-elle..... une petite bête qui courait sur ma jupe m'a effrayée....

En même temps, Cécilia me passa la feuille en m'indiquant un paragraphe.

C'était une allusion très directe et très rude au malheur de la jeune femme tel que le public le comprenait. On y avait mis son nom et son prénom d'une façon brutale; on la signalait par de gros mots qui sentaient la canaillerie du gazetier. C'était lâche, c'était bête... Je déchirai l'immonde feuille, jetai les lambeaux sur une flaque de boue comme pour les restituer à leur origine. puis je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Les misérables! Il faut les confondre! »

— Chut! fit Cécilia, mettant un doigt sur sa bouche.

Son petit repas fini, Dona Rita s'était levée et disait de marcher encore un peu. Alors je pus

admirer la force de volonté que cette jeune femme mettait en jeu pour épargner à sa mère l'amertume qui la dévorait. Elle s'était levée, en apparence tranquille, ne gardant de son trouble qu'une légère pâleur du visage, qu'une humidité de larmes dans ses longs cils noirs.

Quelques minutes plus tard, Cécilia et moi nous descendions l'allée pour regagner la voiture, son bras sur le mien. A dessein, je marchais vite avec la jeune fille, sous prétexte de lui donner de l'exercice, mettant quelque distance entre nous et Dona Rita qui suivait lentement, chargée de l'enfant.

— Il est temps encore, lui-disais-je : à ces aboiements des feuilles coquines, derrière lesquelles on chercherait en vain un responsable de l'injure, aux rires méprisants de toute la ville, succéderont partout des voix de commisération et de respect. On vous plaindra; on doutera du moins; on dira : « Voilà la pauvre Cécilia! » lorsque vous passerez dans la rue. Et vous ne rencontrerez que des regards de pitié, des fronts inclinés devant votre malheur... Le monde, si méchant, a de ces réactions de bonté. Après avoir craché tout son fiel sur une personne, il désirerait, par une sorte de remords charitable, la purifier, la relever... Qu'on lui présente en faveur d'elle le moindre motif, il la purifiera, il la relèvera. Aussi n'aurais-je qu'à insinuer une

explication des faits, à appuyer par quelque chose qui fasse preuve, comme la lettre de X..., et vous tiendrez tout le monde à vos pieds...

— C'est possible, mais à quel prix? repritelle. Me sentant près de mourir, j'ai promis de me taire. Je comptais emporter ma honte dans la tombe et laisser dans la vie mon fils sauvé de la misère, ma mère sauvée du déshonneur. La mort n'a pas voulu de moi; mais cette circonstance me relève-t-elle de ma promesse? Puis, tous ces aboiements, comme vous dites, ces sarcasmes, ces rires se tourneraient vers ma mère : on la verrait me conduisant au cabinet particulier et on irait jusqu'à la supposer complice... Oh non, jamais! et ne lui dites pas un mot, je vous prie, de ce journal; car j'ai eu toutes les peines du monde à la persuader que nous devions nous taire pour assurer l'avenir du petit, et si elle savait...

— Attendez-moi, jeunes gens, cria à cet instant derrière nous Dona Rita; on dirait que vous vous eufuyez...

Et nous remontâmes dans la voiture.

XIV

Ce fut un retour triste. L'enfant pleurait sur les genoux de Dona Rita qui ne réussissait pas à l'endormir. Cécilia, malgré ses efforts de dissimulation, était tombée dans une sombre mélancolie. En un instant, toute sa gaieté, l'oubli salutaire surgi dans son âme sous le sourire du ciel s'était envolé comme une nichée d'oiseaux effarouchés par un enfant pervers. La conscience de sa situation lui était revenue dans toute sa cruauté implacable, et je la voyais se peindre sur les traits de son visage tirés par une contraction amère. Elle et moi, nous étendîmes encore nos regards sur la plaine immense, et les lignes lointaines d'eucaliptus se déroulant sur la bleue sérénité du ciel. Puis, nos regards se rencontrèrent involontairement, et, sans nous le dire, nous échangeâmes un même sentiment de dégoût : la grande beauté du paysage tournait à la laideur sous l'impression de la réalité hideuse, des con-

mnations fatales, des misères incurables de la
c. Là, dans la clairière, la statue de Colomb
inchait au milieu de la vaste solitude — avec
ne sais quel profil tragique — comme le couronnement sculptural d'un cénotaphe.

Près de midi, nous rentrions dans le centre de
ville par les rues qui forment à droite une
gne parallèle à celles de San Francisco. Comme
ous arrivions au coin de la rue *Puente del Espitu-Santo*, le cocher tourna à gauche et la suivit.
out de suite, je compris qu'il voulait nous faire
asser par la rue Plateros, pour être fidèle à une
abitude des automédons de Mexico : ils croient
aire à leurs clients en les conduisant à travers
rue principale. Le passage par cette rue à
heure de la grande flânerie quotidienne effrayant
jeune femme et sa mère, j'ordonnai au cocher
suivre la rue del Espiritu-Santo jusqu'à celle
i *5 de Mayo*, évitant la voie des badauds.

— *Esta bien!* (c'est bien), répondit le cocher,
i vieux plus efflanqué que ses rosses, et qui
raissait sommeiller tout le temps sur son siège.
oit par ses habitudes de rêverie profonde, soit
ir l'entrecroisement de voitures et de monde
ins la grande rue, il ne vit que trop tard le
issage barré entre la Profesa et la Concordia à
use des travaux de repavage. Ce fut presque à
ingle de la rue Plateros qu'il s'en aperçut, nous
i prévenant par un cri rauque : « *cerrado el*

paso ! » (barré, le passage !). En même temps, n'ayant pas de raison pour croire invincible notre répugnance pour la voie mondaine, le cocher tourna à droite et fit avancer la voiture. Reculer à cet instant, alors que nous étions déjà entre les feux de deux groupes de badauds, sur l'un et l'autre coin de la rue, eût été insensé. Le simon, fatalement entraîné par la défilade, se mit à rouler avec une lenteur de convoi funèbre. Instinctivement je levai la main, cherchant à abattre le petit rideau en satin vert qui s'enroule au dessus des portières des simons ; mais les rideaux du nôtre étaient hors de service : l'un résista à mon effort pour le dérouler ; l'autre ne se déroula que pour faire voir son état de guenille, déchiré, effiloqué. La boîte détraquée n'était pas faite pour nous dérober aux regards.

Cécilia, brusquement enveloppée par le flot de monde, s'était en vain rejetée en arrière pour se cacher. On la voyait des deux trottoirs. Ce fut pour elle, le long de la rue, un chemin de torture En l'apercevant, les badauds remuèrent surpris et égayés. On eût dit des lévriers allongeant le museau à l'aspect d'une proie inattendue. La malheureuse ! Mieux lui eût valu être huée, sifflée... que toute cette brillante jeunesse eût retroussé les manches de ses vestons anglais, qu'elle se fût penchée au bord du trottoir pour ramasser la fange et l'eût jetée bravement sur la

fille!... Mais il n'y eut partout dans les groupes stationnés des badauds que de malins clignotements d'yeux, des gestes moqueurs qui n'osaient s'accentuer, des rires ironiques à peine ébauchés, toute la mimique traître du mépris des lâches, quelque chose comme une lapidation par des mains qui se cachent, une fois la pierre lancée. Là, sur le seuil d'une buvette, le terrible Jules trônait au milieu de son groupe. Lorsqu'il vit Cécilia, son visage rayonna d'une lumière diabolique. Sans rien dire, sans faire le moindre geste, son regard avait une telle insolence que Cécilia en rougit jusqu'aux oreilles, éperdue, frémissante de honte, comme s'il lui eût donné la vision réelle de son opprobre. Inutilement, je tâchai de la distraire. Je fis semblant de ne pas m'apercevoir de la curiosité impudente dont elle était l'objet.

A l'occasion du violent cahotage du simon qui bondissait à chaque pas sur les cailloux pointus, je parlai longuement des dalles qu'on projetait alors pour la rue Plateros. Mais Dona Rita seule m'écoutait et me répondait. Toute à sa profonde amertume, Cécilia n'entendait rien, ne regardait plus au dehors, ayant l'air d'être retombée dans son abstraction rêveuse, la nuque appuyée sur le rebord du capiton postérieur, les paupières gonflées de larmes retenues.

Nous venions de sortir de la rue Plateros. Comme la voiture s'approchait de l'hôtel de Don Calisto et qu'il me fallait quitter Cécilia, je ne pus résister au désir de tenter pour la dernière fois ce que j'avais essayé sans succès au bois de Chapultepec. La sentant accablée de souffrance, je ne doutais pas de lui arracher une résolution délivrante.

— Regardez, Cécilia, dis-je en me penchant au dehors de la portière, voilà un bout de pavé à cailloux bien plats. S'il était tout comme ça, le dallage serait inutile....

Par ces mots appuyés d'un geste persuasif, j'obtins que Cécilia se penchât aussi sur la portière.

— Décidez-vous! lui dis-je vivement; autorisez-moi à parler; donnez-moi cette lettre pour la publier et votre innocence éclatera.

Elle eut un frémissement nerveux qui me fit comprendre que j'avais touché au vif. Un instant, lorqu'elle reprit son attitude au fond du simon, un terrible combat intérieur se peignit dans ses yeux fixés sur les miens, J'espérai avec anxiété une réponse; elle ne vint pas..... Il était temps de me retirer; la mine de Dona Rita me le faisait bien entendre. Je dis au cocher d'arrêter, je serrai la main de la mère, puis celle de la fille, que je retins deux secondes dans la mienne, tout en descendant.

— Répondez-moi donc, enfin! lui dis-je d'une voix désespérée, n'ayant plus d'égards pour Dona Rita.

— Non! non! cria la jeune femme, et elle fondit en larmes.

Je n'eus que le temps de voir Cécilia retirer sa tête de la portière et se jeter, les bras ouverts, vers sa mère qui tenait le petit. Elle avait passé une main au cou de Dona Rita, posé l'autre sur l'enfant, les embrassant tous deux dans une seule étreinte passionnée. La mère se répandait en exclamations, la fille pleurait. La voiture partit. Je m'éloignai en sens contraire, gagnai le trottoir de l'*Empedradillo* pour entrer sous les arceaux du *Portal de Mercaderes*.

En traversant la rue Plateros d'un trottoir à l'autre j'y jetai un regard plein de haine. Je la vis, cette rue, d'un bout à l'autre dans son encombrement de badauds. Les flâneurs se croisaient fraternellement, les groupes se tenaient compactes sur les portes; ils arrivaient tous, petits employés, militaires civils du *Deposito*, députés faisant le moulinet avec leurs cannes, emplissant les trottoirs de leurs importances. Làbas, sur le seuil de la buvette, Jules était encore dominant son groupe. Je dévisageai très clairement son sourire satanique, son geste triomphant; et je pressai le pas, les oreilles me bourdonnè-

rent.... Pour sûr, il démontrait à sa cour que la vertu n'existait pas... même chez les jeunes filles de Mexico.

Et voilà ce que nous raconta cet excellent Robert.

JUAREZ ERRANT

JUARES ERRANT

Tous les matins elle demandait :

— Quelles nouvelles de Juarez? Où est-il
intenant?

Puis, selon les renseignements, elle marquait
crayon sur une petite carte du Mexique le
nt où devait se trouver le *rebelle en fuite.*

Ce matin-là, comme elle venait de quitter
coba impériale, elle entra suivie de trois
nes d'honneur dans le salon tendu de soie
ige. C'était le cabinet de travail de Maximilien.
Empereur était là, accoudé à la grande table
rbrée qui occupait le milieu; les secrétaires
trichiens prenaient sous sa dictée des notes
r des emplois publics à distribuer, et quatre

chambellans mexicains se tenaient autour, debout, avec des mines de garçons polis.

Charlotte s'approcha du groupe, et plus pressée que d'ordinaire, elle lança sa question quotidienne :

— Quelles nouvelles de Juarez ? Où est-il maintenant?

On aurait dit qu'elle était sous l'obsession de quelque cauchemar de la nuit, car il y avait dans sa demande un accent de vague anxiété. Les secrétaires levèrent la tête. Ils eurent l'air de laisser la parole à l'Archiduc. Mais Maximilien ne répondit pas. Il se contenta de tendre à l'Impératrice le numéro du jour du *Diaro del Imperio* (Journal de l'Empire), lui indiquant du doigt un entrefilet.

Charlotte lut que :

Le *cabecilla* (petit rebelle) Juarez était arrivé dernièrement à Chihuahua, mais qu'il quitterait bientôt cette ville et sortirait du sol mexicain à la seule rumeur de l'approche des armes impériales.

C'était là à peu près le contenu de l'entrefilet.

— Chi-hua-hua! s'écria la Belge, appuyant difficilement sur chaque syllabe. Elle déposa le journal et déplia sa carte de poche du Mexique.

— Où est-ce donc, Chi-hua-hua ? demanda-t-elle.

lle avait étendu la carte sur un coin de la
nde table, Maximilien, indifférent, continua sa
tée; les secrétaires se remirent à écrire, tan-
que les chambellans, d'un seul mouvement
icieux, accoururent près de Charlotte. Chacun
pencha sur la carte, chacun allongea son index
's le point géographique demandé.

L'impératrice avança son crayon, prolongea
que là la ligne en zig-zag qui marquait la
te fugitive du rebelle, et elle répétait avec sa
nonciation gracieuse à force d'être mala-
ite :

– Chi-hua-hua... Chi-hua-hua...

Décidément, le nom chatouillait son oreille.

– C'est une ville de l'Empire à ce qu'il paraît,
st-ce pas? — ajouta-t-elle.

– C'est une ville, oui, Majesté, s'empressa
firmer un chambellan de petite taille ; et c'est
hef-lieu du Département du même non....

– C'est là, fit observer à l'Impératrice un
mbellan de grande taille, que se trouve cette
èce de peaux-rouges qui s'appellent *Apaches*.

– Alors je m'explique le nom, reprit la
ge.... Chihuahua !... oui ; cela paraît le cri
ı peau-rouge.

– Et c'est là, dit une dame d'honneur,
ieuse de placer son renseignement; c'est là
l y a de petits chiens qui vivent enfoncés
; terre.

— C'est donc dans un pays de sauvages petits chiens que Juarez s'est fixé? inter malignement la fille de Léopold.

— Oui, Majesté, reprit le petit chamb tout joyeux de pouvoir lancer son trait sati il est maintenant en situation de se faire rouge.

— Ou de se faire petit chien, s'écria voix aiguë une dame d'honneur.

Et tous rirent, particulièrement Charlott partit d'un grand éclat, d'un de ces rires s dés et nerveux qui trahissaient alors sa joi plus tard devaient trahir sa folie.

II

Et en effet, Juarez venait d'arriver à Chihua-
a. Ce fut, disent les chroniques du temps, un
ur d'animation et de bruit dans la petite ville, si
me d'ordinaire, que celui où le chef républi-
n y fit son entrée. Plusieurs habitants sortirent
recevoir jusqu'à *Alamos*, un hameau situé à une
ue de la ville.

Parmi eux figuraient notamment les autorités
publicaines de Chihuahua : le Gouverneur, les
agistrats du Tribunal Suprême et le Général
mpazos, chef de la petite force militaire en
rnison à Chihuahua.

Une très maligne et très bravache personne que
Général Lampazos, à l'honneur duquel il con-
nt d'ouvrir ici une parenthèse. — C'était un
os brun à moustaches retroussées, à la poitrine
mbée, affectant toujours de grandes manières
ne perdant jamais une occasion de lâcher des
ts terribles.

Ce jour-là il l'avait déjà fait, son mot terrible, sur l'arrivée de Juarez. Il avait dit à quelqu'un ·

— Nous allons donc recevoir un morceau de président ?

— Comment !.... un morceau ! s'écria son confident scandalisé.

— Oui ; avait-il repris ; un morceau de président, ni plus ni moins.... il n'a plus qu'un morceau du pays. Tout le reste, pas de doute, est déjà pour la France et pour l'Empire...

Après un court arrêt à Alamos, Juarez remonta en voiture avec ses ministres pour se diriger vers la ville. Il y eut alors, parmi la foule, des enthousiastes qui s'élancèrent vers la voiture pour en dételer les mules et la traîner. Juarez voyant cela ouvrit la portière. On crut qu'il allait prononcer uu discours patriotique. Mais il ne dit que cette phrase que les chroniqueurs ont conservée :

» Les hommes libres ne sont pas faits pour tirer une voiture. »

Après quoi il referma la portière. Les mules laissées à leur place se mirent à trotter entre deux grands flots de monde qui criait des *vivas*..... Ce fut à six heures du soir qu'on entra à Chihuahua.

La ville s'était parée comme pour une fête. On voyait à toutes les fenêtres quelque ornement

coquet : une banderolle, une petite lanterne ou, pendant à la balustrade d'un balcon, un rideau rouge ou une bande tricolore de lustrine. Mais la pompe avait été réservée pour la place principale. On avait éparpillé par centaines les lanternes vénitiennes et les globes de papier de couleur sur le feuillage des orangers. Au sommet de longs mâts, des oriflammes flottaient au vent et d'arbre en arbre, de mât en mât, les cordons de lanternes ondoyaient. Là, au céntre de la place, un ancien monument disparaissait sous un tas de couronnes et de fleurs. C'était le tombeau du curé Hidalgo. Le chef de la révolution de l'Indépendance ayant été exécuté là, le monument rappelait sa mort de martyre. C'était comme un souvenir glorieux et triste au milieu de cette place en fête. Tout autour du tombeau, au centre comme aux angles de la place, et jusque dans les rues adjacentes, mille étalages de gourmandises jonchaient le sol. Comme la nuit tombait, un feu de petit bois s'alluma près de chaque étalage, les globes et les lanternes commencèrent à luire, et des lignes de flammes couronnèrent les terrasses des édifices environnants. En même temps, une fanfare militaire se mit à sandwicher *l'hymne national* entre une scottish et une habanera. De minute en minute une fusée éclatait.

Tout à coup, des remous se firent dans la

foule qui remplissait la place. Juarez, après avoir pris un repas, allait vers le monument d'Hidalgo. Il venait suivi du groupe de ses derniers compagnons de pélérinage et des autorités de la ville. Le monde remuait à son approche, les uns pour le regarder, d'autres pour lui frayer un passage. Un homme allongea la main rien que pour toucher la manche de son habit, un autre jeta son *zarape* par terre pour qu'il marchât dessus : quelques femmes lui présentaient leurs petits le priant de les bénir..... Il y avait dans l'attachement que cet homme inspirait pendant ces jours-là à un peuple si simple quelque chose qui s'approchait d'un sentiment religieux.

Les indiens surtout, voyant ce frère de race qui incarnait si puissamment l'idée de patrie s'abandonnaient à des expansions innocentes. Il y en avait qui saisissaient sa main pour la baiser....

Juarez suivait son chemin repoussant doucement ces candides.

— On dirait, monsieur le Président, qu'il vous prennent pour un évêque.

Cela avait été dit par le Général Lampazos. C'était son second mot terrible de la journée. Il marchait près de Juarez, obstiné à se pavaner à côté du président dès son entrée dans la ville. Etant fils de Chihuahua, Lampazos se donnait

auprès du chef errant les allures de protection familière d'un homme qui est chez lui et qui parle à son hôte. Juarez le laissait faire usant de cette simplicité bienveillante que les âmes vulgaires prennent pour une bonhomie imbécile. Le Général, encouragé dans sa familiarité marchait fièrement caressant les pointes de ses moustaches.

On était arrivé près du monument. Quelqu'un se mit à renseigner Juarez sur l'exécution d'Hidalgo et des trois autres chefs libérateurs.

— C'est ici, dit-il, indiquant des emplacements tout près, que Jimenez fut fusillé; là, Aldama; là-bas, Allende; ici, le curé Hidalgo.... Celui-ci reçut la mort agenouillé, un bandeau aux yeux, les mains liées au dos.

— Le pauvre homme! s'écria une autre voix.... Et il avait eu celui-là, derrière lui, peu de temps avant, une armée de cent mille hommes.

Lampazos avait dit cela près du président, d'une voix haute, avec un air de moquerie triomphante. C'était son troisième mot terrible....

Juarez parut s'apercevoir de toute l'intention maligne du mot. Il se tourna vers Lampazos et lui dit d'une voix brève :

— Moi; je n'ai maintenant qu'une escorte....

Puis, comme la foule remuait autour du président, anxieuse de le voir et de l'entendre, il s'ap-

procha du monument d'Hidalgo et il parla. Cet homme qui n'aimait pas les discours en fit un lorsqu'il sentit sous ses pieds l'échafaud de la liberté. Ce fut pour affirmer sa résolution de défendre jusqu'à la mort l'indépendance du Mexique.

Mille cris saluèrent ses paroles.

— Vive Juarez!

— Vive le président!

Des douzaines de fusées sillonnèrent l'espace de leurs baguettes frémissantes. En même temps la fanfare militaire qui avait commencé à attaquer une *habanera*, changea tout à coup et joua *l'hymne national*, espèce de marseillaise mexicaine.

Cependant le Général Lampazos toujours près de Juarez continuait à caresser ses moustaches d'un air moqueur.

III

Cette première explosion de patriotisme passée, la ville reprit son air mort. L'idée qu'elle avait chez elle le président de la République avait affolé la bonne ville provinciale. Peu à peu, cependant, elle s'était habituée à cette idée. — Puis, ce président qui se présentait d'une manière si simple, n'ayant pour suite qu'un groupe d'amis et une escorte, n'était pas pour éblouir les bonnes gens de Chihuahua par l'éclat du pouvoir.

Juarez ne se signalait aux yeux du peuple par aucune manifestation de grande vie officielle : Juarez ne se montrait que pour aller à pied, de son logement au palais du gouvernement. C'est à peine si quelques soirs il allait à la nuit tombante, faire une petite promenade sur la place principale — cette place si gaie le soir de son arrivée, si triste d'ordinaire. L'ombre et le silence gagnaient lentement les maisons d'alen-

tour, les arbres, les hommes. Le vent du désert commençait à souffler, il balayait dans la place les feuilles mortes, faisait trembloter les flammes qui languissaient dans les mèches engraissées des lanternes. Juarez marchait le long des allées en quadrilatère. Il était en noir entre deux hommes en noir, et derrière lui, marchaient deux à deux, quelques autres messieurs aussi en noir.

Ces figures d'enterrement s'accordaient à merveille avec le tombeau au centre de la place. Le bruit de leurs pas sur les dalles coupait par saccades le silence. De temps en temps, un cri long comme un aboiement venait de loin. C'étaient les *coyotes* (*) qui hurlaient. Des hommes, des citadins de Chihuahua tapis aux coins des bancs de pierre avaient l'air de dormir. Mais ils ne dormaient pas; ils chuchotaient en regardant passer ces messieurs qu'il était convenu d'appeler le *Gouvernement de la République*.

— Fichu Gouvernement tout de même que celui-là ! On disait que l'armée française approchait, que Juarez fugitif quitterait la ville d'un jour à l'autre pour passer la frontière.

Sous l'influence de ces rumeurs, la taille du président se rapetissait aux yeux vulgaires. Il

(*) Espèce de chiens sauvages du Mexique.

paraissait déjà comme un chef vaincu, et un vaincu de la pire espèce : celui qui fuit. Oui, il y avait toujours de l'enthousiasme pour cet homme qui voulait sauver un peuple, en errant dans le désert ainsi que Moïse. Mais au-dessus de ce sentiment qui restait au fond, venaient se superposer des sentiments contraires. Cet empereur jeune et blond qui se présentait en sauveur, éblouissait les femmes. Elles se pâmaient avec les enfants devant les beaux uniformes des soldats français. Ces superbes chasseurs, ces jolis hussards, ces zouaves charmants costumés comme les acteurs d'une féerie prenaient à leurs yeux une importance théâtrale. Il fallait applaudir. Puis, les grosses gens et les petites gens, ceux qui discutent sur le patriotisme avec leur poche ou avec leur ventre, reniaient en masse le prophète de Chihuahua. Il y avait même des membres de la famille de Juarez qui acceptaient de Maximilien des dignités et des emplois. Le chef errant avait déjà l'air de s'étaler sur le fumier de Job : après ses parents, ses derniers amis lui manquaient. Ils étaient à peu près deux douzaines, une espèce de double apostolat, ces amis de la dernière heure. Les Judas ne tardèrent pas à se montrer.

Ce fut à l'occasion du décret par lequel Juarez prorogeait sa période présidentielle jusqu'à la cessation de l'état de guerre. Un magistrat nom-

iné Ruiz déclara ne pas reconnaître la légitimité de cette prorogation. Et le général Gonzalez Ortega se proclama lui-même président de la République, en sa qualité de premier magistrat de la Cour Suprême de Justice.

Il y avait dans la déclaration publique de ce général une phrase éloquente :

« C'est une insulte à la nation que de croire que Juarez est le seul homme capable de sauver le pays. »

Cette phrase fit à Chihuahua, en un instant, autour de Juarez de nombreux prosélytes. Mais personne ne l'accueillit avec autant d'entrain que le Général Lampazos. Juarez même s'en aperçut. Voici à quelle occasion :

Un jour, vers la fin de juillet 1865, la nouvelle arriva à Chihuahua qu'une force française sous les ordres du Général Brincourt avançait sur la ville. Il fallait que Juarez errât encore. La défense avec une escorte et une petite garnison eût été le suicide. Il fut donc décidé que le *Gouvernement* partirait le lendemain.

La nuit qui précéda le jour de cette fuite fut triste. Le vent du désert sifflait à travers les ruelles solitaires. Par un de ces hasards qui font vraisemblable l'absurde, les *coyotes* rôdant autour de la ville hurlaient plus que jamais. On aurait dit que ces bêtes aboyaient aux envahisseurs dont elles sentaient l'approche. Sur la place

sombre, des hommes étaient tapis comme toujours sur les bancs de pierre. Mais Juarez n'y était pas circulant dans les allées; il restait au Palais, occupé aux préparatifs du départ. A dix heures, il sortit pour se rendre à sa maison. Là, dans le *patio*, (cour principale) transformé en salle à manger, d'après une coutume mexicaine, la longue table était dressée, prête pour le souper. Il s'y assit avec les vingt-deux compagnons groupés autour de lui a cette heure suprême. Ce souper dans une ville abandonnée, peu d'heures avant de commencer la pérégrination, fut comme la *dernière cène* des patriotes. Le chef se taisait; on voyait bien que son âme était triste jusqu'à la mort. Il avait le silence morne de sa race indienne, ce regard fixe cloué dans le vide qui accuse l'entêtement chez le vaincu. Mais son front se creusait d'un pli amer comme si par dessus la fermeté de son âme passait alors une ombre de désespoir.

Chihuahua était pour lui comme la dernière redoute de la défense; après Chihuahua c'était sur la frontière, cette ligne idéale où un pays s'évanouit qu'il faudrait se fixer.

L'heure de la débacle semblait arrivée. Le doute de soi-même et de la cause nationale surgissait tout à coup du silence de la table.

Juarez le rompit :

— A combien se montent, dit-on, les forces du

Général Brincourt?—Ce fut à Lerdo de Tejada, assis à sa droite qu'il adressa cette question.

— On parle de mille cinq cents hommes, répondit Lerdo.

Juarez resta pensif un instant. Puis, distrait, comme s'il se parlait à lui-même, il dit :

— Mille cinq cents soldats, c'est mille cinq cents fusils.... Si, assemblés en faisceau, on les mettait sur le cratère d'un de nos volcans, le *Ceboruco*, le *Colima*, il n'en resterait pas une parcelle.... Croyez-vous que ces fusils qui nous chassent puissent détruire un pays?...

Dans une autre occasion, ces paroles auraient provoqué des acclamations; mais dans ces moments qui précédaient une fuite, elles avaient presque l'air d'une bravade. Un silence glacial se fit à la suite du monologue de Juarez.

Seulement, une voix s'éleva à un coin de la table pour dire sourdement quelque chose comme ceci :

— Ce ne sont pas des volcans qu'il nous faut; ce sont des hommes, et surtout, pour chef un homme de guerre.

Juarez leva sa tête penchée par la méditation. Il regarda vers le coin d'où le murmure était parti, et il vit le visage bouffi, les moustaches retroussées de Lampazos.

Le terrible général qui, par trop de confiance continuait à se mêler aux fidèles de Juarez, avait

dit cela, comme en confidence, à son voisin, mais de manière à se faire entendre de tous.

Juarez ne put réprimer un geste hautain. Un instant ses lèvres frémirent légèrement comme s'il allait répondre à Lampazos.... Mais il ne dit rien. Le souper fini, il se leva, donna quelques derniers ordres pour la marche, et se retira dans sa chambre à coucher.

Une fenêtre de cette chambre donnait sur la cour servant de salle à manger. Quelques personnes étaient restées autour de la table. Elles causaient, et Juarez pouvait entendre la rumeur de leurs voix. Tout à coup ces voix retentirent : la causerie semblait s'échauffer sous l'influence des petites libations de cognac, et devenait vive comme une discussion. Quelqu'un prononça très distinctement ces paroles :

« Mais oui, messieurs ; le Général Gonzalez Ortega a raison, on ne peut plus raison. Est-ce que ce n'est pas une offense au pays que de considérer Juarez comme le seul homme capable de diriger l'œuvre de la défense? Et puis, a-t-il quelque chose qui le rende supérieur aux autres patriotes? Qu'est-ce qu'il va faire maintenant?... Fuir, comme nous!... Vrai! Je n'arrive à voir en lui aucune qualité qui le place au-dessus de nous. »

Juarez s'était approché de la fenêtre entr'ou-

verte pour mieux entendre. Il reconnut la voix de Lampazos. Il reconnut encore d'autres voix qui entreprirent la réplique, une réplique faible et froide : la défense pleine de pitié qu'on accorde aux malheureux.

IV

Il était deux heures du matin, lorsque Juarez qui sommeillait fut réveillé par trois coups précipités, à sa porte. Il se leva et ouvrit. Un militaire, le capitaine de l'escorte du gouvernement, entra vivement.

— Monsieur, dit-il; l'ennemi approche à marches forcées. Un espion vient de m'en avertir. Dans deux heures, dans une peut-être, nous au rons les Français à Chihuahua.

— Je suis prêt, fit Juarez, dites qu'on attelle.

Mais... vous savez, Monsieur le président; la voiture serait un embarras pour la marche rapide qu'il nous faudra faire.... Pas moyen de fuir qu'à cheval... Il est sûr qu'une force nombreuse sera détachée pour nous poursuivre....

— Que celui qui voudra aille à cheval, reprit d'un ton sec le chef indien, exaspéré; mois je vais en voiture....

Une demi-heure après, par le grand chemin au

Nord de la ville, la voiture du gouvernement roulait en toute hâte, suivie d'une mince cavalcade. Trois ministres avec Juarez occupaient l'intérieur. Un quatrième était monté sur le siège à côté du cocher. Les deux autres avec les derniers fidèles du chef errant, chevauchaient sans ordre, des deux côtés et jusqu'à la queue de l'escorte. L'ombre épaisse de la nuit enveloppait la caravane en marche. Les chevaux, le véhicule, les cavaliers glissaient confusément dans le noir..... Cependant, l'aube commençant à poindre, la caravane s'éclairait peu à peu. Les petites mules de la voiture apparaissaient trottinant de leur trot pressé de souris. Lentement les cavaliers sortaient de l'ombre, s'étalaient dans un peloton tout bariolé. Il y avait dans l'escorte des soldats à képi et des soldats à grand chapeau rond. Par ci, par là, les compagnons civils de Juarez laissaient flotter les pans de leur redingote noire sur les harnais compliqués d'une selle campagnarde. Et tous, quadrupèdes, soldats, cavaliers en redingote avaient l'air de marcher pour se sauver, faisaient songer à un cortège en escapade.

Tout à coup un mouvement d'alarme se produisit parmi les fugitifs. Tous tournaient la tête en arrière, étendaient les mains pour indiquer quelque chose au loin. C'était, du côté de Chihuahua, une vague nuée de poussière montant

sur la ligne uniforme de l'horizon. A la pâle clarté de l'aube, cette nuée se détacha très mince d'abord, plus grande et plus grande après, à mesure qu'elle avançait. Oui; on la voyait s'avancer; il était évident qu'une seconde caravane venait à travers le désert. Qu'est-ce qu'elle pouvait être? — Cette question passait de lèvre en lèvre. Qnelques uns de dire : « c'est l'ennemi ! on nous poursuit! » Mais d'autres, par un scepticisme très commun pour le danger lorsqu'on le voit de loin, n'y faisaient pas attention, ricanaient.

Le Général Lampazos qui montait un cheval gris pommelé pensa sans doute que le moment était arrivé d'affirmer sa bravoure. Il tira l'épée de la gaine, la brandit légèrement en disant : « Quoi! Qu'on nous poursuive! nous vendrons nos vies un peu cher! » Peu aprés avoir dit cela, il tourna la tête en arrière et il pâlit. La nuée poussiéreuse s'approchait, grandissait à vue d'œil. Les ricaneurs devinrent subitement sérieux. Lampazos éperonna et fouetta sa monture : ce qui n'etait pas par lâcheté; simplement pour imiter les autres. Tous s'étaient mis à marcher vite, sans se le dire, d'un commun mouvement d'inquiétude. Les petites mules , harcelées par les huc et les coups de fouet du cocher furent les premières à galoper. Quelques minutes après, la colonne entière des cavaliers galopait également.

Cette fuite au galop durait déjà depuis une heure;

la terrible nuée grise avançait toujours derrière la caravane. Impossible d'accélérer encore la marche. Les bêtes se lassaient : le sable du désert où s'enfonçaient mollement leurs sabots doublait en elles la fatigue de la course. La caravane se coupait : l'escorte perdait sa formation militaire dans le désordre de la fuite. Restés à la queue, des soldats sabre en main, s'en servaient comme de fouets pour battre les flancs de leurs rosses. Ce n'était plus le galop; c'était le trot traînant des montures éreintées. Et cependant la nuée en arrière grandissait sans cesse. Un mot qui avait commencé par être chuchoté, devint soudain un cri général : « c'est un corps de chasseurs d'Afrique ! »

— Ils ne courent pas assez vite pour des chevaux arabes, murmurèrent quelques voix; ce sont des *traidores* (*)

Mais c'était de la cavalerie, pas de doute. Un moment donné, on entendit un grand bruit saccadé qui ne pouvait être autre chose que le vaste trépignement d'un escadron sur un passage endurci de la route.

Alors, sous l'imminence du péril prochain la débandade commença. Les attachés d'occasion, les faux fidèles du chef errant furent les premiers

(*) Traîtres, nom qu'on donnait aux forces mexicaines impérialistes.

à se disperser à droite et à gauche de la route. Lampazos et son gris pommelé gagnèrent bravement avec eux l'immensité du désert. Puis, malgré les cris et les menaces de leurs chefs, des soldats commencèrent à déserter.... Bientôt les hésitants entraînèrent après eux les résolus. Ce fut comme le *sauve qui peut* d'un naufrage dans une mer de sable.

V

Quelques minutes plus tard la voiture, presque abandonnée sur la route, s'arrêta. Les petites mules, haletantes, baignées de sueur, ne purent plus marcher. En même temps, les deux portières s'ouvrirent et les sommités du Gouvernement errant mirent pied à terre. Dans ce moment suprême où tous se croyaient perdus, personne ne regardait le chef. La nuée de poussière apparaissant très près comme un tourbillon qui apporterait la mort, rendait chacun au sentiment exclusif de son propre danger. Quelques-uns se détournaient de la route dans l'intention de marcher sur les traces des premiers déserteurs d'autres cherchaient la pierre, l'accident du terrain, un peu inégal dans cet endroit, où ils pourraient se cacher. Il y en eut un seulement, un cavalier prêt à s'enfuir, qui sautant en arrière, sur la croupe de son cheval, offrit à Juarez la selle, en lui disant :

— *Monte usted senor presidente* (*).

Juarez ne monta pas. Il avait plus profonde sur son front cette ride qui accusait chez lui l'amertume et comme l'indignation de la fuite. Brusquement, il se dégagea du groupe des compagnons effarés qui ne pensaient qu'à se sauver ou à choisir une cachette au bord de la route. Et il marcha lui seul vers la nuée de poussière qui approchait.

— Qu'allait-il faire ?... On aurait dit qu'il voulait se faire tuer. Il marchait pourtant du pas mesuré et tranquille d'un homme qui prend une résolution sensée. Il y avait dans la sérénité de son allure comme la vague conscience d'un danger illusoire : peut être ses yeux avaient une vision supérieure non troublée par la peur et il entrevoyait quelque chose d'inoffensif à travers le voile de poussière. Peut-être aussi, il s'attendait à trouver là *la force de traîtres* à laquelle plusieurs fugitifs attribuaient cette persécution obstinée et lente. Dans ce cas, il allait vers ses persécuteurs seul et sans armes, en vrai homme d'idée et de justice qui refuse se servir d'une autre arme que la force morale de son autorité. Il leur parlerait, il imposerait à leur conscience le choix entre la trahison et la patrie....

C'est ce que pensèrent les compagnons qui le

(*) Montez M. le président.

virent partir. Quelques uns, entraînés par l'ascendant du chef, le suivirent en groupe, à une courte distance.

Il marchait, il marchait. L'homme habillé en noir avançait vers la nuée, la nuée vers l'homme. Ceux qui observaient ce rapprochement de loin, cachés au bord de la route ou fuyant par le désert étaient pâles; ceux qui suivaient Juarez de près étaient blêmes. Tous attendaient la rencontre avec l'inquiétude qui inspire une catastrophe prévue et inévitable....

Voici que, précédant la nuée, un cavalier se laisse voir. C'est un *ranchero* (campagnard, particulièrement le peon à cheval des Haciendas); il vient au galop, se penchant sur le cou de son petit cheval bai, son grand chapeau rond renversé en arrière à mi-tête — sans doute, un de ses cavaliers infatigables qui courent tout le temps d'une *hacienda* à l'autre pour faire des commissions. Il passa près de Juarez et du groupe qui le suivait.

— Eh! bon homme! lui cria quelqu'un du groupe; est-ce qu'ils sont des français ou des traîtres?

— Mais qui? — dit le *ranchero* arrêtant son cheval.

— Ceux qui viennent là-bas, reprit l'interpellant tendant la main vers la nuée.

— Des français! des traîtres! Bah!..... *Es una manada de yeguas* (c'est un troupeau de

juments.) Cela dit, le ranchero se pencha encore sur le cou de sa bête qu'il harcella d'un double coup d'éperon, et il poursuivit sa course.

Dans les lèvres de Juarez, un sourire se dessina, rapide, comme un éclair, tandis que les messieurs du groupe se regardaient entre eux, interloqués.

Bientôt la nuée fut tout près, s'éclaircit, et une armée.... de juments qui sautillaient, hennissaient tout contentes comme ennivrées de l'air du désert, se laissèrent voir au fond.

Alors, peu à peu, les fugitifs revinrent vers Juarez. Ils sortaient de leurs cachettes, tournaient vers la route. Mais ils ne revinrent pas tous : L'escorte du chef errant ne se refit pas tout à fait. Quelques-uns, emportés par l'ardeur de leur fuite, ne pouvant pas voir les juments continuèrent à courir et à se sauver par le désert. Le Général Lampazos ne manqua pas dans le nombre de ces braves.

VI

Deux ans s'étaient écoulés. Les exécutions de Queretaro venaient de se faire. Juarez n'était plus Juarez errant; il était Juarez triomphant. Il restait à San Luis Potosi, installé en Président de la République dans le Palais du Gouvernement, tandis que de l'Empire et de l'Intervention il ne restait debout que trois croix rustiques fixées sur le sommet du *Cerro de las Campanas.*

Aussitôt que cet acte nécessaire et triste de la justice nationale, fut accompli, tout rentra dans le calme.

Un grand besoin d'oubli et de pardon se fit sentir parmi les masses de peuple les plus exaltées et monta ensuite aux régions officielles. A la rigueur, d'après la loi du pays, presque tous les prisonniers de l'armée de Maximilien devaient être fusillés comme lui-même, en traîtres à la patrie. Enfermés dans les couvents de Queretaro, servant de prisons militaires, tous les jours

ils attendaient d'en sortir pour aller à la mort. Mais décidément la mort ne voulait pas d'eux. Leurs procès s'allongeaient dans les conseils de guerre; puis, bien que terminés par une condamnation à la peine capitale, ils allaient en révision chez le président Juarez qui les examinait un peu.... et les laissait s'entasser dans les tiroirs de son bureau.

Néanmoins un jour l'attention du chef indien se porta sur un dossier que le tribunal militaire de Queretaro venait de lui expédier. L'accusation du fiscal était d'une véhémence frappante, exigeant à grand renfort de raisons l'exécution immédiate du condamné. Il était question d'un traître récidiviste — un de ces généraux irréguliers dont l'ancienne armée mexicaine surabondait — qui s'était donné consciencieusement au jeu de faire osciller ses épaulettes entre l'armée républicaine et l'armée impérialiste. Ce ne fut pas sans surprise que Juarez lut son nom : Lampazos !

Quelques instants le président suivit avec intérêt, sur les grandes feuilles du dossier, les exploits de ce héros coureur. A peine Lampazos s'était-il débandé près de Chihuahua qu'il retournait à cette ville et s'y mettait aux ordres du chef français commandant la colonne expéditionnaire. Lorsqu'il fut besoin aux Français d'évacuer Chihuahua, le général déserta en route au moment où il entendit parler d'une rencontre probable avec une force répu-

blicaine venant de Monterey. Lampazos se rendit dans cette ville, occupée par l'armée nationale. Là, il se faufila dans les rangs, grâce au tumulte de l'époque et à un habile changemeut de coiffure : il s'était débarrassé du képi impérial et avait mis un chapeau à larges ailes, entouré d'un ruban rouge. Le faux général garda ce chapeau patriotique jusqu'à Queretaro où il changea d'avis et de chapeau. Il reprit le képi. C'était, sans doute plus sur de se mettre du côté de l'Empereur, parce qu'un Empereur!.... Lampazos resta donc dans la place. Mais bientôt persuadé qu'elle allait succomber malgré l'Empereur, il décida avec énergie de rompre le siège.... On eut la naïveté de lui confier le commendement de la garde d'une *garita*. Un jour, comme il apprit que le lendemain les assiégeants tenteraient une attaque de ce côté, il franchit l'enceinte fortifiée au milieu de la nuit. La lune était dans son plein; mais des nuages épais couvraient à chaque instant le pâle satellite. Profitant habilement des intervalles d'ombre, rampant au fond d'un petit fossé, il put passer au campement républicain sans être vu par les soldats en faction. Il s'était arraché ses insignes, et accroupi, la tète au bord du fossé, il se mit à observer le campement. A trois mètres de lui, un groupe de soldats entremêlés des *soldaderas* dormaient au ras du sol, près de leurs fusils en

faisceau Quelques-uns avaient la tête couverte de leur blouse rouge, d'autres d'un bout du *rebozo* de leur compagne, et tous dormaient pelotonnés, d'un bon sommeil commun, avec l'aisance des gens pour qui le lit est une gêne. Acrochés aux fusils par leur jugulaire quelques chapeaux pendaient, de ces chapeaux à large bord et à ruban écarlate qui étaient par ce temps le signe distinctif de certains bataillons républicains.

Toutes les convoitises de Lampazos s'éveillèrent ensemble à la vue de ces chapeaux. Quelques minutes il les contempla du regard fixe et long qu'un renard adresserait à une belle grappe. Brusquement, il grimpa et en décrocha un, avec si grande finesse que tous les soldats du groupe continuèrent à ronfler. Puis, sa tête à l'abri du chapeau républicain, notre général, après avoir un peu flané par le campement, se mit à dormir comme les autres — Jusque là, tout allait à merveille; mais le lendemain, pas de chance! Tandis que Lampazos était à la porte de la tente de campagne d'un chef républicain pour lui proposer très sérieusement l'entrée à la place, voici qu'une femme de l'armée passant près de la tente commence à crier :

— *Ah! mi sombrero! mi sombrero! Ese pillo me lo ha robado!* (*).

(*) Ah! mon chapeau! mon chapeau! Le voilà, le coquin qui me l'a volé!

En même temps la *soldadera*, sans penser à d'autre chose qu'à regagner son bien, se ruait sur Lampazos et lui arrachait le chapeau. D'autres femmes et des soldats accoururent. On reconnut que le chapeau était vraiment à la femme : elle l'avait marqué sous le ruban rouge d'un J et d'un F, initials de son nom et prénom *Josefa Fregona*. Si terrible qu'il fût, le soi-disant général, en s'emparant du chapeau comme d'un sauf-conduit, ne songea pas à ceci : que les femmes de l'armée portant des chapeaux d'homme, celui qu'il prit pouvait aussi bien appartenir à un soldat qu'à une *soldadera* du groupe des dormeurs. Or, un homme pouvait se résigner à l'escamotage de son chapeau, mais une femme!... Ce qu'elle en était furieuse, la *Josefa*! Elle appelait Lampazos de tous les noms; et comme entre ceux-ci, elle mêlait l'épithète d'*espion*, les spectateurs de cette scène le prirent au sérieux, et les cris de *muera el espia!* (à mort l'espion!) retentirent.... Bientôt d'autres cris plus furieux se laissèrent entendre. Après le chapeau ce fut l'identité de Lampazos lui-même qu'on constata. Quelques soldats le reconnurent. « Ah! le déserteur! le traître! disait l'un; je le connais bien : il s'est présenté aux Français à Chihuahua après avoir abandonné Juarez. » — « Il est passé aux libéraux après, — dit un autre ; — et maintenant il vient de Queretaro : il trahit acheros e

mochos, (*) il trahirait même sa mère, s'il en a une... »

On voulait l'assommer sur place, et n'aurait été la protection que lui prêta le chef républicain qui retint à temps la fureur de la foule, l'histoire de Lampazos aurait touché à sa fin ce jour-là.... On l'arrêta et on lui attacha de pieds et de mains avec des ficelles, tout simplement.

(*) Dénominations populaires appliquées aux deux partis : *libéraux* et *conservateurs*.

VII

Rien ne manquait de ce récit dans le procès de Lampazos. Il en avait avoué même les détails comiques dans l'espoir peut-être d'adoucir la rigueur du tribunal par le rire. Juarez ne riait pas. La lecture de ce procès avait évoqué dans son esprit les souvenirs de sa pérégrination, par le désert. Les impressions d'alors, lui revenaient très vives ; et il ne pouvait moins que de s'y abandonner avec ce soulagement profond qu'on éprouve à se rappeler dans le triomphe les fatigues de la lutte. Il revoyait comme si cela eût été présent, Lampazos, le sujet du procès, lui adressant d'un coin de la table des murmures méprisants et des regards moqueurs. Puis, il se voyait lui-même, seul, dans sa chambre à coucher ; il entendait les voix monter du *patio*, retentissant très claires dans le silence de la nuit ; et les paroles de Lampazos qu'il gardait si bien dans la *mémoire* résonnaient encore à son oreille :

: Est-ce que ce n'est pas une offense au pays
: de considérer Juarez comme le seul homme
able de diriger l'œuvre de défense? Et puis,
-il quelque chose qui le rende supérieur aux
res patriotes? Qu'est-ce qu'il va faire mainte-
t?... Fuir comme nous!... Vrai! Je n'arrive à
en lui aucune qualité qui le place au-dessus
ous. »

Iaintenant voilà que la vie de cet homme lui
bait entre les mains. Il pouvait le faire fusil-
rien qu'a tremper sa plume et à écrire une
e d'approbation au bas de la dernière page du
sier. Et cela sans que personne put supposer
lui, Juarez, avait fait une exception contre
ondamné en lui appliquant la rigueur de la
Le défenseur de Lampazos n'ayant pu
ver des circonstances atténuantes dans la
duite de son client, s'était tacitement joint à
cusateur pour demander sa mort. Et l'accusa-
r la réclamait en termes tels que pas un seul
mbre du conseil de guerre n'avait songé à la
ce du coupable.

: Jamais — disait l'accusation du *fiscal* — on
vu de semblables violations du devoir mili-
e. Ce traître a trahi sa patrie et trahi la tra-
on elle-même. La nécessité s'impose de le
ir de la dernière peine, si nous ne voulons
r tourner en dérision l'honneur de l'armée. »

Et le *fiscal* ajoutait:

« D'ailleurs, il serait inutile pour conserver la vie à ce félon que le tribunal ou le suprême magistrat de la République lui fissent grâce. L'indignation qu'il a provoquée dans toutes les âmes est si grande que ni la prison ni les gardes ne pourraient empêcher le peuple de le tuer un jour ou l'autre comme un chien, à coups de pierres. »

Ce dernier passage de l'accusation n'était pas sans cause. On en avait vu au Mexique, par ces jours orageux, de ces exécutions populaires. Parmi d'autres, un général de l'Empire, fort antipathique aux masses fut tué tumultueusement à la prise de Queretaro (*).

Tout à coup, Juarez sortit de son abstraction. Son œil s'était ombragé, son front plié, comme quand il prenait une résolution subite. Dans son regard, rempli de haine et de mépris pour ce coquin, un rayon étrange fulgurait. N'était-ce pas, à coup sur, la joie de faire jnstice et de se venger, tout à la fois ?.... Il fit sonner un timbre, et son secrétaire particulier étant entré, Juarez lui dit d'écriré au commandant militaire de Queretaro une ordre à propos du comdamné Lampazos.

Le pauvre général! Si en ce moment sa vie eût été mise aux enchères on n'aurait trouvé personne pour en donner deux sous!

(*) Le Général Mendez.

VIII

Cependant, trois jours après, Lampazos arrivait à San Luis Potosi entre quatre gendarmes. Il venait de Queretaro, le commandant en chef de cette place l'yayant fait conduire *par ordre supérieure*. Lorsqu'on le sortit de la prison, le soi-disant général s'était mis à geindre et à tremblotter, persuadé qu'on le menait à l'échafaud.

— Ce n'est pas ici; c'est à San Luis qu'on va t'écorcher, lui dit un geôlier compatissant afin de le consoler.

Et tous, en effet, en le voyant partir pour San Luis ne doutaient pas qu'il y serait exécuté dans le but d'épargner à Queretaro un nouveau spectacle de sang. Les gendarmes chargés de le conduire ne partageaient pas moins cette croyance.

– Ah! Lampazos! Lampazitos! que tu vas bien payer à la patrie.... de ta peau!

Et le faux général, étiolé au fond de la dili-

gence, ne savait que dire; ayant perdu le secret des mots terribles.

On le logea dans une chambrette de la prison située au rez-de-chaussé du palais du Gouvernement.

— Me voici *en capilla*; (*) murmura Lampazos d'une voix sourde.

Il avait des tremblements nerveux, comme s'il sentait déjà les frissons gelés de la mort. Il passa une nuit affreuse. Le lendemain matin à dix heures, un jeune homme en noir, la plume à l'oreille, avec l'aspect d'un petit employé du palais, entra dans la cellule de Lampazos, et lui dit de sortir et de le suivre. Le jeune homme n'avait du tout l'extérieur d'un bourreau ni d'autre chose qui eût rapport à l'échafaud; mais Lampazos était trop préoccupé : il vit noir et rouge, regarda en l'air une escouade de bourreaux, les tirailleurs en cadre, tels qu'ils s'étaient rangés pour fusiller l'Empereur.

— Est-ce qu'on ne me laisse pas même me confesser? dit-il à l'employé d'une voix plaintive.

— Allons! s'écria le jeune homme; nous allons voir ça.

(*) Etre *en capilla* se dit dans les pays espagnols des condamnés à mort qu'on met dans une cellule, espèce d'antichambre de l'échafaud, où ils restent peu de temps, trois jours au plus, avant d'aller au supplice.

Lampazos, effaré, le suivit. Ils montèrent l'escalier principal, tournèrent vers le pavillon destiné provisoirement au gouvernement fédéral, et comme ils arrivèrent devant la porte du cabinet de travail du président, le jeune homme l'ouvrit et poussa Lampazos dans le cabinet, fermant la porte derrière lui.

Juarez écrivait à son bureau. Il tourna la tête, regarda un instant Lampazos qui restait à l'entrée, immobile.

— Vous êtes, il parait — lui dit le président en se levant — ce condamné à mort à propos duquel le conseil de guerre de Queretaro m'a excité à ne pas exercer mon droit de faire grâce. Mais je ne veux plus d'exécutions; et tant qu'il me sera possible, j'empêcherai qu'on verse encore du sang : on en a déjà versé dont le pays avait besoin.... Aussi, comme j'ai été informé que d'une façon ou d'une autre vous alliez être tué à Queretaro, je vous ai fait conduire ici.... pour vous ménager les moyens d'échaper à la mort, et pour que le peuple indigné contre vous ne s'en aperçoive pas. On croit qu'on vous a emmené à San Luis pour être fusillé. Tout est arrangé afin d'appuyer cette croyance.... Maintenant, venez par ici.... Je vous ai fait venir à mon cabinet, car il fallait cela pour que vous sortiez du palais sans être vu. Venez....

Tout en disant cela, Juarez saisissait par le

bras Lampazos étourdi, et ouvrait une petite porte du cabinet qui donnait sur un passage sombre et long. Ce passage communiquait avec un escalier étroit donnant par derrière le palais sur une ruelle. C'est par là que le président entrait et sortait quelquefois se dérobant aux honneurs militaires de la garde à l'entrée principale.

— Allez, cachez vous, changez de nom, allez travailler honnêtement, et surtout, tâchez de ne rien faire qui puisse vous mettre encore aux mains de la justice....

Cela était dit par Juarez pendant qu'il guidait Lampazos tout le long du passage. Le faux général qui commençait à sortir de son étourdissement, essaya de dire quelque chose.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, fit-il..... Je vous admire ; vous êtes le plus grand homme du pays et du monde...

Sa voix était douce et câline en débitant ces paroles. Il se rapprochait du président, le regardait en ami comme s'il voulait avoir de lui plus que la vie, de vraies épaulettes de général peut-être....

— Je ne suis plus grand que personne, répondit Juarez d'une manière brève, tout en continuant à marcher; tous les hommes sont égaux : la seule différence qui existe entre eux c'est dans les directions qu'ils prennent : les uns

vont dans un sens, les autres en sens contraire....

— Rappelez vous, continuait Lampazos voulant se rendre familier; rappelez-vous que j'étais avec vous à Chihuahua....

— Oui; et il paraît que c'est là que vous nous avez quittés....

Ils arrivaient déjà au bout du passage. Juarez ouvrit la porte donnant directement sur l'escalier. Une bouffée d'air extérieur, quelques rayons de clarté montaient jusque là, de la ruelle. Juarez fit un geste indiquant à Lampazos que c'était là la sortie, et il se tourna pour rentrer.

Alors Lampazos, voyant la liberté devant lui s'enhardit vis-à-vis de ce président qui lui donnait la vie d'une manière si sèche.

— Pardon, monsieur... si je vous quittai à Chihuahua, nous avons couru ensemble; puis, j'ai appris que ce n'était pas des Français, mais un troupeau de juments qui nous poursuivait.

Le mot fut terrible, si terrible que Lampazos voyant Juarez s'arrêter, craignit pour sa vie, et se précipita instinctivement dans l'escalier.

Juarez était avocat. S'il n'avait pas été avocat, je suis sûr qu'il ne se serait pas donné la peine de répondre au moindre mot de Lampazos. Mais l'avocat qui existait en lui était dominé par le

goût de la réplique.... D'un geste calme il arrêta Lampazos en train d'enjamber trois marches.

— C'était, en effet, un troupeau de juments qui nous poursuivait. Mais voilà comme les hommes ne diffèrent que pour les directions qu'ils prennent. Les uns vont dans un sens, les autres en sens contraire. Ce jour-là vous avez évité les juments; je suis allé à elles.... Il peut se faire que le pays soit de nouveau envahi. Dans ce cas, si vous voulez faire changer votre sort, n'évitez pas les juments; allez les rencontrer.

Ayant dit cela Juarez retourna au cabinet de la présidence, tandis que Lampazos descendait à la ruelle.

PERIQUILLO

PERIQUILLO(*)

r'il eut présenté au gouverneur de
)on Fernan Granduña la lettre de recom-
n du député L.... Periquillo commença
r et à retourner dans ses mains son cha-
feutre mou.

uverneur ayant promené un regard ra-
la tête aux pieds du pauvre garçon,

---

qu'on va lire se passa il y a longtemps, pres-
rée de ce siècle, alors que le Mexique com-
vivre d'une vie indépendante. Rien de plus
, en rapport à cette époque enfantine, que
bus où les autorités se laissaient aller.
ent que le Mexique est entré en plein déve-
t, ces abus de pouvoir ne pourraient plus

déplia et lut la lettre d'un air dédaigneux. Puis il dit :

— Vous direz de ma part à mon ami le député L... qu'il m'est impossible de vous employer ; il n'y a pas une place vacante.

Don Fernan avait parlé de sa petite voix sèche et impérative ; il posa la lettre de côté sur un amas de papiers de rebut et se pencha sur son bureau, ayant l'air de dire : « Allez vous en ; j'ai à travailler. »

Mais Periquillo restait cloué sur sa place. Il eut un geste colère d'enfant sauvage, et répliqua :

— Je m'attendais à ça, monsieur le gouverneur ; je m'attendais à ça !.... puisque je n'ai ni sœur ni belle-sœur !...

— Quoi ! s'écria Granduña en se redressant, étonné.

— Oui, insista Periquillo ; si j'avais une sœur ou une belle sœur à vous donner, ça ne serait pas la même chose. Vous me trouveriez, pour sûr, une place, dans le *Registrè Civil* comme à ce monsieur qui vous a donné sa sœur, ou dans la *Police Secrète* comme à l'autre monsieur qui vous a proposé sa belle-sœur..... Et voilà pourquoi je m'attendais à ça.

La figure hypertrophiée de Don Fernan passa par une gamme prodigieuse de couleurs et d'expressions à mesure que le gamin parlait. Il bon-

r son fauteuil d'une telle façon que Péri- croyant qu'il allait lui tomber dessus, ı sur ses talons, cherchant la porte.

Je vais t'en donner une place, coquin... en correctionnelle, rugit le gouverneur, se et se dirigeant vers le cordon de la son- Periquillo s'arrêta, il se vit perdu, amené deux gendarmes, enfermé à jamais dans un t. Alors, reprenant son air décidé, il alla à Don Fernan.

Vous avez tort, monsieur le gouverneur, -il ; je vous assure qu'en me faisant em- ner vous n'agirez pas selon vos intérêts. lon ne me fait pas si peur que ça..... Logé ırri aux frais de l'Etat, sans travailler.... mon affaire. Mais si c'est la mienne, ce n'est ı vôtre, monsieur le gouverneur. Puisque ètes décidé à m'entretenir pendant quelque sur les revenus de la nation, ne vous endrait-il pas mieux de profiter en même de mes services ? Ils ne sont pas à dédai- mes services. Je m'abaisse à tout faire, u que ce soit honnête. Ainsi, je peux bros- os habits, cirer vos souliers, balayer votre tement..... C'est un travail comme un au- va ! et plus digne que celui d'aller mendier *entavos* par les rues. Puis, je sais même et écrire avec pas mal d'orthographe. Je ouve donc en situation de vous faire de la

copie par dessus le marché.... Voilà pourq monsieur, en m'envoyant en prison, vous servez pas vos intérêts...

La main de Don Fernan lâcha le cordon « elle pressait le gland sans le tirer, pendan discours de Periquillo. Granduña s'était toı vers le petit avec une attitude où l'étonnen avait pris le dessus sur la colère. Jamais oreilles de gouverneur n'avaient entendu langage aussi hardi, d'une telle bouche. Ac« tumé aux serviles platitudes de ses employés voyant partout dans son entourage que des : rires d'adulation et des échines courbées, il meurait ahuri des paroles et des allures d« petit qui le regardait d'un air intrépide, exempt d'ironie.

Un instant, Don Fernan fit quelques pas Periquillo, dans l'intention manifeste de le ı tre à la porte avec un superbe coup de pied derrière. Mais il se rappela la sœur de l'emp du *Registre Civil* et la belle sœur de celui c *Police Secrète*. Il se dit sans doute que l'en irait avouer par les rues le coup de pied gouverneur en expliquant la cause de cet e C'est pourquoi, au lieu d'allonger le pied, il longea la main sur Periquillo.

— Diablotin! lui dit-il, en le secouant pa cou; je te garde donc; tu seras valet d'a chambre; mais prends garde : au premier

de la sorte que tu articuleras... *mil demonios!* je te fais pendre... Comment t'appelles-tu ?

— Le garçon répondit :

— Juan Franco.

II

En effet, il s'appelait Juan Franco mais ses camarades du collège, l'ayant drôlement surnommé *Periquillo*, il advint que le sobriquet effaça chez lui le vrai nom. Aussi, comme il touchait à sa dix-huitième année, ne le connaissait-on que sous le pseudonyme. C'est un nom devenu proverbial au Mexique, quelque chose comme Gil Blas ou Gavroche en France. A l'instar de ces deux précurseurs Periquillo est le héros d'un vieux roman (*) : un heros liliputien, terrible, tracassier, capable de mettre en feu la Cathédrale de Mexico pour s'amuser ; et cependant bon garçon, loyal et intelligent, adroit pour tous les travaux, se moquant gaiement de la lutte pour la vie par sa facilité à passer d'un métier à l'autre. Ainsi que le vieux type romanesque, notre Periquillo, malgré ses dix-huit ans avait déjà passé

(*) *Periquillo Sarmiento.*

ıc belle sérıc de métiers. Echapé du Sémi-
lans la première année de latin, il avait été
ısivement et à de courts intervalles, en-
e cœur dans une chapelle de nonnes, ap-
s cordonnier, clairon dans un régiment,
l'un député... La belle chance! Un jour il
trouvé parmi les paperasses du député
ux discours que celui-ci avait prononcé à
ımbre et fait imprimer. Le même jour, après
ıer, Periquillo le lut à la cuisine ayant
ıuditoire la cuisinière, la bonne et le co-
Il le déclama à grand renfort de voix, de
et d'intonations tout parlementaires. Le
è qui faisait sa digestion dans son bureau,
eillant doucement sur un fauteuil, fut
é par l'organe aigu de l'enfant. Il se leva,
cha à petits pas jusqu'à la porte de la cui-
ımpoigné par cette éloquence qui retentis-
ès du fourneau. Quelques instants il écouta,
é d'entendre magistralement prononcés les
morceaux oratoires qui lui rappelèrent un
meilleurs triomphes à la tribune. Lorsque
ıt termina au milieu des applaudissements
rvantes et des *vivas !* du cocher, le député
na à son bureau, attendri jusqu'aux
;.

lques jours plus tard, considérant que Pe-
o était né pour de plus hautes destinées
elle de lui cirer ses souliers, le député

décida de le lancer dans la bureaucratie. 1
fut l'origine de la lettre de recommanda
qu'on a vu présenter et de la scène qui
suivit.

III

A partir du lendemain du jour où cette scène a lieu, on put voir Periquillo au palais installé ns l'antichambre du bureau spécial du gou-rneur. On lui avait donné son pupitre, devant quel il s'asseyait sur un tabouret trop haut. Il llait le voir, juché comme au sommet d'une lonne, faisant de la copie, des minutes, feuille-nt des in-folios à couverture jaune derrière squels disparaissait cet employé microscopique. temps à autre, il descendait de sa hauteur, licité par un nouvel arrivé qui le chargeait de mettre sa carte à Don Fernan. La plume à reille, il allait la porter à petits pas vifs, as-urdis sur la bande cirée qui coupait le tapis l'antichambre. Puis il retournait à son pupitre, sant des tours gymnastiques pour escalader abouret.

— Voilà Periquillo (*) qui regagne
choir ! s'écriaient parfois en le voyant les
de l'antichambre.

Et personne ne prenait au sérieux son
ni sa plume, ni ses dossiers *in-folio* à
ture jaune. On plaisantait avec de gros
petit valet qui se donnait les allures
ployé écrivain. Periquillo était imper
Periquillo était simple, disait-on, dénu
fait de la fierté insolente des employés
gouverneur aussi, à force de le voir gli
bruit son insignifiance par la porte ent
avait fini par le mépriser. C'est à pein
hasard, il se rappelait son mot terrib
puissance des sœurs et belles sœurs
prenant par le collet :

— Ah ! diablotin, lui disait-il ; si tu n
encore une méchanceté, il y va de ton c

Mais ce souvenir passé, le valet grat
n'était pour lui que Periquillo, l'être pit
microbe humain qui gagnait vingt pia
mois. Son entrée dans le cabinet de Do
était pour ce dernier aussi importante
d'un petit chien qui lui aurait apporté
entre ses dents.

Le cabinet se composait d'un petit
réception et du cabinet proprement dit

(*) Periquillo veut dire littéralement p
quet.

luña s'asseyait pour faire des rubriques. Un our, comme Periquillo était resté à flâner extasié levant les tableaux du salon, Granduña entendant ses pas du cabinet, demanda d'une voix forte : « qui est là ? » Et le garçon s'étant montré : « ah ! s'écria le gouverneur, c'est Periquillo !... Je croyais que c'était quelqu'un..... » et il se remit à faire desrubriques.

— Est-il bête, ce Periquillo ! disait souvent Don Fernan ; il ne fera rien dans la vie.... rien ! rien !

Et il le prouvait :

— Figure-toi, racontait-il un jour à un ami intime, ce fut hier que les deux concessionnaires des lignes de tramways de Mexico à la *Villa de Guadalupe* sont venus devant moi se disputer ma faveur pour certains points en litige de leurs lignes.... Des bêtises !... L'un m'offrit cinq mille piastres, tandis que l'autre n'arriva qu'à deux mille cinq cent... Pense si la concurrence était possible !... Donc ils sont venus les deux en même temps, et devaient attendre dans l'antichambre jusqu'à ce que j'eusse dépêché un autre *client*.... Chacun voulait faire passer sa carte le premier, croyant, les innocents ! que celui qui parlerait avant l'autre aurait des avantages. Ils s'adressèrent à part à Periquillo : l'un lui promit un piastre, l'autre lui présenta un billet de cinq, et qu'est ce qu'il fit ?... ah ! les concessionnaires

me le racontèrent pour m'amuser... il refusa l'offre de l'un; il jeta à l'autre son billet par la figure et il passa les deux cartes ensemble.... N'est-pas idiot ce Periquillo?

IV

Presque simultanément, Periquillo discourait sur le même sujet. Il parlait dans l'antichambre, au milieu d'un groupe d'employés et de solliciteurs, parmi lesquels se perdait de vue sa rachitique personne.

— Voici, disait-il de sa petite voix flutée; si j'avais pris le piastre d'un des concessionnaires ou les cinq piastres de l'autre, ce ne serait pas eux qui eussent fait la dépense. Ils se seraient dit : « Nous avons donné, l'un un piastre, l'autre cinq, à Periquillo. Il faut s'en rattraper. » Et ils s'en seraient rattrappés... sur qui ? --- sur le public. L'argent que j'aurais reçu aurait donc pesé sur les voyageurs des tramways de Guadalupe, sur le pauvre Indien duquel le concessionnaire exigerait peut-être, un centavo de plus pour se rembourser à la chinoise de ma récompense imméritée puisque l'Etat me paye pour faire le

service de l'antichambre. Donc, en recevant cet argent je l'aurais volé au public.

De gros rires, des exclamations bruyantes accueillirent ces mots de Periquillo. Les épithètes plurent sur lui à verse : « l'innocent! » « l'imbécile! » « la pauvre âme de bieuheureux! » Employés et solliciteurs se tordaient, se pâmaient de cette manière bizarre de discourir, et de voir les choses.... Ça n'était pas de l'honnêteté; c'était de la candeur, uue candeur d'esprit infirme. Et Periquillo, la tête basse sous le mépris, les poings crispés de colère, regagnait sa banquette en maugréant.

V

)e là, il observait, blotti et courbé sur son
ıitre, ces gens qui peuplaient l'antichambre.
tait un de ces jours où la foule de pétition-
res, projettistes et prétendants accourt au
ais. Granduña venait d'entrer au pouvoir, et
auguration des fonctions d'un nouveau gou-
neur se signale toujours par ce mouvement
gens d'affaires qui fait ressembler les anti-
ımbres du palais au vestibule d'une petite
ırse. Les monopoleurs de toute sorte se for-
nt en queue : il y a ceux qui veulent mono-
iser la lumière publique, ceux qui ne deman-
ıt que le monopole de la locomotion urbaine,
ceux qui se contenteraient de monopoliser
ıu potable de la ville. Il y a encore les sollici-
.rs de *licences*, licences pour l'autorisation de
es : le vice du jeu, le vice de l'ivresse et celui
l'amour.

Ils venaient à la charge, se confondaient dans les antichambres, tous ces exploiteurs de monopoles et de vices. Et Periquillo distinguait dans le tas des figures qui tranchaient par leurs poses et leurs airs protecteurs à l'égard des autres. C'étaient Don Jean Tripot qui dirigeait en maître trois grands *garitos* (maisons de jeu), Don Jacques Tonneau, propriétaire de nombreuses *pulquerias* où les gens du crù de Mexico se grisaient le plus à leur aise, et Doña Françoise la Noce, directrice de maintes *maisons de tolérance*, patronnesse attitrée des petits mariages à l'heure.

Le gouverneur venait de frapper d'un coup terrible les intérêts de ces trois personnages. Il avait défendu absolument les jeux de hasard, ordonné que le débit de boissons alcooliques cessât à sept heures du soir, et il avait déclaré la plus terrible persécution aux amours irrégulières. A la suite de ces dispositions, tous les garitos furent fermés, leurs tapis verts dans les salles abandonnées ressemblèrent à des plateaux déserts. On poursuivit avec rage la vente de spiritueux à peine le soleil disparu. Et depuis cette heure, les policiers et gendarmes, obéissant à une sévère consigne, firent une chasse implacable aux rôdeuses de nuit.

VI

Voilà pourquoi, par une belle matinée, comme
s pendules du palais marquaient onze heures,
us les exploiteurs de la misère humaine, en-
mmagés, s'impatientaient dans l'attente de
ntichambre.

Ce fut Jean Tripot qu'on appela le premier.
rchant devant lui pour bien remplir ses de-
irs d'introducteur, Periquillo le conduisit jus-
'à la porte du cabinet, car c'était là et non pas
ns le salon de réception que Don Fernan trai-
t les affaires graves.

Cette fois, au lieu de regagner son tabouret,
nfant curieux resta dans le salon, l'oreille
llée à la serrure de la porte fermée. Il entendit
voix de Don Jean Tripot qui disait :

— Est-ce possible, monsieur? Vous condamnez
nc mes *garitos* à une fermeture absolue?

Puis la voix de Don Fernan qui s'écriait avec
accent caverneux :

— La moralité! Qu'est-ce que vous voulez monsieur Tripot?... La moralité!

Ce furent ensuite des chuchottements, un discussion à mi-voix dont l'oreille de Periquill ne put saisir que certains morceaux plus vifs

— Cinquante piastres par jour...

— Oh! c'est trop peu... si vous disiez l double...

— Quatre-vingts piastres, pas plus, allez!

— Non; il m'en faut cent ou rien.

— Soient donc les cent par jour; mais la licence de suite.

— Oui, tout de suite!...

Et, à ce mot de la fin, Periquillo fila vers l'antichambre. Peu de minutes après, Jean Tripot sortait, passait entre les gens de l'antichambre avec des airs de triomphe.

Don Jacques Tonneau se leva et fit quelques pas dans la direction de l'appartement du gouverneur. Il n'avait pas été appelé exprès; il ne se prévalait que de sa richesse pour précéder les autres.

— Pardon, monsieur, pas avant moi, lui dit en se levant et en lui fermant le passage Doña Françoise la Noce; elle parla carrément de ses « privilèges de dame »; et la grande et grosse matrone s'avança avec majesté, franchit tant bien que mal la porte que Periquillo tenait entrebaillée.

.e gamin se remit aux aguets.

)'une voix tantôt pleureuse, tantôt ındignée, ia Françoise s'était mise à plaider la cause rôdeuses de nuit, qui était la sienne.

– Elles ne sont pas encombrantes, les pau-s petites, disait-elle; celles de mes maisons cialement, sont très honnêtes et très *senoritas*. ›s courent les rues sans parler à personne. Un notement d'œil, un sourire, c'est tout ce elles se permettent auprès des messieurs. ırs courses de nuit sont si discrètes... et puis, ez bien, monsieur Granduña, ce sont ces rses qui font marcher le commerce. Forcée ıme je le suis maintenant à garder mes filles ›rmées la nuit entière, le raccrochage ne se pas bien.

:ette fois, la voix de Granduña fit retentir le ; de *pudeur publique*. Les femmes l'offensaient vement avec leurs courses nocturnes; pour sentir à supporter cela, l'*Etat* avait besoin re bien payé.

.e débat des chiffres suivit. Doña Françoise ·chanda de son mieux, Don Fernan se tint ne. A la fin, elle sortit avec une mine satis-e et joyeuse. Lentement elle traversa l'anti-mbre, un papier à la main où elle se plaisait aire voir la griffe gigantesque du gouver-r.

.e tour d'audience de Don Jacques Tonneau

vint enfin. Il entra dans le bureau du gouverneur, affectant les manières familières de quelqu'un qui rentre chez soi.

De son embuscade Periquillo l'entendit tutoyer Don Fernan, et celui-ci le tutoyer aussi. C'était entre eux le langage franc et dégagé de deux camarades de jeunesse... peut-être d'enfance.

— Voyons, Granduña! tu me ruines avec tes histoires de moralité. Fermer mes pulquerias à six heures du soir! Mais tu ne sais donc pas que c'est depuis sept heures que commence vraiment la vente de mon article!

Ils se mirent vite au marchandage.

Jacques Tonneau rétrécissait son offre; Don Fernan allongeait sa demande.

— Mille piastres par an; veux-tu, Granduña?

— Mille piastres! Une misère!... Trois mille, pas un centavo de moins; et tu auras une licence d'ouverture jusqu'à huit heures pour toutes tes pulquerias.

— Tu m'écrases, Granduña! Trois mille piastres! C'est trop cher; et puis ça serait honteux pour toi... si on le savait!

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Voyons! Mille piastres, et je n'en parlerai à personne.

— Donne les trois mille, et parles-en à tout le monde.

Periquillo n'entendit pas davantage.

Il fut si fort ébranlé de la raideur que prenait dialogue, qu'il s'éloigna effaré — ainsi qu'il lorsqu'il était enfant de chœur, un jour qu'il rprit, près du confessional, un gros péché chuoté par une dame.

Peu d'instants après, le ventre bombé, la tête nde de Jacques Tonneau apparut dans l'antiıambre. Et d'une grande voix, il s'écriait deınt ses collègues, les autres *pulqueros* qui attenıient leur tour.

— Trois mille piastres par an! C'est trop cher, ır exemple!

VII

Le lendemain, tout Mexico était secoué par des nouvelles à sensation. Les joueurs apprirent que les garitos ouvraient leurs portes à deux battants; les buveurs de la liqueur nationale frémirent de joie devant la perspective de pouvoir prolonger le soir jusqu'à huit heures leurs blanches libations au bord des comptoirs humides, et les jeunes hommes de même que les vieillards invalides furent informés que la pêche de filles recommençait dans les rues.

Et ces nouvelles se répandaient du centre aux derniers barrios de Mexico, mettant surtout en commotion les employés du palais, d'où étaient parties les licences qui bouleversaient la paisible existence de la ville. Le matin, comme ils s'assirent à leurs pupitres, chacun fut surpris de trouver dans son portefeuille un petit papier contenant quelques lignes d'un sérieux comique.

'étaient de petites proclamations révolutionnaires ontre l'autorité de Don Fernan.

« Employés! le Gouverneur est indigne de son poste; il s'enrichit de la légalisation des vices. Consentirez-vous à être sous les ordres d'un homme qui empoche une telle partie de l'infâme gain du jeu? Don Fernan engraisse de l'ivresse des autres, se fait son magot des petits cadeaux qu'on dépose sur les tables de nuit et devient le grand Souteneur des cocottes. Il vole les malheureux. »

Qui pouvait en être l'auteur?... Les employés communiquaient les proclamations, échanaient leurs soupçons sur le drôle doublé d'un solent qui s'était amusé de la sorte. Il y en eut elques-uns qui firent remarquer dans les promations l'écriture mal déguisée de Periquillo. is était-ce possible? Lui! si petit! et on cherait quelqu'un d'autre, quelqu'un qui eût de la lle... Tout en discutant cela, les employés ssemblaient en cercle pour commenter les rnières dispositions du gouverneur. Justement ns l'antichambre, près du pupitre de Periillo, un cercle plus considérable s'était formé : s bureaucrates, la cigarette en main et la plume l'oreille, qui envisageaient *l'affaire du jour* de ur point de vue d'employés sages, préoccupés ne pas compromettre leurs emplois par des gements téméraires. Un *official mayor* (chef de

section) qui passait au palais pour un type de correction officielle, parlait avec enthousiasme, enflant les joues comme pour lancer quelques grandes paroles.

— Le gouverneur Granduña, s'écria-t-il, vient de se révéler financier éminent. Peut-on mieux concevoir et exécuter une *opération?* Le coup lui a valu près de cinquante mille piastres au comptant et un revenu annuel de cinquante mille. Ce ne doit être qu'un envieux ou qu'un imbécile qui ose condamner notre gouverneur.

Et tandis que l'*official mayor* exposait ces raisons, Periquillo, tout ratatiné en haut de son siège, rougissait, serrait les dents : un moment ses lèvres frémirent comme s'il allait parler; mais se sentant si faible, si petit, il ne fit que porter la main à son cou, comme pour éviter la corde de Don Fernan. Sa voix arrêtée s'évanouit dans un grognement sourd de caniche en colère.

VIII

Peu de temps après, c'était le jour de saint
rnan. Donc, le gouverneur Granduña faisait
ébrer ce jour-là la fête de son nom. Il n'était
s allé au palais. Installé depuis neuf heures
ns la salle d'honneur de sa maison, il recevait
députations officielles chargées de lui offrir
s cadeaux.

Elles arrivaient, cadeaux en tête, se succédant
ns un courant continu. Celle des fossoyeurs
tous les cimetières urbains accourut la pre-
ère. Le fossoyeur-doyen tout de noir habillé,
détachant de son groupe funèbre s'avança vers
n Fernan assis, parmi des personnages, sur
canapé au fond de la salle. Dans un grand
t, le doyen portait un cénotaphe en sucre
il présenta à Don Fernan. Les yeux de celui-ci
ncelèrent de plaisir; il ne voyait pas le fos-
eur qui débitait un petit discours de félicita-
ns; mais ses regards s'arrêtaient sur quelques

ornements reluisants du cadeau : de petits bouquets artificiels agrémentés de monnaies d'or (*des écus*, *des demi-onces*, *des onces*) enfoncés par leurs tiges dans la blanche pâte sucrée. Le discours fini, le cénotaphe posé sur une table *ad hoc*, les fossoyeurs se retirèrent accompagnés jusqu'à la porte du salon par le gouverneur souriant. Tous s'inclinèrent profondément. Puis, comme ils descendaient l'escalier, ils commencèrent à chuchoter entre eux. Deux fossoyeurs disaient :

— Combien t'a-t-on pris pour le cénotaphe?

— Deux *réales*.

— C'est peu.

— Comment, peu? C'est le manger de ma famille pendant trois jours!

— Et qu'est-ce que tu dirais si l'on t'avait arraché comme à moi cinq *réales*?... Je pense l'enterrer, ma famille.

Une députation des maîtres d'écoles primaires suivit, qui offrit à Don Fernan une magnifique pendule en bronze doré. En se retirant, ils se heurtèrent dans l'escalier à une députation de sages-femmes apportant un service de vaisselle en argent.

Cette fois les chuchotements se croisèrent :

— Malheureuses de nous, disait une sage-femme, on nous a privées du salaire d'une semaine pour l'achat de cette vaisselle.

— Consolez-vous, madame, observa un maître d'école, c'est du paiement de quinze jours qu'on nous a privés, nous, pour payer notre pendule.

— Mais vous, au moins, répliqua la matronne, vous avez le manger d'aujourd'hui, car vous êtes invités au banquet de Granduña, tandis que nous autres, pauvres sages-femmes!...

IX

Et c'était vrai; Don Fernan donnait ce jour-là un banquet officiel. Il tenait surtout à faire parade, d'une manière digne de lui, du confortable de sa maison et de la bonne chère de sa table. Plein de ce désir, il avait fait inviter les employés sous sa dépendance, petits et grands, dans un transport de fraternité. Seuls, avaient été exclus les fossoyeurs, les sergents de ville, les allumeurs de gaz, tous ceux dont la garde-robe pouvait être soupçonnée de manquer de redingote, y compris les sages-femmes.

A midi tout était prêt pour le dîner; dîner matinal qui devait commencer à une heure de l'après-midi, selon les usages du pays. La salle à manger était exigüe pour la circonstance; on avait dressé la table dans le grand salon où nous avons vu à la première heure entrer et sortir les députations de félicitants. La nappe, éclatante d'amidon, étalait sa blancheur entre les rangées

d'assiettes et de verres. Capricieusement pliées, les serviettes, alignées d'un bout à l'autre de la table, semblaient des colombes gelées. Et au milieu, des bouquets alternaient avec des pyramides de fruits, des tours de meringues, dominées par un blanc obélisque de sucre, orné de pièces d'or. C'était le cénotaphe des fossoyeurs.

Comme celui-ci, tous les cadeaux du jour étaient visibles dans le salon; ils brillaient sur les consoles, derrière les vitres des armoires ou accrochés aux murs. Il n'y avait d'ailleurs, dans ce salon prêt pour le banquet et dans la maison entière, rien dont la provenance ne fût semblable à celle des cadeaux. Le piano à queue qu'on avait acculé pour la fête dans un coin du salon, était le présent d'un commerçant intelligent à qui le gouverneur avait prêté son appui pour introduire en contrebande un chargement de meubles français. Une glace monumentale emplissant l'espace entre deux croisées rappelait à Don Fernan un coup superbe : une affaire litigieuse où la partie malhonnête lui avait demandé une *recommandation pressante* pour le juge prévaricateur qui en connaissait. Le juge obéit, et la partie malhonnête paya très honnêtement au gouverneur la somme convenue (3,000 piastres), y ajoutant même, dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, la glace splendide. On retrouvait des histoires pareilles pour les tableaux, les lustres de cristal

à branches innombrables, les divans à riches étoffes où les cuisses de Granduña s'enfonçaient doucement dans la soie. Vainement, pour échapper à cette impression, le visiteur serait descendu du premier étage au rez-de-chaussée. Là, dans la remise, la voiture la plus élégante reconnaissait la même origine gratuite que la meilleure couple de chevaux de l'écurie. Le véhicule ainsi que l'attelage avait été donné à Don Fernan par un riche assassin dont le gouverneur avait appuyé la mise en liberté.

X

chaque instant, les invités arrivaient. Ils ve-
ıt en corporations comme pour les cadeaux.
·egidores (conseillers municipaux), les pro-
urs des écoles primaires, les ingénieurs des
ıux publics, les rédacteurs des journaux de
Fernan remplissaient peu à peu les pièces
ervaient de salle d'attente du banquet. Ne
ant tous y tenir, ils débordaient sur les cou-
dallés de marbre.

midi et demi, l'arrivée d'un groupe nom-
x fit sensation. C'étaient les employés du
s, très bien mis dans leurs habits de di-
:he. Periquillo venait parmi eux.

riquillo, oui; mais pas celui de tous les
, Periquillo bien coiffé et ajusté comme pour
noce. La redingote faisait des plis sur son
car elle n'était pas à lui; il l'avait louée (une

peseta et demie) pour la journée chez un marchand de bric-à-brac.

— Qui donc a fourré Periquillo dans cette redingote? s'écria sournoisement un invité qui le remarqua dans le tas.

Mais le petit valet ne se souciait guère des impressions qu'il produisait, tant il restait ébloui de la somptuosité de cette maison en fête... Une heure sonna : il prit la place qu'on voulut bien lui laisser, là, à un coin de la table. Et son petit corps enfoncé entre ses deux voisins, il roulait des yeux vifs, étonné ainsi qu'une souris qui regarde au dehors de son trou. D'abord il ne distingua rien de précis au milieu de cette foule d'invités qui mangeaient en riant. A peine put-il se rendre compte qu'ils lui semblaient des chevaux hennissants de joie devant les râteliers pleins... Cependant, les flots blonds du champagne commencèrent à écumer au bord des verres. Peu à peu Periquillo sentait ses idées s'éclaircir, son esprit regagnait dans le brouhaha du banquet cette acuité de perception qu'il savait si bien exercer de son tabouret de l'antichambre. Ce n'était pas l'effet du champagne : il n'en avait pas pris une goutte. Les garçons passaient derrière lui sans lui en verser. Vainement il avait une fois tendu son verre. Le sommelier, le voyant si petit, s'était écrié carrément qu'*il ne valait pas la peine*, et avait passé à son voisin.

Donc, sobre malgré lui, son âme de gamin s'élevait sur l'ébriété générale. Il regarda avec pitié, comme d'une hauteur, la foule des mangeurs contents. Puis ses regards sautillant d'un objet à l'autre eurent une impression unique et persistante. Il vit le cénotaphe en sucre au centre de la table, et y lut un mot : VOL. Ce mot, lui parut se reproduire partout, dans chaque cadeau, dans chaque meuble. Il le trouva sur le piano acculé dans un coin, le retrouva miroitant sur la grande glace vénitienne où ses yeux voyaient se refléter la salle entière.

Là, au fond du cristal limpide, il aperçut Don Fernan qui trônait au milieu de la table. Sa figure rougeâtre et joufflue, enflammée sous l'action du champagne frappa la vue du gamin. Il y vit une de ces choses étonnantes que nul autre que Periquillo n'aurait su voir. Tous les mots : VOL qu'il apercevait éparpillés sur le mobilier du salon lui apparurent se réunissant sur le front de Granduña comme autant de rayons lumineux qui eûssent trouvé là leur naturelle convergence. Et les désirs le tourmentaient d'en parler à ses voisins de table; mais il se taisait, sentant dans la gorge comme un rétrécissement de corde — cette corde coulante que lui avait été si sérieusement promise.

XI

On était à peine au troisième plat du long menu, et déjà la nécessité de porter des toasts se faisait sentir. Mais les intimes de Granduña avaient pensé d'avance à quelque chose plus de son goût que les toasts.

Don Fernan, en effet, avait un petit faible pour ces jeux de société qu'on appelle au Mexique jeux *de estrado*.

Que de fois l'avait-on vu dans son salon présider dignement à ces jeux enfantins tout en faisant de fortes libations de cognac! La *gallina ciega* (*), espèce de colin-maillard; le *floron*, une série charmante de passe-passes; puis des jeux de mots, des charades, mille tours innocents pleins de malice, les *pénitences*, les baisers à donner ou à recevoir, etc, etc... tout y avait passé pour la gloire et la joie de Don Fernan.

(*) Littéralement *la poule aveugle*.

Il se plaisait surtout à certains jeux de mots qui se résolvaient en louanges pour lui, en boutades satiriques contre les autres. Qu'on se mît à jouer *un favor y un disfavor* (*) les louanges pleuvaient dru sur l'heureux Granduña, tandis que les blâmes se déchaînaient autour de lui, des hommes aux hommes, des femmes aux femmes. Ce fut celui-là par conséquent le jeu choisi pour cette fête.

Il y eut d'abord des escarmouches : les louanges et les blâmes se croisèrent tour à tour d'un bout à l'autre de la table. Les invités souriaient et se fâchaient par saccades selon qu'on leur jetait à la tête leurs qualités et leurs défauts. — « *Chose* est intelligent... mais rien que pour les membres de sa famille. *Machin* est beau; mais la poudre ne lui a pas valu un brevet d'invention. » — Ce fut toute autre chose lorsque le signal fut donné d'adresser les mots au gouverneur. Sûr de son monde Granduña se dressa fièrement pour recevoir les ovations. Tous les convives se hâtèrent d'empoigner moralement l'encensoir. Ce fut à qui donnerait de meilleurs coups sur la tête sacrée. Les rédacteurs des grands journaux à subvention furent les premiers à parler. Ensuite les employés du palais et de ses dépendances continuèrent par ordre hiérarchique. Leurs mots

(*) Un éloge et un blâme; nom d'un jeu.

se suivaient et se ressemblaient... « Le gouverneur est un grand homme; mais il est trop modeste. — Le gouverneur est vertueux; mais pousse la vertu jusqu'au sacrifice. — Le gouverneur est bienfaiteur; mais il abuse par ses bienfaits de notre admiration... »

Chaque mot sortant de chaque bouche avec des intonations mielleuses tenait l'âme de Don Fernan ravie et comme assoupie par un doux bercement. Personne ne se serait permis de ne pas ajouter au chœur d'éloges sa petite louange avec son petit blâme flatteur. Même les fossoyeurs, même les maîtres d'école, tous les payeurs attristés des cadeaux de la fête, étaient d'accord à cette heure-ci pour bénir Don Fernan; ils se levaient à leur tour, tendaient vers lui le verre plein, disaient leur *favor* et leur *disfavor*, puis portaient le verre aux lèvres au milieu des applaudissements.

Un seul convive n'avait rien dit. Ce ne pouvait être que Periquillo : un individu si imperceptible pouvait seul se soustraire au cérémonial du banquet... Tout ratatiné, le menton au bord de la table, il restait immobile à regarder le visage bourgeonné et rouge de Granduña. En vertu de quelle circonstance un personnage si menu put-il être remarqué? C'est là un point difficile à expliquer. Toujours est-il qu'une voix s'éleva tout à coup en disant :

— Periquillo n'a rien dit. Qu'il parle!

— Oui! Qu'il parle! répétérent d'autres voix, mêlant les exclamations aux rires.

Bientôt tous les convives eurent le même cri. Don Fernan aussi, machinalement, sans y penser, disait :

— Eh! Periquillo! C'est vrai! Qu'il parle!

Et comme le petit n'avait pas l'air de se dépêcher, en moins d'une minute il se sentit saisi par les aisselles, suspendu en haut, monté enfin sur sa chaise. Ce fut l'œuvre de ses deux voisins de table...

Le silence se fit. On entendait à peine les rires étouffés, les voix ironiques qui disaient tout bas : « Bravo, Periquillo! Une belle louange, s'il te plaît! »

Lentement, le gamin tendit vers Don Fernan sa main ornée d'un verre écumant. D'un air protecteur, Granduña répondit au geste du gamin, tendant aussi vers lui sa main et son verre. Quelques instants ils restèrent ainsi. Periquillo s'étranglait, portait sa main gauche au cou comme pour écarter quelque corde idéale.

— Voyons! Voyons! criait-on; Periquillo, le beau parleur! Periquillo se trouble!

A la fin il dit :

— Le gouverneur n'est pas un voleur...

Et il s'arrêta. Les convives bondirent sur leurs siéges. Le verre de Don Fernan chancela dans sa

main; il attendit pourtant : la première partie du mot était de mauvais goût; la seconde viendrait la corriger.

Cependant Periquillo dit de nouveau :

— Le gouverneur n'est pas un voleur...

Et il finit dans un cri aigu :

— Mais il vole!

XII

On ne pendit pas Periquillo, car il y a un dieu pour les bavards ; mais on le jeta hors du banquet. Et il continua d'être ce que sont dans la vie tous ceux qui disent aux puissants la vérité : Un rien du tout.

ESCONTZIN

ESCONTZIN

Il y a cinq ou six ans, les accidents de che-
n de fer étaient très fréquents au Mexique.
s grandes et les petites lignes — qui ont en
u de temps changé si favorablement l'aspect
la vie de ce pays — s'inauguraient à la hâte.
il était rare qu'un accident ne se produisit
mme pour célébrer l'inauguration. Quelques
is, des Indiens abrutis, persuadés que la loco-
otive « portait à l'intérieur le diable », pla-
ient de grandes pierres sur la voie, croyant
ire beaucoup pour le salut de leurs âmes.

D'autres fois, c'étaient des bandits de grand
emin, irrités de la suppression des diligences,
i enlevaient les rails sur un point accidenté de

la voie, et s'amusaient à voir de loin tout un train culbuter.

D'autres fois, enfin, la cause de l'accident restait inconnue. Le train déraillait ou s'effondrait mystérieusement dans un pas difficile d'une ligne mal achevée — à l'américaine. Le chef du train accusait le machiniste, le machiniste disait que c'était la faute du garde-voie, le garde s'en prenait à l'ingénieur, l'ingénieur se déchargeait sur la compagnie, et la compagnie, enfin, imputait la chose à quelque sujet muet comme la pluie, une avalanche ou un éboulement subit du terrain.

Ce fut là à peu près le cas d'un accident resté célèbre dans le pays : celui du 23 juin 1881. Ce jour-là l'accident prit des proportions inusitées. Il fit un tel bruit qu'on l'entendit en Europe : des brefs récits télégraphiques coururent les journaux, on parla d'un train entier s'écroulant au fond d'une gorge, on supputa les victimes par centaines, et ce fut tout. Les plus grands malheurs ne produisent pas d'impression durable quand ils se passent à très grande distance.

Au Mexique, la sensation fut immense.

La ligne de Morelos — où l'accident eut lieu — reliait la ville de Mexico à Cuautla, capitale de l'Etat de Morelos.

Les concessionnaires de cette ligne étaient espagnols. Le contrat de concession stipulait de

la part du gouvernement une subvention de 7,000 piastres pour chaque kilomètre construit. En plus une *prime* accordée pour le cas où la ligne serait mise en exploitation dans un bref délai. Cette prime fut cause qu'on s'empressa d'inaugurer la ligne jusqu'à la capitale de Morelos.

Le 21 juin l'inauguration eut lieu avec pompe. Il y eut à Cuautla fête et banquet. Les sommités officielles et les membres de la presse s'y rendirent en train de gala. Les premiers voyageurs purent bien observer la légèreté des ponts jetés à travers les ravins — des échafaudages provisoires de poutres et de planches témoignant que la Compagnie n'avait pensé qu'à finir vite... Mais cela manquait d'importance ; la Compagnie était si gentille, et si bon le banquet qu'elle payait avec l'argent de la nation !...

Bref, le 22 juin, Don Perpétuo Enredo — nom et prénom d'un des principaux entrepreneurs — touchait au Trésor les sacs d'argent de la *prime*; et le 23 un pont de bois s'écroulait sous un train de camions chargé de soldats, de *soldaderas*, de simples paysans et de barriques d'eau-de-vie. L'accident se passa dans un endroit appelé Escontzin.

Ce fut horrible : deux cents victimes environ, quelques-unes trouées par les bayonnettes, d'autres brûlées par l'eau-de-vie en feu, toutes écrasées

par les camions et les deux locomotives (dont l'une en avant et l'autre en arrière du train)... Quelque chose à peu près comme la tragédie crématoire de l'Opéra-Comique de Paris, mise en musique de chemin de fer.

La presse de Mexico fit grand tapage autour du fossé d'Escontzin. On demanda, le cri au ciel, la punition sévère de quelqu'un, des entrepreneurs, de l'ingénieur, de certain machiniste qui sauta à terre à la vue du pont bouleversé...

Le procès s'intenta; mais des jours et des mois s'écoulèrent sans que le juge chargé de l'enquête eût pu trouver au procès un sujet justiciable. Et comme cela se passait sous le gouvernement de Don Manuel Gonzalez, il n'y avait pas besoin d'une forte somme de prévision pour augurer que la justice officielle finirait par déclarer la catastrophe d'Escontzin un simple accident malheureux dont la responsabilité était tout entière à un criminel courant d'eau — formé par la pluie au fond du ravin — qui avait ébranlé quelques soutiens du pont.

Cependant, une histoire — vraie ou fausse, qui le sait? — circulait à Mexico au sujet de la tragique journée du 23 juin 1881; on la racontait dans les salons, à mi-voix, au milieu d'exclamations et de petits cris d'étonnement.

La voici en substance, d'après ce que m'en communiqua un jeune ingénieur qui était au ser-

vice de la Compagnie du chemin de fer de Morelos pendant la construction de la ligne fatale.

I

Ce soir-là Pétronila devait aller coucher à quelque distance de l'endroit où campaient les ouvriers de la ligne en construction.

C'était l'entrepreneur Don Perpetuo Enredo — toujours mêlé personnellement à la direction des travaux — qui lui avait ordonné d'y aller passer la nuit et de veiller.

— Il faut bien quelqu'un pour veiller à la garde du camp, avait dit Don Perpetuo; nous sommes trop souvent visités par ces bêtes...

Et en effet, des animaux nuisibles, des coyotes, des *gatos monteces*, (1) des *tejons*, (2) quelques autres membres distingués de la famille carnassière assiégeaient le campement tous les soirs. Il

(1) Chat montagnard, espèce de renard.

(2) Blairon.

y en avait qui se contentaient de rôder aux alentours, faisant entendre de loin leur cri famélique. D'autres, plus hardis, montaient à l'assaut, attaquaient les poulaillers mobiles des marchands indiens. Mais pas une de ces bêtes n'était plus à craindre que le *zorrillo*. (*) Cet immonde quadrupède était un sujet d'horreur pour les ouvriers. Son poil noir et hérissé, quelque chose en lui de furtif et de sinistre faisaient du zorrillo le cauchemar du campement. La superstition venait s'y joindre : l'urine fétide de cet animal porte malheur, un malheur irréparable, à tout ce qu'elle touche. Il la lance à distance comme un jet de pompe... Prenez garde ! vos habits en seront corrompus, souillés à jamais. Gare à vos yeux ! il suffit de quelques gouttes pour ne plus voir ; et surtout, gare à vous-mêmes ! Il y va de votre sort... Le zorrillo vous a-t-il pissé dessus? — Vous êtes perdus. Il est inutile de travailler, de lutter ; votre malheur se portera sur tout, autour de vous, n'importe où vous irez.

Donc, on avait trouvé excellente l'idée de Don Perpetuo, d'instituer une veilleuse qui avertît les dormeurs de l'approche des bêtes. C'était un moyen plus pratique que de vouloir les éloigner en allumant une flambée qui s'éteignait de suite.

(*) *L'ysquiépatl* du Mexique que Buffon a appelé moffette ou mouffette.

Parmi les premiers qui apprirent cette mesure, il y en eut, c'est vrai, qui s'étonnèrent de voir qu'une femme, plutôt qu'un homme, fût chargée d'une pareille mission. Mais ne voyait-on pas que les hommes, ayant travaillé toute la journée, seraient incapables de veiller?... Quant aux femmes, impossible de choisir; il n'y en avait qu'une ce soir-là au campement. C'était Petronila.

II

Son mari, le manœuvre Crispin — un petit indien trapu, aux cheveux ras, au front serré, à l'œil morne — avait été le seul à s'en plaindre. La nuit tombait; il apprêtait déjà la couchette conjugale entre deux buissons lorsque Petronila lui fit part de sa veille là-bas, sur la *cerca* (*), par ordre du patron. L'Indien secoua la tête, envoya à Petronila un regard mécontent, de travers.

— Par ordre du patron? dit-il entre ses dents.

Et après un instant :

— J'irai aussi. Nous veillerons tous les deux

— Pas possible! fit l'Indienne; il faut que j'y aille seule... Don Perpetuo m'a dit qu'avec toi... ça m'empêcherait de bien faire la garde.

Crispin baissa la tête de côté, sans rien dire.

(*) Clôture champêtre de gros cailloux amoncelés.

l'ennui que cette séparation imprévue lui causait, se laissait voir à peine à travers son air de résignation impassible. Petronila fit un pas accompagné d'un geste qui voulait dire : « Je m'en vais ! »

— Attends ! s'écria l'Indien ; vas-tu y aller de suite ?

— Aussitôt qu'il fera brun et que le monde commencera à se coucher je devrai m'y trouver. Donc, j'ai à peine le temps.

En effet, la nuit avançait vite, une nuit de mars, sereine, mais voilée par des bandes de brouillard que le vent chassait des montagnes voisines. Par-ci par-là, les ouvriers déroulaient leurs *pétatls* (1) ou étendaient leurs *frazadas* (2) sur le sol déblayé de la voie. C'étaient leurs lits ; d'autres, qui en manquaient, allaient s'étendre sur l'herbe, ou montés sur les tombereaux et les brouettes, s'y tenaient pelotonnés, disparaissant presque entièrement sous les grandes ailes de leurs chapeaux.

— Attends un peu. Tu iras plus tard — dit tout à coup Crispin...

Doucement il retenait l'Indienne par un bout de son *rebozo*, tandis que de ses yeux un peu

(1) Natte d'une espèce de jonc.

(2) *Manteau de laine* des Indiens,

louches, il la regardait en-dessous d'un regard suppliant rempli d'amour. Et comme un instant elle parut céder, indécise, Crispin recula de quelques pas en l'attirant. Une main aux grosses nattes pendantes de la femme, l'autre passée autour de sa taille, il s'abattit avec elle sur le *petatl* déroulé par terre. Ils restèrent assis, serrés l'un à l'autre, se parlant tout bas. Il y avait dans l'étreinte passionnée de l'Indien quelque chose d'affectueux et de tendre qui se mêlait aux désirs du corps, si puissants chez l'homme inculte. Il l'embrassait doucement sur la joue, il lui ronronnait à l'oreille plusieurs de ces diminutifs câlins, riches de douceur, dont l'argot indien surabonde : *mi torcacita*, *mi botoncito de rosa*, *mi lucerito del alba*... (*) D'un air distrait, insensible, Petronila se prêtait aux caresses sans s'y abandonner. Elle revenait toujours un peu troublée à sa veille là-bas, sur la *cerca*...

— C'est le temps !... N'entends-tu pas ?... Les bêtes commencent à sortir !

Un hurlement venait en effet de retentir dans la montagne. Mais Crispin retenait l'Indienne. Déjà, renversée sur le *petatl*, elle s'oubliait, à moitié assoupie par la virile étreinte, lorsqu

(*) *Ma petite colombe, mon petit bouton de rose, ma petite étoile du matin.*

une voix d'homme, enrouée, partit de la baraque de Don Perpetuo, en criant :

— Petronila ! ! !

Quelques dormeurs se remuèrent au son de cet appel qui coupa brusquement le silence.

Crispin lâcha prise en s'écriant : « Ah ! le patron ; » et il resta couché, sans bouger, tandis que sa femme se mettait debout d'un bond impétueux de chèvre sauvage.

En même temps Don Perpetuo s'avançait au hasard dans le campement. Son corps long et courbé, enveloppé dans un *zarape* clair, glissait à grands pas entre les hommes étendus.

Petronila courut vers lui.

— J'y vais ! lui dit-elle.

— Il est bien temps, dit-il à voix haute.

Puis se penchant légèrement il lui dit quelques mots à l'oreille.

III

Un peu plus tard Petronila était là, sur la clôture, près du *portillo* (*).

C'était presque au pied de la montagne qui borne à l'Est la plaine traversée par le chemin de fer. Sortant des épaisseurs boisées des hauteurs les bêtes passaient par le portillo pour déboucher dans la plaine. La *veilleuse* devait donc s'y placer Une espèce de tente formée par une *frazada* soutenue en haut par quatre pieux, avait été dressée pour elle sur la *cerca*. Cette tente, découverte du côté de la montagne, était couverte du côté opposé par une seconde *frazada*, destinée sans doute à mettre la femme à l'abri des rafales soufflant de la plaine. Une paillasse ou matelas champêtre rembourrée de feuilles de maïs, et posée sur le large sommet de la cerca,

(*) Brèche ouverte dans les clôtures.

complétait avec d'autres objets de literie, le mobilier de ce logis rustique. On y aurait remarqué des prévenances calculées, un petit soin bien singulier du confortable.

Mais Petronila n'eut pas l'air de s'en étonner. Elle escalada lestement la cerca ; et, étendue à plat ventre sur la paillasse, la tête levée, l'œil inquiet, la forte poitrine agitée, frissonnante, elle parut attendre.

IV

Rien ne bougeait dans la nuit sombre. L'air tiède de cette basse région semblait tout fixer dans un état d'immobilité et de langueur. Et cependant tout vibrait, murmurait, craquait, attestant que sous le calme visible l'élaboration de la vie se continuait très active. C'était le grand bruissement de la nature dans la *terre chaude.*

Les plantes bruissaient comme les bêtes. Il sortait de l'herbe, des lianes, du feuillage en éventail des bananas et du *zapote* une foule de vagues murmures comme si c'eût été les crépitements de la sève bouillonnante. Puis c'était la rumeur de la vaste vie animale qui rampe ou qui plane, sous le souffle fécondant des climats torrides. Au cri aigu des grillons répondait le bourdonnement des myriades de tarantules et d'*ala-*

crans (1). Les serpents sifflaient, les petits *zenzontlis* gazouillaient à moitié endormis dans la feuillée. De temps en temps le *clarin de la selva* (2), un instant éveillé, lançait sa note flûtée, harmonieuse, entre tant de sons discordants. Et là, dans la clairière, près du ruban gris de la voie en construction, des bruits humains s'ajoutaient aux autres. Ces Indiens ronflaient très fort.

Soudain, vers dix heures, un grand trouble se fit dans les groupes des dormeurs. Ceux qui restaient dans les voitures de charriage se jetaient en bas, tous remuaient, se levaient, criaient :

— Le zorrillo !

La bête était là, dans le campement, pas de doute. Sa puanteur horrible avait tiré du sommeil les Indiens. Le zorrillo était là ; mais où? — Personne n'en pouvait rien dire. On le sentait sans le voir ; et cette présence invisible d'une bête si redoutée inspirait à tous ces hommes un peu de la frayeur qu'a le peuple pour les revenants.

— Il est là au *huacal* (3), dirent tout à coup quelques-uns.

Une criaillerie épouvantable venait d'éclater

---

(1) Escorpion de la terre chaude.

(2) *Clairon de la forêt,* nom d'un oiseau.

(3) Espèce de panier-cage où les indiens transportent leur volaille.

dans le huacal d'un Indien marchand de volaille. On comprit que la bête était tombée là-dessus quêtant une proie. En silence, avec précaution les plus courageux s'apprêtèrent à l'attaque, armés de bâtons et de pierres. Ils marchaient en tapinois, se couvraient de leurs grands chapeaux qu'ils portaient à la main comme des boucliers... La bagarre augmentait dans le huacal : il y eut des battements d'ailes désespérés, des caquets furieux des poules criant au secours. Le zorrillo, s'en allait emportant aux dents un petit poulet. Alors, les hommes s'élancèrent derrière la bête fuyante.

— Attention au pissat ! Baissez-vous, leur crièrent ceux qui restaient immobiles, en spectateurs prudents.

Les persécuteurs ne pouvaient se baisser davantage, ils couraient à quatre pattes, pour mieux échapper à l'aspersion maligne de la bête qui lance tout haut son jet urineux.

Se sentant poursuivi, le zorrillo lâcha le poulet, prit la fuite à grands bonds, vers la montagne. Comme il traversait la voie, les pierres plurent à ses côtés, sans le toucher. Un moment il s'arrêta faisant reculer les hommes qui le suivaient de près. Son pissat partit en l'air, décrit dans l'ombre un arc phosphorescent et s'abattit juste sur le champ de traction de la voie. Mais le jet cessa brusquement, un Indien bondit par le flanc

sur l'animal et l'assomma d'un coup de bâton.

Bientôt un grand cercle de curieux se fit autour du zorillo mort. Ils accouraient se bouchant le nez pour ne pas sentir l'odeur fétide qui s'en dégageait : quelques-uns jetaient un regard d'horreur sur son poil hérissé, sur sa queue ébouriffée, en trompette ; d'autres remarquaient sur le sol les traces du liquide puant.

— C'est fâcheux, observa un Indien qui examinait l'urine, accroupi ; presque tout le pissat est tombé entre les rails... Ça portera malheur à la voie.

Le groupe d'hommes qui entendit cela fut vraiment touché de cette remarque ; mais leurs pensées se portèrent tout de suite sur d'autres idées.

— A quoi donc a-t-elle servi cette veilleuse du diable ? — s'écria un manœuvre du groupe, si elle avait donné l'éveil, nous aurions empêché le zorrillo d'arriver jusqu'ici.

— C'est vrai ! dit un second... — Bah !... je l'avais dis : N'est-il pas bête d'envoyer une femme comme ça, faire la garde !... Elle se sera endormie.

Et un troisième d'ajouter :

— Mais l'animal a dû passer par le *portillo*. Comment s'est-il fait qu'elle ne se soit réveillée en le sentant ?... Faut que quelque chose de mavais lui soit arrivé.

— Quelque chose de mauvais ? demanda avec anxiété le dernier interlocuteur, un petit indien qui, ayant suivi un peu à l'écart le dialogue, vint se mêler vivement au groupe.

— Holà, Crispin ! reprit l'interpellé, d'où sors-tu ? Est-ce que tu étais tantôt là-bas sur ta femme pour l'empêcher de veiller ?

Des rires mal étouffés retentirent... Crispin protesta : il aurait bien voulu faire compagnie à Pétronila, mais Don Perpetuo lui avait ordonné d'y aller toute seule. On revint donc aux conjectures.

— Il n'y a pas mal de *nahuyatls* (*) près de la montagne, hasarda quelqu'un... et ça tue comme la foudre.

Le petit Crispin tressaillit ; il fit quelques pas en disant : — Je vais l'appeler. Puis il cria, faisant de ses mains un porte-voix :

— Petronila ! !

Pas de réponse. D'autres ouvriers firent le même appel, sans résultat.

Alors l'Indien se mit à trembler et à se lamenter. Il semblait croire à la mort de sa femme avec cet empressement que mettent certaines âmes à accepter le malheur d'un être aimé. Il fit un mou-

(*) Serpent de la terre chaude, dont la morsure es mortelle.

vement pour courir vers le portillo; mais le voyant hésiter à l'idée de se trouver seul devant sa femme inerte, quelques hommes s'offrirent à le suivre.

— Attendez ! la nuit est sombre, il nous faut des torches, dit l'un d'eux.

Et il revint après un instant apportant des torches résineuses enflammées qu'il distribua aux autres.

Ils marchèrent droit vers la tente de la veilleuse à travers l'herbage épais de la plaine. Crispin, plus pressé, marchait en silence devant le groupe de ses compagnons qui se taisaient aussi, gagnés par son trouble.

Près de la cerca il courut anxieux et tira la *frazada* qui couvrait latéralement le logis de la veilleuse. La frazada se dégagea des pieux et tomba. En même temps un cri effaré de Petronila retentit. D'un bond de chat en colère, l'Indien grimpa sur la cerca, voyant un homme qu'il ne pouvait pas distinguer se dresser sous la tente comme pour fuir. Déjà il tenait vigoureusement par la gorge cet homme qui n'avait eu que le temps de s'asseoir sur la paillasse. Mais les ouvriers restés un peu en arrière, arrivèrent aussitôt, et la vive lumière de leurs torches éclaira en plein la figure de l'inconnu.

— Le *patron !* s'écria Crispin. Et avec ce respect machinal des Indiens pour leurs patrons es-

pagnols — héritage d'une race si longtemps asservie — il retira ses mains de la gorge de Don Perpetuo et descendit de la cerca, l'air honteux, la tête basse, comme un chien battu.

Couchée sur le côté, l'Indienne avait ramené son *rebozo* sur son visage ; et elle restait voilée ne laissant deviner dans la demi-obscurité que la ligne arrondie de sa hanche superbe. Mais Don Perpetuo ne se cachait pas. Descendu de la cerca il passa sans rien dire entre les hommes hébétés. Un instant, à la lueur rouge des torches, on put voir très nettement son corps long et courbé, sa tête de satyre, ses lèvres crispées par un sourire cynique. Puis il s'éloigna lentement se dirigeant vers sa baraque.

V

Le lendemain matin, lorsque, à neuf heures, Crispin se présenta aux travaux, sa hache à la main, des rires malins éclatèrent, par-ci par-là, entre les ouvriers. Les mots des plaisants partirent ensuite :

— Eh, Crispin ! Qu'as-tu donc ce matin pour venir si en retard?

— As-tu entendu l'oiseau du paradis, chanter cette nuit ? (*)

— Est-ce qu'il t'a arrosé le *petatl*, le zorrillo ?

Le petit Indien ne répondait rien. Le visage renfrogné, le regard louche, il se mit au travail tandis que les autres ouvriers échangeaient au-

(*) « Entendre chanter l'oiseau du paradis, » dicton espagnol qu'on applique à celui qui s'oublie et néglige ses affaires.

tour de lui leurs rires et leurs lazzis sur la scène de la nuit.

— Moi, s'écria un métis, des plus bavards; j'aurais assommé sur-le-champ la femme et le *gachupin* (*).

A ce mot, Crispin osa à peine lâcher entre ses dents un juron confus; mais sa main frappa d'un grand coup de hache le tronc d'un liquidambar. Tous les ouvriers cognaient le bois. On était arrivé en plein fourré, là ou la nature, attaquée, se défend comme un homme. — La futaie s'épaississait impénétrable. On voulait avancer, et les nopals tendaient leurs feuilles lourdes comme des bras armés de pointes; le *mango* serrait ses membres grêles contre la charpente solide du bambou; les cèdres, les ricins, les orangers, se groupaient, entrelaçaient leurs troncs et leurs branches sous l'étreinte compliquée des lianes. C'était la lutte du fer et du bois : des tunnels à percer dans les massifs; des tranchées à creuser dans des blocs de verdure.

Don Perpetuo n'était pas ce jour-là resté dans les chantiers pour se mêler aux travaux.

Il était parti à cheval de très bonne heure. Le jeune ingénieur auquel nous devons ce récit resta seul à diriger les déblais; chance heureuse pour

(*) Espagnol.

lui car l'entrepreneur intervenait toujours à contresens dans la direction de la voie.

C'était tantôt pour hâter par l'établissement d'ouvrages provisoires quelques passages difficiles, délicats, tantôt pour fausser le tracé au moyen de tours et détours parfaitement inutiles. L'envie le gagnait d'une part, d'abréger la construction pour obtenir la *prime;* d'autre part, le désir l'envahissait d'augmenter la subvention en augmentant la longueur de la voie. Ainsi placé entre des exigences contraires de temps et d'espace, Don Perpetuo poursuivait l'idée d'un chemin de fer construit à la diable : des ponts de bois charpentés d'un coup sur les ravins profonds — c'était gagner du temps — puis des courbes infinies à travers les grandes plaines, des couples de rails déployés en labyrinthe — c'était gagner de l'espace.

Don Perpetuo Enredo (*) n'avait donc pas volé son nom. Il brouillait tout ; le chemin de fer et les ménages des Indiens.

Ce malheureux Crispin s'en avisait trop tard. N'avait-il pas vu les femmes des autres Indiens déserter le campement sous la poursuite amoureuse de l'entrepreneur ? Et n'avait-il pas vu ses regards de cerf en rut s'attacher depuis quelques

(*) *Enredo* veut dire *brouillement* en espagnol.

jours sur Petronila ? Ah ! la gueuse ! N'était-ce pas vilain de sa part de tromper ainsi un pauvre petit mari qui mourait pour elle?... En songeant à cela, Crispin, tout abattu, préparait lui-même son repas de midi. Petronila n'était pas là comme d'habitude pour lui chauffer ses *tortillas* (*) et sa terrine de haricots. Et il mangeait tristement, accroupi sous la ramée, se demandant : où était-elle ? — Personne n'en savait rien.

Après la scène de la nuit on l'avait vue tout à coup se mettre debout sur la cerca, ramasser sa paillasse et ses hardes qu'elle garda en paquet sous le bras ; puis un peu confuse, un peu farouche, sauter à terre et s'en aller disparaissant dans la nuit.

(*) Crèpes de maïs.

VI

Quelques jours s'écoulèrent. Don Perpetuo n'était revenu que rarement inspecter et brouiller les travaux; ce qui permit à Pedro Carril (c'était le nom du jeune ingénieur) de pousser la voie en ligne droite jusqu'à la plaine de Malpaïs.

Plusieurs *barrancas* (*) coupaient dans sa largeur cette vaste plaine. Il y en avait de petites que Pedro Carril rendit facilement franchissables par des remblais, mais il s'y trouva une barranca plus large et plus profonde qui exigeait quelque chose de plus qu'un ouvrage de terrassement. Il fallait un pont. L'ingénieur avait résolu d'en faire un en maçonnerie. Et déjà les ouvriers commençaient à le construire, lorsque Don Perpetuo vint brusquement arrêter la construction.

(*) Fossés.

— Un pont de maçonnerie ! s'écria-t-il, s'adressant à Carril; mais vous êtes fou ! Il faut que la voie soit finie jusqu'à Cuautla avant la fin de juin, et nous en sommes déjà à plus de la moitié de mai.

Et comme l'ingénieur objectait la nécessité d'une construction solide pour ce passage dangereux, Don Perpetuo, n'en voulut plus entendre parler. Il toisa l'ingénieur, dressa difficilement devant lui sa taille d'entrepreneur bossu et lui dit d'une voix sèche :

— Il faut faire un petit pont de bois.

Et il finit en engageant l'ingénieur à précipiter les travaux, en vue de l'inauguration prochaine de la ligne.

C'était le 23 juin le jour par lui fixé pour la fête inaugurale.

— Il faut bien qu'il ait une envie furieuse de toucher les cinquante mille piastres de la *prime*, pour presser tant que ça les travaux.

C'est ce que fit remarquer Pedro Carril au milieu d'un cercle d'ouvriers, sitôt que Don Perpetuo fut parti. Mais les ouvriers — en bonnes machines qu'ils étaient — ne comprirent pas le sens de ces paroles, ou n'y firent pas attention. Un seul, le petit Crispin, s'était mis pensif, à se gratter la tête en entendant la remarque de l'ingénieur — « Cinquante mille piastres !... » « la prime !... » — et il tâchait de s'expliquer ces

mots qui se rapportaient, semblait-il, à l'homme qui lui avait pris sa femme.

Cependant, il était temps non pas de penser, mais de se mettre à l'œuvre. Déjà poteaux, poutres, tabliers, traverses, toute la charpente brute du pont à improviser était là pour boucher le trou énorme de la *barranca*.

L'endroit où était cette barranca porte le nom d'*Escontzin*.

VIII

Voici Cuautla. C'est le 21 juin. La ville est en fête, pavoisée, enguirlandée, pleine du bruit des fanfares, des pétards et des cloches lancées à toute volée. On célèbre l'inauguration du chemin de fer de Morelos. Le président Gonzalez, ses ministres, le corps diplomatique, des députés, des journalistes et avec eux un bon nombre de grands et de petits employés des ministères sont venus de Mexico pour assister au banquet. Un banquet de près de cinq cents couverts dans une vieille église transformée pour la circonstance en grand réfectoire. Dans l'*atrio* deux compagnies de soldats se tiennent sous les armes. Ils sont là, en double rangée, à faire parade de leurs képis neufs en l'honneur du banquet, tandis qu'un grand bruit, la vaste rumeur confuse de plus de

cinq cents hommes qui mangent ensemble, s'élève et grandit à chaque moment dans l'intérieur du temple. Partout suspendus aux voûtes, fixé à l'entrée principale, autour des colonnes, le long des corniches, on voit s'étaler les fruits et les feuilles de la *terre chaude*. Il y a des arcs de cannes à sucre, des festons de *mangos;* les grappes d'ananas s'étalent en trophées suspendues aux murs, et les oranges éparses sur le sol, roulent entre les pieds comme des boules d'or, méprisées. Là, au fond de l'abside, rempli par la table du président, des ministres et d'autres gros bonnets, les feuilles du bananier et du palmier tapissent le mur concave, rivalisant d'éclat avec les oriflammes tricolores.

Un peu de fraîcheur se dégage de toute cette décoration végétale; mais le soleil ardent de midi pénètre à flots par les hautes lucarnes, ce qui répand une chaleur de serre dans la nef spacieuse. Là est le gros des invités. Ils sont assis à trois longues tables parallèles. Les bouchons de champagne sautent en l'air, les toasts se succèdent plus vite que les plats. On salue entre deux gorgées, avec de belles phrases, cette voie extraordinaire qui permettra aux habitants de la capitale de goûter très frais et à vil prix les fruits de la terre chaude. Puis venaient les louanges au gouvernement et aux entrepreneurs. Ceux-ci étaient particulièrement l'objet des ovations ora-

toires. Ces poseurs de rails à tant par kilomètre ne pouvaient pas dissimuler leur joie de s'entendre nommer les bienfaiteurs de la patrie. Aucun, pourtant n'en exultait plus que Don Perpetuo Enredo.

Il y était ce grand homme. On le voyait aller et venir avec les garçons du banquet, les dominant tous par sa longue taille et par ses airs de commandement. Il passait entre les tables, le visage pointu contracté par son sourire de satyre ; il affectait les manières graves d'un maître de cérémonie. De temps en temps il levait la tête et son regard s'attachait là-haut sur le chœur situé à l'extrémité postérieure de la nef. Là se trouvaient les femmes, un groupe de privilégiées admises au banquet en qualité de spectatrices. Elles y étaient comme dans une loge de théâtre, pour voir et se faire voir.

— Mais qui est-elle, cette jolie Indienne qui vient de s'accouder sur la balustrade ?

C'est ce que se demandent plusieurs invités, enchantés de voir dans le chœur le visage au plus pur ovale aztèque d'une jeune femme dont on devine sans peine les formes rondes et gracieuses sous les plis flottants du manteau... Personne n'en sait rien. Quelques garçons qui servent les mets à table sont les seuls à répondre aux curieux : « C'est la femme de ce pauvre Crispin, un manœuvre », disent les uns, tandis

que d'autres, avec des airs de mystère : C'est la *querida* (*) de Don Perpetuo. »

Comme elle est changée cette veilleuse d'une nuit ! Les coraux et les perles luisent dans ses cheveux noirs, pendent en triple collier sur sa gorge découverte. Tout autour de sa jupe courte, de son manteau croisé, la soie brille, s'épanouit en bandes de fleurs brodées. L'Indienne de *la cerca* n'est plus. L'éternelle Malintzin (*) dont les Espagnols, grands et petits, raffolent, est reparue dans la sauvagesse sous la parure voyante.

(*) Maitresse.

(*) La *Malinche,* nom populaire de la celèbre Indienne qui fut la maitresse du conquérant Fernand Cortès.

VII

A trois heures le banquet est fini. Tout le monde sort du temple, les uns pour prendre le premier train de retour à Mexico, les autres pour aller se promener sur la place principale à l'ombre des bananiers.

L'*atrio* de l'église est envahi par une foule épaisse; ce sont de pauvres gens du pays qui viennent voir passer *les personnages de la capitale*. Les deux compagnies de soldats forment la haie à gauche et à droite du portail. Les clairons sonnent, les soldats présentent leurs armes : c'est le Président qui passe. Puis la haie est rompue; les fusils mis en faisceaux, les soldats se mêlent à la foule, reviennent en groupes vers la sortie de l'église. Après les messieurs du banquet, ce sont les dames du chœur qui commencent à défiler et qu'il faut voir... Elles passent lentement comme si elles tenaient à se faire voir dans leurs

toilettes de dimanche. Tout à coup, entre les dernières sortantes, Petronila apparaît sur le seuil de l'église. Elle est réellement belle dans ce milieu, parmi ces femmes blanches ou métisses plus ou moins jaunies par le climat et par les fièvres. Elle sort de l'espace ombragé du portail, et son visage brun, sa bouche écarlate de gueuse sourit à la foule et au soleil. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas qu'un cri retentit :

— Petronila !

En même temps un homme se dégage de la multitude et se rue sur l'Indienne ; il lui arrache son manteau brodé, met la main sur sa coiffure, sur ses perles et ses colliers de coraux qui tombent en cascades, et il aurait fait davantage si des curieux ne fussent venus s'interposer.

— *Déjala Crispin* (*), criait-on de toutes parts.

Bientôt l'homme se trouva assujéti, étouffé par la foule, tandis que la femme se sauvait dans l'intérieur de l'église. Presque tous les trois cents soldats de la garde étaient accourus en masse autour de l'Indien. Quelques-uns riaient après lui, d'autres l'accablaient de reproches méprisants.

— Que tu es bête de vouloir ainsi déshabiller ta femme, devant le monde !

— Surtout, quand tu as laissé à un autre le soin de l'habiller !

(*) Laisse-la donc Crispin.

— Ah! pour sûr, que ce n'est pas toi qui lui as payé le manteau de soie et les coraux!

Et comme l'Indien, étourdi, fait des efforts pour se dérober, avec l'intention probable de poursuivre sa femme jusque dans le temple, quelques soldats le repoussent à coups de poing.

— Pauvre innocent! lui crie l'un, laissant tomber sa main sur le front de Crispin; pourrais-tu jamais passer sous le portail? Tu *les* a trop grandes pour ne pas t'y accrocher.

Et tous les soldats s'acharnent à rire après l'Indien.

Ce drôle de mari trompé et pas content est un de ces types qui semblent faits exprès pour égayer les régiments. Ils causent avec délice des amours illégitimes de l'Indienne et de l'entrepreneur... Voilà une brave fille qui sait son affaire!...

Après les soldats, ce sont les gens de la ville réunis dans l'*atrio* (*), qui en parlent. Les noms de Crispin, de Petronila et de Don Perpetuo passent de lèvre en lèvre. On se raconte que *lui* épris d'*elle* va la faire aller à Mexico. Il y a de bonnes femmes qui s'indignent, assurent qu'elles-mêmes... ah! jamais elles n'iraient ainsi à la capitale, vivre aux frais d'un vieillard triste et

(*) Place autour de l'église.

sec comme un manche à balai. Mais elles conviennent tout de même, étouffant des soupirs, que celle-là a de la veine.

VIII

Le lendemain du jour de la fête, à huit heures du soir, Petronila faisait dans sa chambre près de la place, ses paquets pour le voyage.

Elle chantait tout en prenant le linge étendu sur le lit; c'était bien le chant gai de la coureuse contente de partir. Près du lit la flamme d'une bougie de suif éclairait le linge, les chemises pliées, les jupes blanches et rouges qui craquaient tout raides d'amidon sous la main de l'Indienne.

Soudain la femme cessa de chanter. On venait de frapper à la porte; elle alla ouvrir. Crispin était là.

Elle recula, jeta un petit cri d'alarme destiné sans doute à être suivi d'autres, plus forts. Mais l'attitude de l'Indien n'était pas pour faire crier. Il entra, l'échine courbée, un humble sou-

rire sur les lèvres, le regard plein de prières. Il voulut parler et ses paroles indistinctes s'entrecoupèrent de sanglots. Ses mains s'étendirent vers l'Indienne comme pour la serrer dans une étreinte amoureuse et suppliante; mais se sentant repoussé il s'abattit sur les genoux aux pieds de la femme, saisit le bas de sa jupe, qu'il embrassa.

Petronila haussa les épaules et se remit à faire son paquet en murmurant :

— Je me demande que veut dire tout ça.. Il n'était pas si amoureux hier, l'après-midi.

Et elle parla avec amertume de son *tapalo* (*) qu'on lui avait rendu tout sale et de ses cadeaux qu'elle avait vainement cherché....

Crispin l'entendait sans mot dire; il s'approcha d'elle, sortit du bout plié de sa *frazada* quelques objets qu'il mit sur le lit. C'était des colliers de verre coloré, de pierrettes de la mer et de coquillages. Il y ajouta une *mascada* (*) et une paire de grands boucles d'oreille en cuivre.

Petronila regardait tout du coin de l'œil, sans qu'elle parût touchée de tant d'offrandes. Elle fit un second haussement d'épaules et tourna le dos à l'Indien qui restait silencieux près du lit.

(*) Manteau.
(*) Fichu de *soie*.

— Veux-tu?... murmura-t-il à la fin, et il s'arrêta. Puis il reprit avec décision :

— Veux-tu venir avec moi ?... J'ai un *xacal* (*) tout neuf, ici, à l'entrée de la ville. Le xacal a en arrière un potager, en avant un *corralito* (*) j'y ai des poules, de petits cochons...

— Assez!... Je ne veux pas; je vais partir demain pour Mexico.

Elle s'était tournée vivement pour lui lancer cette réponse. L'Indien tressaillit.

— Tu t'en vas ! s'écria-t-il d'un ton plaintif,... oui, on me l'avait dit que tu t'en vas... que tu seras là-bas logée, nourrie et blanchie par le patron... Mais que va-t-il faire pour toi ? Veillera-t-il comme moi pour empêcher les *mosquitos* de te piquer ? Te mettra-t-il aux tempes quand tu auras le *escalofrio* (*) les bonnes petites feuilles que je sais te trouver ?... Un peu d'argent, voilà tout ce qu'il pourra te donner... puis il te plantera là.

— Un peu d'argent ? fit l'Indienne; je t'assure que dans quelques jours j'en aurai plus que tu ne pourrais m'en donner dans ta vie... Mille piastres !... pas moins que ça m'a promis Per-

(*) Cabane indienne.
(*) Basse-cour.
(*) Frisson de la fièvre.

petuo pour le jour où il touchera la *prime*... Il l'a bien gagnée, puisque le chemin de fer est tout prêt avant la fin de juin.

Elle finit dans un éclat de rire bruyant. Crispin leva la tête en sursaut comme un bœuf aiguillonné. Ce ton effronté changea un instant l'état d'humilité plaintive dans lequel il était rentré. Les poings serrés, les yeux en larmes, mêlant les prières aux injures, il s'approcha d'elle, lui dit de le suivre; quoi! n'était-elle pas sa femme? N'avait-il pas payé au curé les dix-huit *reales* que coûtait le mariage?... Maintenant il ne pouvait pas vivre sans elle... Depuis qu'elle l'avait quitté il ne dormait plus, avait perdu le boire et le manger... Est-ce que ce n'était pas déjà assez de souffrance? — Et la saisissant par le bras il l'enjoignit de le suivre.

— Ah! te suivre! elle est bonne, celle-là! Et le repoussant vivement elle lui montra la porte. Mais comme il restait là, elle se pencha vers les cadeaux qu'il avait tout à l'heure posés sur le lit, elle les prit à deux mains, les colliers, les *mascadas*, les boucles d'oreilles et les lui jeta par la figure.

— Tiens! je ne veux ni de toi ni de tes cadeaux... entends-tu?

Puis voyant l'Indien devenir blême, son œil se troubler d'une lueur sinistre, elle eut peur, courut à la porte.

— Ah ! si tu crois que je vais me laisser encore crêper le chignon ! Attends ! Tu vas voir si je n'ai pas de bons amis parmi les soldats...

Ayant dit cela elle se mit à crier avec force, désespérément comme si on la battait. A ces cris les fenêtres s'ouvrirent avec fracas dans le voisinage et aussitôt nombre de soldats parurent subitement à la porte. Les voyant venir, Crispin dut faire retraite devant cet ennemi si supérieur. Il s'en alla, l'oreille basse, l'air accablé, misérable. Et lorsqu'il tourna le coin opposé de la rue il entendit, parmi les huées et les sifflements, la voix d'un soldat qui lui criait tout haut :

— Eh ! Crispin ! *Si eres hombre* (*) vas demain arrêter ta femme à la gare. Elle partira avec nous.

(*) *Si tu es un homme :* expression populaire dont on se sert pour porter un défi. Afin de ne rien lui enlever de sa force, nous conservons le mot espagnol qu'on pourrait traduire : *Si tu es courageux, si tu n'es pas un poltron...*

IX

:es paroles du soldat n'étaient pas sans motif. jour suivant — c'était le 23 — tous les soldats étaient venus à Cuautla pour faire les honneurs la fête se rendaient à la gare depuis trois heu- de l'après-midi. Et c'était un centre animé, uillant, que cette grande baraque décorée du n de gare. Rangés militairement, clairons en :, les soldats arrivaient peu à peu par sections. .s ils se dispersaient dans la gare sous l'œil nplaisant des officiers. On faisait gaiement tente, on allait à la buvette boire un coup : :lques uns restaient à causer près du comp- · caressant de la main les petits verres de *te- la* (*), la plupart remuaient autour des éta-

') Liqueur mexicaine.

lages de friandises qui jonchaient partout le sol, Les paniers regorgeaient, jusqu'aux anses, de fruits luisants, les *chalupas* (1) chantaient en rissolant sur la graisse. C'était comme une foire improvisée tout à coup au bord de la route. Des *soldaderas* (2), venues également pour partir, mêlaient leur bavardage de pies aux cris aigus des vendeuses. Et à chaque instant la foule grossissait; des flots épais de paysans descendaient de la ville; presque tous pour voir le départ; d'autres, très rares, pour prendre aussi le train.

Le voilà, le train! C'est simplement un train de marchandises à vagons découverts. On s'en serait étonné s'il eût été question d'un autre chemin de fer que celui de Don Perpetuo Enredo. Ce phénix des entrepreneurs avait le privilège de faire passer comme ordinaires toutes les extravagances. C'était bien lui qui avait eu cette idée ingénieuse comme toutes les siennes de faire servir les wagons découverts ou *plates-formes* au transport des êtres humains. Cela lui permettait, disait-il, d'augmenter sans dépense les *classes* des voitures. Outre les trois classes connues, son chemin de fer aurait une *quatrième* classe, où les voyageurs iraient entassés comme des marchandises.

(1) Petites crêpes de maïs.
(2) Femmes des soldats.

C'était donc en *quatrième* que les 300 soldats de Cuautla et les paysans allaient s'embarquer pour la capitale du Mexique. Le train se composait de sept grandes plates-formes, avec deux locomotives et leurs tenders. Encore une extravagance ! Pourquoi deux locomotives ? On comprenait que les trains allant de Veracruz à Mexico à travers les montagnes eûssent une machine supplémentaire en arrière, dont l'impulsion remplaçât au besoin la force de traction détruite par les grandes pentes. Mais cette seconde locomotive était superflue pour courir les champs plats de la terre chaude. Cependant Enredo l'avait voulu. Il s'était occupé personnellement de disposer à son idée ce transport des masses humaines. « Mettez deux machines à charrier tout ce monde, » avait-il dit au conducteur du train... Son intervention, on le voit, brouillait la mécanique, comme le reste.

X

Il était près de cinq heures lorsque Petronila, son paquet sous le bras, fit son entrée dans la gare. Parée comme le jour de la fête, la gueuse fendit bravement la multitude sans se soucier des risées et des murmures qui éclataient par-ci par-là, à son passage. Bientôt elle rencontra ses amis et ses amies de l'armée; des soldaderas lui donnaient des tapes familières sur l'épaule, des soldats lui tendaient galamment la main.

— Et Crispin? Est-ce qu'il ne viendra pas se cramponner à ta jupe?

Cette question lui fut adressée à bout portant par un de ses défenseurs de la veille. Elle n'eut pas le temps de lui répondre.

Les sifflets des locomotives venaient de lancer leur appel strident. La foule se rua sur le train où les plus hâtifs avaient déjà pris leur place. La minute d'après il était difficile d'en trouver une

sur les six premières plates-formes. Ce fut pourquoi quelques soldats retardataires durent-ils se placer sur la septième. Elle était, cette dernière plate-forme, chargée de barriques de pétrole et d'eau-de-vie. Les soldats y grimpèrent, gaiement.

Tous étaient gais. C'était la gaieté folle, nerveuse, qui s'empare des voyageurs au moment du départ. Pour les soldats et pour leurs femmes ce départ était le retour à Mexico, la belle, qu'ils avaient quittée quatre jours avant. Pour les paysans c'était la joie inouïe d'aller à la *capitale*. Une fête !... On s'y amuserait tout en faisant les affaires; c'est pourquoi ils portaient avec eux de grands paniers remplis de fruits. Debout, assis ou à moitié couchés sur les planches dures des plates-formes, les uns chantaient, les autres criaient leurs adieux aux curieux assemblés près du train. Là, au centre de la sixième plate-forme, Petronila est assise parmi des soldaderas dont les unes tiennent leurs bambins aux bras. Lorsque la vapeur siffle de nouveau et que le train commence à s'ébranler, l'Indienne se met debout; elle envoie un regard de reine sur ce tas de villageois qui lui en veulent...

Ah ! ils restent là tandis qu'elle s'en va joindre son vieux richard à la grande ville ! Cette pensée s'épanouit sur son visage dans un sourire joyeux... Le train part, on braille de plaisir,

on chante. La foule qui reste crie des *vivas* à l'armée ; les soldats saluent, agitent leurs fusils comme des cannes ; les marmots des soldaderas grimacent en l'air, étalés par les bras maternels au-dessus des têtes... Voilà le convoi gai qui file à travers champs par la voie sinueuse. Que c'est beau de voyager ainsi, en vagon découvert, alors que l'air est tiède et que le soleil se met de la partie, rayonnant doucement entre lambeaux fins de gaze irisée !

Cependant, des nuages épais noircissaient l'horizon ; ils s'étendaient à l'occident, montaient peu à peu. Vers sept heures le soleil se coucha tristement dans un crépuscule plombé. En même temps le vent du nord-ouest se leva ; des rafales humides fouettèrent la foule du convoi qui glissait rapidement dans l'ombre croissante. Un profond silence avait succédé dans la multitude au bruit du départ. L'orage venait ; deux ou trois coups de tonnerre éclatèrent à sec. Puis de grosses gouttes tombèrent lentement. Trois minutes après, il pleuvait dru comme il pleut en terre chaude... Le train filait toujours coupant le vent. On l'avait mis à pleine vapeur comme pour échapper à l'orage par la fuite. Malheureusement cette voie de Morelos s'opposait à la marche en ligne droite. Il fallait faire les tours des labyrinthes, accomplir des révolutions entières dans l'espace d'une minute. Ce fut le vertige. Cette course

désespérée durait déjà depuis deux heures et l'on était encore sous la pluie et sous la foudre. Il était neuf heures ; le train arrivait à la plaine de Malpaïs.

Qui eût été dans cette plaine ; qui, à la lumière des éclairs, eût vu passer ce train à deux locomotives — dont l'une et l'autre sifflaient, rugissaient, leurs noires crinières au vent — aurait pu douter qu'il était bondé de monde. Immobiles, serrés, couchés pêle-mêle, les trois cents voyageurs ne faisaient sur les plates-formes ruisselantes, qu'une masse confuse battue par la pluie.

XI

Mais personne n'était à cette heure-là dans la plaine de Malpaïs. Personne... un pauvre être excepté, quelqu'un qui ne compte pas, un microbe humain, un Indien.

Il y était arrivé vers six heures du soir, un peu avant que la pluie eût commencé. Essoufflé, couvert de sueur comme s'il avait fait jusque là une course longue et pressée, il était descendu dans le même sens que le train venant de Cuautla. Quelques instants il marcha le long de la voie ferrée près des rails; puis il s'en écarta à droite côtoyant la route à travers le fourré. Arrivé à la barranca d'Escontzin, il s'arrêta, dirigea de tous côtés des regards inquiets et descendit la pente du fossé jusqu'au fond. On eût pu croire qu'il y allait se garer de l'orage sous

le pont, car ce fut à cet instant que le vent humide du nord-ouest se leva, que les nuages montèrent dans le ciel en grondant. Mais l'Indien ne restait pas inoccupé. Il avait sorti de dessous sa frazada une hache à court manche et à grand fer tranchant. Et il passait entre les longs poteaux qui servaient de soutiens, les tâtait, les regardait attentivement depuis le sol où ils s'enfonçaient jusqu'au tablier de planches où ils allaient aboutir entre les poutrelles étagées. Tout à coup, il se planta devant un des poteaux vers le centre, et commença à l'attaquer à coups de hache... Bientôt l'orage éclata; le bruit des coups se perdait par instants dans le grondement assourdissant du ciel, puis ils remontaient, soutenus, réguliers, comme le bruit d'une machine. L'homme attaquait tour à tour les soutiens principaux, le bois craquait, l'échafaudage provisoire gémissait tout entier.

Il avait passé deux heures environ à cet ouvrage, lorsqu'il cessa de frapper. Il sortit, gravit la paroi en pente du fossé par le même endroit où il était descendu, puis il s'accroupit au bord, à quelques mètres du pont. Il restait ainsi sous la pluie qui le cinglait, tenant toujours sa hache à la main, les yeux étonnés fixés tour à tour sur le pont et sur le trou noir de la barranca. Brusquement il tourna la tête en arrière. Un sifflement de locomotive venait de retentir au loin, aigu et

prolongé. En l'écoutant l'Indien jeta sa hache; il la jeta instinctivement en vertu, peut-être, du même sentiment qui pousse les assassins à se débarrasser de leur arme à l'approche du monde. Mais il resta dans la même place, l'oreille tendue... Un train venait, il n'y avait pas d'erreur; après les sifflements, ce fut le fracas des roues et les rugissements de la chaudière qui se firent entendre.

Le train venait comme une balle; déjà la première locomotive avait passé le pont et atteint le bord opposé de la barranca, lorsque le pont se fendit par le milieu. La plate-forme en avant étant la première à se précipiter, toutes les autres la suivirent. Elles tombaient, roulaient dans l'abîme comme les grains d'un chapelet Des voix d'hommes, de femmes, d'enfants, qu criant, qui pleuraient, couvrirent d'abord le bruit des masses effondrées; puis des détonations éclatèrent: les coups de fusils de soldats partaient tout seuls; puis enfin, les deux locomotives, un instant suspendues sur les bords opposé de la barranca s'abattirent lourdement avec un grand bruit de ferraille brisée. Les feux de leur foyers se communiquant aux barriques de pétrole et d'eau-de-vie, l'incendie dévora tout, le train et la foule.

Pendant que tout cela se passait dans l'intervalle de deux éclairs, l'Indien demeurait là, a

bord de la barranca. Il n'avait pas bougé, ne s'était pas même mis debout ; il restait accroupi, les yeux grands ouverts.

XII

Ce jour-là l'ingénieur Pedro Carril était à Mexico. Lorsque à minuit un messager vint lui apprendre l'écroulement du pont détruit par l'orage et la catastrophe qui s'en suivit, il s'écria :

« Mais c'est insensé ! Jamais l'orage n'aurait pu détruire le pont d'Escontzin ! »

Et l'ingénieur prit de suite, en compagnie de deux médecins, le train de secours qui partait pour le lieu de l'accident.

A Amecameca, village près d'Escontzin, les médecins durent s'arrêter. On y avait transporté des soldats blessés — les quelques rares échappés à l'hécatombe — et ils réclamaient d'urgence leur secours.

Carril suivit seul son chemin, arriva à la barranca à cinq heures du matin. Le soleil se levant dans le ciel pâle éclairait faiblement le fond noir du fossé. C'était un amas informe où l'ingénieur

ne distinguait de précis que les cheminées, dressées en l'air, des locomotives.

Quelques instants il resta au bord du fossé, pris de stupeur, devant l'évidence terrible du fait, tâchant inutilement de s'en expliquer la cause... « Vrai ! Le pont était provisoire, se disait-il, Don Perpétuo l'avait voulu absolument; mais lui, Carril, il s'était pris de manière à donner au pont une certaine solidité temporaire. Si fort qu'eût été le courant d'eau formé par la pluie au fond du fossé, aurait-il pu ébranler les gros poteaux d'appui enfoncés dans l'argile à deux mètres de profondeur ? » Tout à coup, ses yeux cloués dans le trou sombre virent remuer quelque chose, un blessé peut-être, laissé là par mégarde et qui se levait maintenant parmi les cadavres... Carril descendit au fond.

Un homme était à genoux sur la bouillie épaisse. Il remuait de ses deux mains les éclats de bois et d'os, les lambeaux saignants de chair, les têtes que les balles et les baïonnettes avaient percées, les flammes noircies, les lourdes masses tombantes, écrasées.

Pedro Carril reconnut dans cet homme l'ouvrier Crispin qui avait travaillé sous ses ordres.

« Que fais-tu là ? lui dit l'ingénieur.

— Je cherche ma femme, » répondit l'Indien, et il continua à fouiller dans l'amas de cadavres.

Carril dut l'empoigner par le collet pour

l'enlever à cette tâche. Cependant Crispin ne disait que des phrases incohérentes :

« Elle n'ira pas à la capitale... et lui, il n'aura pas la *prime*... Plus de voie.., elle est finie, bien finie... Fallait que cela arrivât à cette voie, car, vous savez ? le zorrillo lui avait pissé dessus. »

Et il se remit à fouiller dans les débris, disant doucement, d'une voix pleureuse :

« Laissez-moi chercher ma femme. »

XIII

Un peu plus tard Carril trouva une hache dans la barranca, et découvrit sur un bout de poteau épargné par le feu quelques traces qui semblaient provenir de coups portés par cette hache. Alors il tenta de livrer à la justice le manœuvre Crispin qui restait dans le fossé à remuer la boue sanglante.

Ce ne fut pas l'avis des deux médecins venus de Mexico; ils décidèrent tous les deux qu'on devait envoyer Crispin dans un hôpital de déments. Mais Don Perpetuo Enredo y intervint, il prit sur lui de se charger du sort de l'Indien fou; et, le lendemain, il le fit fusiller secrètement, pieds et poings liés, contre une *cerca*... Un homme tel que lui, Enredo, si intimement lié avec les sommités politiques de ce temps-là, n'avait pas besoin de papier timbré pour faire tuer un Indien. Ensuite il fit déclarer officiellement *et en substance*, que les âmes des trois

cents morts d'Escontzin ne devaient s'en prendre qu'à l'orage du 23 juin.

Pedro Carril ne souffla mot. Il était bien sûr que s'il eût dit tout haut ce qu'il savait du drame d'amour révélé dans ce livre, il eût été également fusillé. Et pour le moment, il ne se sentait aucun désir d'aller rejoindre dans l'éternité Petronila et Crispin.

DIALOGUES PARISIENS

DIALOGUES PARISIENS[1]

I

LE FRANÇAIS, LANGUE UNIVERSELLE

L'autre jour, à quatre heures de l'après-midi, un accident mit en émoi le trottoir droit du boulevard Montmartre.

Un jeune Espagnol sortant du Café de Madrid se rencontra nez à nez avec un jeune Français. Il y eut d'abord une amicale poignée de mains, des mots et des sourires pleins d'affection. Puis, l'Espagnol tira de sa poche une feuille écrite qu'il montra au Français. Celui-ci lut un peu, s'arrêta sur une ligne et dit : « Ça, ce n'est pas français ! » Une discussion s'ensuivit; l'Espagnol invoquait sa grammaire Chantreau, son Littré, et encore quelques classiques, pour prouver que

(1) Quelques-uns de ces articles ont été publiés il n'y a pas longtemps. L'auteur a voulu les réunir à la fin des RÉCITS MEXICAINS, ne fût-ce que pour donner une note parisienne à ce livre exotique.

ça était vraiment français. Mais comme l'autre continuait à dire : « non, pas français » la discussion s'aigrit; peu s'en fallut qu'elle ne tournât à une dispute internationale à coups de canne. Les flâneurs — les grands flâneurs de l'heure verte —accoururent autour de ces deux jeunes hommes qui gesticulaient et parlaient haut avec des mines irritées. Des questions circulaient : « Qu'est-ce qu'il y a ? — De quoi s'agit-il donc ? » — et quelques renseignés de répondre : « C'est une dispute sur la langue. » *Grammatici certant !* s'écria un érudit. Pendant ce temps, des camelots passaient en criant la Grammaire Volapük.

*
* *

Il n'est pas isolé, cet incident du boulevard. Il se produit partout où l'on trouve face à face deux hommes dont l'un prétend écrire dans la langue de l'autre. En thèse générale, ils finissent par se prendre aux cheveux. L'un, maître de sa langue par droit de naissance, n'admet pas qu'on puisse changer le moins du monde le vieux moule où il a toujours coulé sa pensée ; l'autre, possédant la langue par assimilation, ne conçoit pas pourquoi l'on doit condamner une tournure de phrase dont la syntaxe ne saurait se plaindre.

Et placés l'un et l'autre au sommet de l'angle

que décrivent leurs rayons visuels, il n'y a pas entre eux d'intelligence possible. Si la discussion se prolonge, ils risqueront d'être conduits au poste pour cause de philologie militante.

Certes, c'est presque toujours le possesseur naturel de la langue qui a raison dans cette querelle. Sa notion de la valeur des mots et de leur coordination est sans doute plus claire que celle de l'étranger, impuissant à parler la langue d'autrui sans y mêler quelque chose de la sienne. Un Anglais, de ceux qui traversent tous les pays du globe avec une casquette à double visière, trouvera toujours très rationnel de dire *je suis froid* pour *j'ai froid*, quelle que soit la langue dans laquelle il s'exprime.

*
* *

Mais *mon cas*, le cas spécial que je soumets à la considération des gens qui passent et qui veulent bien m'entendre, est tout autre. Mon *cas* est un jeune homme, mon jeune homme n'est ni l'Espagnol du Café de Madrid, ni l'Anglais à la casquette à double visière; c'est un pauvre diable de garçon, *Jean-Exotique*, comme l'appellent ses camarades. Il est venu tout jeune à Paris, on ne sait pas d'où, de la Péninsule de Yucatan un pays semi-barbare où l'on parle une langue

étrange, le *maya*. Mon *yucatèque* a ses quatre années de quartier latin. Il a suivi très sérieusement ses cours, obtenu son diplôme de bachelier ès-lettres, entendu très souvent M. Caro, par hasard Louise Michel, et fait connaissance de beaucoup d'étudiants et de quelques *étudiantes*. Il y a là, n'est-ce pas, plus qu'il n'en faut pour dégourdir un jeune sauvage. Et celui-là est dégourdi, je vous jure. Sa peau cuivrée de Yucatèque s'est recouverte d'un fin duvet parisien. *Exotique* connaît la grande ville comme la paume de sa main, fredonne les refrains populaires les plus en vogue, a lu tous les principaux écrivains français, tant anciens que modernes. Quant à son langage, on ne saurait le blâmer. Lorsqu'il débite en français de tous les jours les phrases banales de la vie familière, les institutrices du quartier n'ont rien à lui reprocher sur les droits de la langue. Mais quand il écrit, — et c'est là le plus fort de mon cas, — quand il verse sur le papier des idées à lui, des pensées intimes, le Yucatèque et son *maya* reparaissent sous le Parisien, et les institutrices se révoltent. Une entre toutes, M^me^ Gauloise, la plus liée au jeune homme, examinant l'autre jour une de ses productions littéraires, lui a flanqué par la figure le mot terrible : « Ça, ce n'est pas français. » Et *Exotique* de jurer, de hurler comme s'il courait encore derrière les taureaux sauvages

dans les forêts vierges de son pays. Il invoqua le jugement d'un tiers, M. Kosmos, un grand professeur de français qui a le mérite de n'avoir aucun degré académique. M^me^ Gauloise accepta l'arbitrage, et on alla sur-le-champ chercher Kosmos.

— Bah! s'écria-t-il en lisant d'un regard rapide l'écrit en question. Le langage de monsieur n'est pas le mien ni celui de mon voisin; mais ça ne fait rien... il y a de la correction, de la clarté, c'est assez; c'est bon français.

Alors, au tour de M^me^ Gauloise de hurler comme si on lui arrachait une dent.

— Précisez le défaut s'il y en a un, madame, reprit tranquillement Kosmos.

— Que je précise! rugit l'institutrice; mais je n'en finirais pas. Regardez cette phrase, comme elle est drôle! Regardez cette autre, comme elle est longue! Une phrase à trois compléments indirects! N'est-ce pas une horreur?... Et puis, ici, un pléonasme où il fallait une ellipse, tandis que là, une ellipse où il fallait un pléonasme!

— Que vous êtes charmante avec vos pléonasmes! répondit Kosmos; mais ce sont là tous les griefs que vous avez à articuler contre monsieur pour la langue de Molière et de Voltaire?... Je vous assure que ça ne vaut pas la peine... M. Exotique pense comme nous, parle comme nous. Il y a cependant dans sa pensée quelque

chose comme des étincelles du silex de Yucatan, son pays d'origine; il y a dans son langage des échos vagues du *maya* qu'il a parlé, enfant. Cette influence immanente de la langue et du sol natals est indestructible. Mais est-ce une raison pour claquemurer la nôtre derrière une autre muraille de la Chine? Par un temps où, comme les peuples, les langues sont elles-mêmes en bataille pour se répandre, ils font sourire de pitié, ces pièges mesquins tendus par des rhétoriciens pour arrêter leur essor.

*
* *

» La langue française, — continua Kosmos, s'échauffant comme s'il croyait avoir, au-delà de l'institutrice et du jeune homme, un grand auditoire, — la langue française a des destinées plus hautes que celle de complaire aux scrupules des littérateurs maniaques. Elle marche en avant vers l'universalité; elle l'a déjà dans un certain sens; pas seulement parmi les diplomates, mais aussi parmi les hommes de lettres et de sciences. Dans les écoles professionnelles des coins les plus reculés de l'Asie ou de l'Amérique, on peut trouver des livres en texte français que les élèves lisent familièrement. La glotte humaine est partout plus ou moins pénétrée de suc gau-

lois. Un hémisphère dit *bon jour* à l'autre hémisphère. Laissez l'épanchement de la langue suivre sa loi progressive, et ils se diront en français le reste. Cela est mieux que le *volapük*.

Vrai! les Anglais s'entendent mieux que nous à cette tâche d'universalisation de la langue. Ils aiment l'expression directe et vraie sans s'attacher aux chinoiseries de la forme. Mais leur concurrence, appuyée par leur forte expansion coloniale, n'est pas de nature à jeter des obstacles dans les régions ouvertes au développement de la langue française. Celle-ci a pour sphère d'action la littérature et la science, tout l'espace où s'agitent les esprits cultivés; tandis que l'anglais, se mouvant sur le terrain des intérêts positifs du commerce, est destiné à jouer parmi les hommes le rôle spécial d'une vaste arithmétique. C'est la langue-chiffre; son mot principal est déjà universel : *How much?*

Le français est appelé à quelque chose de plus grand. Il peut devenir, si on élargit les bornes étroites de sa diction, ce qu'était le latin pour nos aïeux : le véhicule commun des idées. Le temps est passé où les esprits planant sur le vulgaire s'entendaient en latin. Ils se comprenaient très bien par le latin, à travers les barrières de leurs propres langues et des différentes époques, tous ces esprits qui s'appelèrent Abélard, Pétrarque, Milton, etc. Et notez que, tout en

écrivant la même langue, ils s'en sont servis librement. Le latin de Grotius n'était pas tout à fait la même chose que le latin de Leibnitz, comme celui de Leibnitz différait sensiblement de celui de Bossuet. Les uns et les autres prenaient la langue à leur manière, lui imprimaient leur cachet personnel et leur cachet national, sans qu'elle eût rien à pâtir dans sa pureté. Cicéron, Virgile, Horace, étaient les types primordiaux, les points de départ où tous les écrivains s'assemblaient; c'était ensuite à chacun de se lancer dans la direction spontanée de son style. Le latin put-il jamais remplir une fonction plus glorieuse? Inutilement on me parlera du siècle d'or de la littérature romaine Il y a pour une langue mieux que son *âge d'or;* c'est son *âge d'astre,* celui où elle s'élève du sol d'un pays vers les espaces sidéraux, celui où son rayonnement fournit le *moyen* lumineux à l'élite des intelligences... Mais cet âge est passé, le latin est mort. La nécessité se fait sentir de lui substituer une langue vivante. Laquelle? Celle indiquée par les tendances de la jeunesse qui étudie. Remarquez ce fait; partout, dans toutes les écoles secondaires de tous les pays, ils sont très rares les élèves qui savent traduire les *Oraisons de Cicéron*, et très rares aussi ceux qui ne savent pas traduire le Télémaque de Fenélon... C'est la langue française qui monte... Elle

est mûre pour son *âge d'astre*. Elle peut être le *latin moderne*.

Laissez donc, je vous prie, Madame, dit enfin Kosmos, revenant à ses interlocuteurs; laissez ce jeune homme écrire librement notre belle langue et la parler à grande voix, sur les toits. Ce n'est pas plus à vous ou à moi de détruire certaines tournures de sa phrase, que de changer les circonvolutions de son cerveau. Laissez-le, laissez-le... Avec ses gaucheries de forme, il fera pour le progrès de la langue française beaucoup plus que vous avec vos rigueurs. »

* * *

Ainsi parla Kosmos, et Mme Gauloise, contrariée, en a tiré vengeance. Elle n'appelle plus Kosmos que *Paradoxe*, ce qui ne fâche pas le défenseur du FRANÇAIS UNIVERSEL, persuadé qu'il est que la plupart des paradoxes d'aujourd'hui sont les vérités de demain.

II

ENSEVELIS !

On parlait d'inhumations.

— Cessera-t-on d'enterrer les gens ! s'écria un crémationniste. Il y a quelques jours, dans le cimetière de mon village, on a enterré vivant un pauvre cataleptique. Ce fut le matin. L'après-midi, comme le fossoyeur passait près du sépulcre récemment fermé, il entendit des bruits, vit remuer la terre meuble... On déterra et on ouvrit la bière, et l'enseveli se leva de lui-même, livide, le front en sueur. Peut-il y avoir un plus cruel tourment?...

— Oui, il y en a, interrompit quelqu'un vivement. Celui de cet inconnu dont le squelette, — déterré l'autre jour au Père-Lachaise, — témoignait, à ne pas s'y tromper, d'une série d'efforts inutiles pour briser le sapin...

Il se fit un silence recueilli où chacun souligna d'un mouvement de tête l'excès d'horreur du dernier cas.

Après quoi on causa littérature.

*
* *

— Il y en a aussi d'enterrés vivants au pays des lettres, dit un monsieur chevelu et grave. Tous le regardèrent attentivement sans le comprendre. Et il s'expliqua :

— Cette force de l'âme qui s'appelle talent ou génie, cette puissance créatrice qui produisit, en Homère l'*Iliade* et en Sheakspeare *Hamlet;* croyez-vous qu'elle ait une existence inséparable de l'âme elle-même ? Pensez-vous que le talent soit contenu dans l'esprit, comme la lumière dans la flamme, qu'il naisse avec lui, et qu'avec lui il meure ou s'éternise ?

— Quelle horreur ! s'écria quelqu'un. Une douche de métaphysique ! Et il fit un mouvement de s'en aller.

Mais le chevelu continua imperturbable :

— Non, messieurs; le génie littéraire n'existe d'abord qu'à l'état de prédisposition heureuse de l'esprit. Il se forme à condition d'une certaine culture, se développe selon le milieu, pousse sous l'action de l'air ambiant comme une floraison de la pensée. Ainsi formé, le génie est comme une seconde personnalité qui double la première. L'homme antique le sentant frémir, piétiner, se tordre en lui tel que l'embryon dans le ventre, l'appelait lyriquement *ma muse.*

L'homme moderne, plus exact, l'appelle mon *ange* ou mon *démon intérieur*, selon son point de vue. Mais quoi qu'il en soit, comme il se nomme, il existe, cet être de l'être, il est là, invisible, tapi au fond de l'échafaudage humain de membres et d'os.

— Mais où va-t-il avec son charabia? chuchota un blagueur..... Je ne vois pas venir les enterrés vivants.

L'homme grave, d'un regard, prit note de l'interruption et poursuivit :

*
* *

— Quelquefois l'être intérieur vit et grandit tout à son aise, grâce à une foule de circonstances favorables. C'est le génie vénard. Il pousse abrité de flanelle, calfeutrés dans des pelisses veloutées. On dirait des hommes où il gîte qu'ils sont les bourgeois de la littérature. Voyez M. Dumas fils; c'est le type du génie bienheureux. Héritier d'un nom acclamé, il n'avait qu'à se montrer pour être acclamé lui-même. Le chemin paraissait préparé devant lui comme ra voie nivelée, aplatie, ferrée, qui s'offre au oulement des locomotives. Son génie avance sans effort, poussé même en avant. Il va faire son premier pas et mille mains s'apprêtent à joncher de fleurs la place où se posera sa se-

melle. Quelques pas encore et il se trouvera à l'Académie.

D'autres fois, le génie succombe à ses premiers efforts. C'est le dédaigné : il récite, il chante ou déclame ; on ne l'entend pas. Il apporte à cette première épreuve l'inexpérience de sa précocité et de son ardeur. L'obscurité l'entrave, la platitude humaine le poursuit de sa haine. Par hasard, la misère se met de la partie contre lui. Son œuvre primesautière porte la marque pas belle de sa vache enragée, de ses habits sales et de ses souliers troués. Les imbéciles rient ; les intelligents ne peuvent pas savoir que ce génie existe.

Alors il se produit dans l'être intérieur un phénomène étrange. Il a la sensation nette d'une boîte qui le serre, d'un enfoncement, de pelletées de terre qui tombent, d'une dalle qui recouvre la terre aplatie. C'est le génie enseveli.

— Il y en a qui ressortent encore vivants, comme l'enterré de notre village, dit le chevelu en s'adressant particulièrement au crémationiste.

— Voyez, Messieurs, pour ne présenter que des cas d'une grande et moderne notoriété, voyez Byron et Lamartine. Lorsque la *Revue d'Edimbourg*, de sa hauteur d'oracle littéraire, frappa le génie de lord Byron dans son premier livre, elle le terrassa du coup. Le poète riposta

éloquemment, comme par un grand cri de colère; mais après, longtemps il se tut. Ce fut de même que Lamartine se tut, en jetant au feu ses manuscrits, lorsqu'un éditeur parisien l'eut mis à la porte poliment. Le doute de soi-même avait envahi l'un et l'autre, ainsi que le froid de la mort. Ils voyagèrent pour se distraire, disaient-ils. Mais ce ne fut que pour secouer par la marche le squelette de leurs génies enterrés.

Ils brisèrent la bière, quittèrent la fosse, ceux-là. C'est pour cela que le monde connaît leurs noms. Quant à ceux qui restent dedans, ils n'ont pas de noms. c'est à peine s'ils s'appellent d'une façon insignifiante et nulle; par exemple, *Jean Gaucher*.

*
* *

— C'est le nom sous lequel j'ai connu au quartier un jeune Guatemaltèque (de Guatemala), continua l'homme aux cheveux. Nous l'appelions ainsi, entre camarades, par allusion à sa particularité de se servir préférablement de sa main gauche.

Il suivait les mêmes cours que moi à l'Ecole de Droit. Cependant, son corps seul y assistait : son âme entière était à la littérature. Il écrivait sans cesse, fiévreusement; et ses manuscrits s'empilaient dans les tiroirs de son bureau. Il ne

tenait pas à les faire publier. Jean Gaucher avait pour les lettres une sorte de passion sincère et absolue qui excluait tout sentiment d'égoïsme. Ecrire dans le seul but d'être lu, lui semblait comme une sordide profanation de l'art. Il écrivait pour écrire, pour le seul plaisir de produire sa pensée sous une belle forme. Se réjouir dans l'exécution du rêve, caresser du regard l'ouvrage intellectuel et le trouver bien, n'est-ce pas assez? disait-il. Faut-il appeler le monde et battre la grosse caisse? Qu'est-ce qu'il peut ajouter, le monde, à ce charme pur et intime de l'écrivain devant son œuvre? Lorsque Dieu eut fini l'univers, *il vit que tout était bien* et il se reposa. La Bible ne dit pas qu'il attendît pour cela l'approbation d'Adam et d'Eve... Jean Gaucher, écrivant pour lui-même, croyait dans son travail se rapprocher de Dieu.

Toutefois, il y en eût un, dans le tas de ses manuscrits, que le jeune Guatemaltèque se décida à faire publier.

Comme nous restions dans le même hôtel, il s'était établi entre lui et moi la double camaraderie de voisins et de condisciples. Un jour, où j'entrai dans sa chambre pendant son absence, je vis par hasard le manuscrit en question laissé ouvert sur son bureau. Rien qu'à le parcourir rapidement, j'eus la vision d'un chef-d'œuvre littéraire. Un vague aperçu vaut mieux souvent

qu'un examen. Il en est de certains grands livres comme des grands spectacles de la nature : il faut les embrasser dans leur ensemble, d'un large coup d'œil; un livre, ainsi qu'un horizon, s'enlaidit sous un examen minutieux à travers des lentilles.

Le même jour, je lui avouai ma lecture indiscrète. Jean Gaucher rougit d'une rougeur de jeune fille se sentant surprise toute nue.

— Il faut publier ce travail, lui dis-je. Vous aurez un succès énorme.

Et ce fut avec grand renfort de prières et de raisons que je le décidai à en faire l'impression.

Il était pauvre. Impossible de rien publier à ses frais. Il lui fallait un éditeur, et il se mit à le chercher, — ce cerbère de la gloire.



Vous raconterai-je les étapes de ce chemin du Calvaire de l'écrivain inconnu, qui va à travers Paris d'éditeur en éditeur ?... Qu'il vous suffise de savoir que les plus complaisants promirent au jeune homme de donner son manuscrit au *lecteur*... qui ne le lut pas. D'autres le repoussèrent brusquement. L'un remarqua que l'ouvrage commençait d'une manière brillante...

— Mais ce jeune homme est désagréable, ajou-

ta-t-il... Pour me saluer, il me tend toujours la main... et la main gauche!

Après quoi, il ordonna de lui rendre son manuscrit.

Un autre éditeur fit observer qu'à part son défaut des mains, ce Guatemaltèque avait quelque chose aux yeux, qu'il louchait un peu... Et il ordonna aussi : « Rendez-lui son manuscrit. »

*
* *

Un seul éditeur, entre tous, M. Teigne, parut prendre au sérieux le jeune écrivain.

Il l'interrogea :

— Qu'est-ce que c'est donc que votre livre ?

Jean Gaucher répondit :

— Mon livre fait le bien et fait la lumière ; c'est tout.

— Ça, c'est une phrase, tout au plus, dit Teigne ennuyé. Voyons ! dites-moi dans quelle école de celles qui règnent ou ont régné en France se classe votre ouvrage ? Est-il romantique ?

— Non, monsieur, les romantiques aiment trop à s'envoler. Travailleurs ailés, on dirait qu'ils écrivent pour quelques rares aéronautes. Mon livre est écrit pour les simples piétons.

— Alors, il est naturaliste ?

— Non, monsieur ; le naturalisme tourne à la micrographie. C'est la littérature moléculaire. Si

pour raconter comment Pierre tua Paul, je m'arrêtais à décrire le nœud de la cravate de Pierre et les cordons des bottines de Paul, les lecteurs fermeraient mon livre sans arriver au fait. Le trop de détails encombre la page. Au jour d'aujourd'hui, on applaudit à ce travail chinois de détails microscopiques ; c'est une tocade à la mode. Mais la postérité s'en moquera. Elle n'acceptera certains grands livres naturalistes qu'à condition de nombreuses mutilations...

— Oh ! oh ! interrompit Teigne sournoisement. Donc, tiendriez-vous plutôt à l'esprit qu'à la matière ? Votre livre, serait-il psychologique ?

— Non, monsieur, je n'ai pas encore essayé de m'enchevêtrer dans les sombres carrefours de l'âme humaine. Et puis, pour *être dans le mouvement*, il me faudrait suivre cette singulière psychologie qu'on pratique en France : on prend une âme française, une âme parisienne, dans ce milieu de débauche où la notion morale lui manque comme la notion des couleurs à l'aveugle-né, et on la présente en disant : voilà ce qu'elle est, l'âme humaine !

— Vous êtes difficile, mon jeune homme. Dans ce cas, seriez-vous pour le lyrisme ou pour le décadentisme ? Votre livre est-il parnassien ou décadent ?

— Non, monsieur. Je n'ai pas l'honneur d'appartenir à la variété des rimeurs. Lorsque j'étais

tout petit, je m'amusais à chercher des consonnances et à compter les syllabes avec les doigts. Mais en grandissant, j'ai pensé en homme du siècle ; je me suis dit qu'un retard de cinq minutes pour rimer ma phrase et autant pour lancer mon idée aux étoiles, me ferait manquer, quelquefois le tramway, d'autres fois le train. C'est pour ça que mon livre n'est pas parnassien sidéral, ni même parnassien pédestre. Décadent, pas davantage. L'obscurité et l'archaïsme érigés en système littéraire firent en Italie les *concettistes*, en Espagne les *gongoristes*, deux classes d'écrivains, traités d'estimables fous par leurs compatriotes d'aujourd'hui. Je ne désire pas que les français de l'avenir envoient mon livre à la bibliothèque de Charenton. Il n'est pas décadent.

— Qu'est-ce qu'il est, à la fin, votre livre? s'écria Teigne, impatienté.

Le jeune homme ne répondit pas. Il se contenta de déficeler le manuscrit qu'il déploya sous les yeux de Teigne, comme une provocation à la lecture.

*
* *

Croyez-vous qu'il le lut, Teigne ?

Non; les éditeurs dignes de ce nom ne lisent jamais. Le manuscrit fut jeté dans la librairie,

pêle-mêle avec beaucoup de paperasses qui attendaient l'examen.

Des mois et des années s'écoulèrent. Longtemps Jean Gaucher ne laissa pas passer une semaine sans aller demander chez Teigne ce qu'on avait décidé sur son manuscrit.

— Revenez dans huit jours, lui répondit-on.

C'était un commis de la librairie qui donnait à Gaucher cette réponse. On lui barrait le passage du bureau de l'éditeur. A bout de patience, voyant un jour se dessiner au loin la silhouette terrible de Teigne, il marcha vite, le rejoignit.

— Monsieur Teigne ! Monsieur Teigne !... Mon manuscrit, qu'est-ce qu'il devient ?

L'éditeur s'arrêta.

— Ah !... c'est vous !... c'est vous !...

— Mais il ne se rappelait pas où il avait vu ce jeune homme.

Gaucher commençait à rafraîchir la mémoire de l'éditeur.

Au même instant, quelqu'un de la connaissance de ce dernier passa par le trottoir d'en face. C'était un écrivain en vogue, auteur d'un livre à scandale, panaché de trois duels. Teigne le vit.

— Ah ! cher maître ! cria-t-il, en courant vers l'écrivain.

A peine eut-il le temps de dire à Gaucher :

— Venez me voir chez moi : nous en parlerons.

*
* *

Ecœuré, l'âme déchirée et pleine d'amertume, mon ami Gaucher était parti pour son pays.

Cinq ou six mois après son départ, il arrive à l'hôtel une carte-télégramme ouverte adressée à Gaucher. On me la remit, car il m'avait chargé de recevoir et de lui envoyer ses lettres.

« Je vous prie, disait en substance la carte, de passer aussitôt que possible à mon bureau pour nous entendre au sujet de votre livre. »

En bas de ces lignes, était le nom de l'éditeur, Teigne fils. Le père était décédé récemment.

J'allai chez Teigne pour lui apprendre l'absence sans retour de mon ami.

Le fils de Teigne était légèrement ému.

— Quel malheur ! disait-il. Mon pauvre père a eu tort d'avoir négligé ce manuscrit... un chef-d'œuvre ! Ce qui est le plus à regretter, ce sont les dommages considérables que la copie a soufferts. On l'avait placée dernièrement dans un coin humide, parmi les papiers de rebut. Des feuilles se sont détachées et égarées, d'autres abîmées jusqu'à devenir illisibles. Peu s'en fallut que le manuscrit n'allât au panier des vieux papiers, pour la vente au poids. Je l'ai pris par hasard dans ce chemin. Il m'a frappé dès les premières pages. Je l'ai tout lu, malgré

les grandes lacunes... C'est superbe. Voilà la formule future. C'est la littérature du XX^{e} siècle qui pointe; le procédé éclectique qui prend à chaque école ce qu'elle a de bon et fond les genres dans une grande unité... Il faut publier cela : ce sera l'honneur de ma maison. Mais d'abord, il faudra que M. Gaucher remplisse les vides, reconstruise les morceaux illisibles...

Je donnai l'adresse du jeune homme. M. Teigne lui écrivit. Il s'agissait de savoir s'il faudrait envoyer le manuscrit à l'auteur ou si celui-ci reviendrait à Paris pour s'en occuper.

En même temps, on lui fit des propositions magnifiques.

Je lui écrivis aussi de mon côté.

Nous attendîmes en vain la réponse. Qu'est-ce qu'il pouvait être devenu, ce pauvre Gaucher?



Comme je me posais, désolé, cette question, H..., un autre Guatémaltèque, camarade du quartier aussi, me fit savoir qu'il était à la veille de partir pour son pays.

Je lui confiai la mission de chercher son compatriote. L'éditeur ajouta ses instructions, et H... s'engagea solennellement à chercher Jean Gaucher par tous les coins de la Guatémala.

Trois mois après, je reçus une lettre de H...

Il avait réussi à trouver Gaucher. En mandataires consciencieux, il me décrivait la rencontre :

« Ce n'est pas à Guatémala qu'il est maintenant, disait la lettre de H... Il s'est retiré au Mexique, il s'y est établi agriculteur dans une petite *hacienda* de l'Etat de Chiapas, appartenant à un de ses parents. Fidèle à ma promesse de le trouver à tout prix et de lui parler, j'ai entrepris un voyage peu commode au lieu indiqué, une hacienda perdue dans une immense contrée comme un oasis dans le désert.

« Un beau matin j'y suis arrivé. J'ai demandé à voir notre Jean.

« — Il est au labourage, m'a-t-on répondu.

« Je me dirige vers un pré qu'on sillonnait. On m'indique un homme qui mène la charrue de la main gauche : c'était Gaucher. Qu'il est méconnaissable ! Vêtu d'un habit en cuir de chamois, la tête couverte de son grand chapeau en feuille de palmier, notre ex-parisien ne diffère pas sensiblement des autres laboureurs de l'hacienda. Je le salue, réprimant mon étonnement devant sa transformation. Qu'il a l'air idiot et hetété, le pauvre camarade !

» Je lui rends compte de ma mission, lui parle de l'édition de son chef-d'œuvre, déposé depuis rois ans dans la maison Teigne. Je déroule *tous* ses yeux les éblouissantes propositions,

l'interroge sur ce qu'il décide pour refaire les parties arrachées ou effacées du livre.

Il hoche la tête avec des gestes stupides. Il me répond en mauvais espagnol :

— « *Ya no sé escrebir...* (Je ne sais plus écrire.)

« Mes efforts successifs n'ont pu tirer de lui d'autre réponse. C'est un homme à l'eau, Jean Gaucher. Je ne croyais pas qu'on put en si peu de temps devenir si imbécile. »

*
* *

C'est ce que me disait la lettre de H...

En la lisant, ajouta tristement l'homme aux cheveux, je m'écriai : « Encore un génie à la fosse ! » Et celui-là, pas d'erreur, il n'en sortira pas vivant.

Hélas ! messieurs ; le monde en est plein, de ces intelligences qui expirent et qui pourrissent à l'intérieur des corps. Regardez autour de vous ces garçons de café, ces porte-faix, ces misérables. Il y en a quelques-uns qui ont des fronts superbes, des crânes hardiment voûtés. Est-ce que vous pouvez les regarder sans pitié ? N'avait été pour des circonstances adverses, croyez-vous que leurs cerveaux puissants n'auraient pas produit autant que Voltaire, Hugo, Zola ? Quant à

moi, je frémis en les voyant. Ils me semblent les bières mouvantes des *ensevelis*.

*
* *

Et voilà ce que dit, par un sombre soir d'hiver, cet homme chevelu et grave.

III

MONSIEUR SÉVÈRE

Voyant l'étranger ouvrir la bouche, un Parisien se boucha les oreilles croyant qu'il allait hurler.

Mais comme l'étranger ne fit qu'exprimer le désir de parler, un second dit :

— Il va nous raconter quelque autre histoire du quartier latin.

— Encore ! fit un autre... Après tout, tant mieux ; je souffre d'insomnies — et cela me servira de choral pour ce soir.

L'étranger commença :

Je ne m'attarderai pas à désigner la forêt où je suis né ni à classifier l'arbre auquel on suspendit mon berceau de joncs entrelacés. Tout cela importe très peu au fait principal, que voici : Je suis un sauvage, non pas un sauvage de contrefaçon comme ces faux africains à faux bournous qui *camelottent* sur le boulevard ; mais un sau-

vage authentique, qui, tombé par hasard au milieu de Paris, se sent dans le corps la nostalgie de la feuille de vigne. Un guide interprète s'est emparé de moi lorsque je suis descendu du train à la gare Saint-Lazare. C'est à lui que je dus d'être aussitôt habillé et coiffé en Parisien. Mais je le haïs bientôt, ce guide : je consentis à lui donner quinze francs par jour pour me montrer toutes les merveilles de Paris. Et il s'en croyait quitte en me conduisant tous les après-midi, de boulevard en boulevard, jusqu'au Jardin des Plantes. Là, il me faisait voir comment les singes s'amusent en famille. Ce spectacle immoral que je me suis donné tant de fois pour rien dans ma forêt natale m'inspira contre mon guide une aversion profonde. J'attendis en vain de pouvoir tirer de lui quelques étincelles d'intelligence. Un jour, pour me distraire des singes, il me conduisit au musée du Louvre : il me promena le long des salles sans mot dire. Quand je l'interrogeais sur les auteurs de certaines toiles frappantes, il me renvoyait au catalogue. Ce fut seulement dans la salle des antiquités, devant l'armure d'Henri II qu'il parla pour me dire : « Voilà qui est lourd ! »

Le lendemain je le plantai. Je ne voulais plus de ces interprètes d'hôtel qui se réglementent et se tarifient afin que l'étranger ne puisse regarder Paris que par la myopie de leurs yeux.

*
* *

Je sortis seul : je suivis la rive gauche de la Seine, longeant les parapets hérissés de vieux livres. Près du Pont-Neuf, je vis un bouquiniste qui s'évertuait pour attirer l'attention des passants sur un bouquin qu'il tenait à la main. Mais les passants suivaient leurs chemins indifférents.

— Regardez, messieurs et dames, disait le vieux marchand ; c'est un *elzévir*, un vrai elzévir, le seul exemplaire elzévirien des œuvres de Tacite qu'on puisse trouver à Paris hors de la Bibliothèque Nationale.

Observez bien la marque de l'édition, — et en disant cela, il montrait du doigt et le cippe et l'aigle avec la devise : *Concordia res parvae crescant,* qui caractérise les éditions du fondateur de l'imprimerie hollandaise, cet aîné d'une généalogie de Louis imprimeurs qui s'appelait royalement Louis Ier.

— Y a pas d'erreur !... Papier, impression, reliure, tout est vrai... Un trésor !... Et je l'offre pour rien... Une misère ! trente francs, au lieu de cent cinquante ou deux cents, valeur réelle....

Quelques badeaux s'arrêtaient, empoignés par la verve du bouquiniste. Ils regardaient d'un air

idiot, la marque, le papier jauni, la reliure de parchemin à double fermoir; les plus curieux avaient des moues dédaigneuses, de ces haussements d'épaules particuliers aux hommes qui voudraient se rendre compte de la valeur d'un objet, sans y parvenir.

Cependant, un monsieur très bien, plutôt vieux que jeune, l'air bourgeois, s'était emparé du bouquin et l'examinait attentivement. La vue du *trésor* et les louanges redoublées du marchand semblaient le toucher. Déjà il marchandait, offrait, la moitié (quinze francs), portait la main à la poche de son gilet, comme pour appuyer l'offre... Au même instant, un gamin de crier :

— Quinze francs!... je ne mettrais pas un sou pour ta vieille paperasse!...

Tous partirent d'un rire. Le monsieur, gagné par le mépris du gamin, lâcha le livre entre les mains du bouquiniste abasourdi Le pauvre homme!... Je me sentis attendri de pitié en regardant avec quelle indignation et quel désespoir il enfonçait son *elzévir* entre ses autres vieux livres.

Le soleil se couchait. C'était l'heure où les bouquinistes commencent à fermer leurs boîtes. Il bouclait les siennes tout en grommelant.

— Sale journée! s'écriait-il; c'est idiot d'avoir affaire à des gens si ignorants. Ce n'est pas la peine de venir poser des heures ici, qu'il pleuve,

qu'il vente ou qu'il neige. J'en ai assez. Ça ne me donne pas aujourd'hui de quoi faire bouillir la popote.

Il avait commencé pour lui-même sa jérémiade; mais s'apercevant que je l'observais, il finit de manière à chercher en moi un confident de ses peines.

— Ecoutez, lui dis-je. J'erre dans Paris sans m'y reconnaître. Si vous voulez me guider un peu, je vous inviterai à dîner.

Il accepta; mais en même temps — je ne pouvais pas comprendre dans quel but — il reprit le vieux exemplaire des *Annales* et le glissa dans la poche de son veston. Lorsqu'il eut bien bouclé et mis en sûreté ses boîtes, nous montâmes vers le Luxembourg; en route, il m'entretenait de ses confidences.

Il s'appelait Sévère H... et par une rare coïncidence, tout s'accordait en lui avec son prénom. Sévèrement il marchait, parlait, raisonnait. Dans son besoin de s'en prendre à quelqu'un, il s'en prenait à la jeunesse de cette fin du siècle.

— Qu'elle est insignifiante et inepte ! me disait-il... Voilà : j'allais vendre mon *Tacite* elzévérien; ce monsieur me l'aurait acheté vingt-cinq francs pour le moins... Mais un jeune passe; il dit sa bêtise, et tout est perdu.

— Ce n'était pas un jeune homme, celui-là, objectai-je; c'était un gamin...

Mais M. Sévère ne voulut pas voir de différence entre gaminerie et jeunesse... Nous arrivâmes aux arcades de l'Odéon. C'est là que Paris ce Paris aux cent Halles — a sa halle aux livres. Des jeunes gens faisaient halte devant les étalages, feuilletaient les volumes ou se dirigeaient vers la caisse pour les payer. Là, sur la plaque en cuivre cannelée de la caisse; le cliquetis des monnaies ne cessait pas. Les commis, courant des armoires aux étalages suffisaient à peine à répondre aux demandes des livres. On voyait bien l'actif mouvement des librairies de Paris, cette fièvre intermitente de l'homme civilisé qui se manifeste par la consommation invincible d'une certaine quantité de papier imprimé et broché.

Mon guide recommença de grommeler. Le spectacle de ce vaste commerce qui produit le long des arcades comme un grouillement de bourse, faisait mal au vieil homme.

— Que c'est insensé, cette jeunesse! rugissait-il sourdement... Je m'empressai de l'emmener ailleurs ; j'entrai avec lui dans le premier petit restaurant que nous pûmes trouver.

*
* *

Nous nous étions assis face à face, et je le regardais lentement : un visage ridé, un crâne à

moitié glabre, une bonne tête d'évangéliste. Presque vénérable. Et je pensai : voilà un vieillard d'une calvitie honorable. Dans ce Paris gomorhéen où les vieillards courent tranquillement les trottoirs à la recherche des filles il est heureux de trouver un exemplaire de cette vieillesse honnête qu'on put voir chez les anciens et qu'on voit encore chez mes compatriotes les sauvages. Je garderai cet homme vénérable comme un trésor : il sera mon guide dans la grande capitale — d'après ce que j'ai entendu chanter dans une opérette. J'en ferai, de plus, mon ami... Le pauvre homme ! Il a la sainte passion des livres séculaires ; et tandis que, sur les quais, il expose ses bouquins au mépris public, peut-être sa femme, ses enfants, meurent de faim dans un coin...

Un détail inattendu vint me troubler au milieu de mes réflexions. Au lieu de vin rouge le bouquiniste commanda un flacon d'eau-de-vie qu'il commença à vider d'un air familier. Mais cette particularité qui, un instant m'alarma, dut bientôt s'effacer de mon esprit. Le bouquiniste me parlait d'une façon édifiante. Il s'abandonnait à l'expansion de ses nobles sentiments.

— Gardez-vous, jeune homme, me disait-il, de vous mêler à cette jeunesse insensée. Vous venez de voir avec quel fol entrain, elle se précipite vers les arcades de l'Odéon sur les misérables

modernités de la librairie française. Ces garçons dédaignent l'or pur qui sortait des presses de la Hollande pour le clinquant de Marpon Flammarion et les autres. Le résultat est honteux pour la France moderne. On ne trouve pas dans les nouvelles *couches* un acheteur pour les Annales de Tacite ; et on en trouve cent mille pour la Sapho de Daudet, une histoire de vaudeville. La première série des éditions de ce roman eut cinquante mille acheteurs : on en fait une autre agrémentée de figurines en couleur, et voilà cinquante mille autres acheteurs qui arrivent.... C'est ça ! Il n'y a plus à pâlir sous l'inspiration ou sous l'effort méditatif pour faire le livre à succès.

Ecrivez-le au petit bonheur ; et puis, que votre plume ne soit pas seule : il faut la marier à un crayon quelconque ; ainsi votre page vide de pensées s'illustrera de silhouettes. Victor Hugo décrépit semblait prévoir cette évolution en vertu de laquelle la littérature doit s'allier à la gravure sous peine de n'être rien : sa main tremblante dessinait sa pensée, après l'avoir écrite. Il comprenait par le mouvement de *yankinisation* qui nous traîne, que la parole allait perdre de plus en plus de sa force. Lui, s'étant enrichi par les vers, était en situation de flairer le commerce sous la pensée. Et le procédé du commerce est de *tout* objectiver. Y a-t-il un chapelier qui se con-

tente de dire : « Je vends des chapeaux. » — Il fait peindre, graver, chromatiquer un chapeau, sur sa porte, et il est content. Ce procédé grimpe de la carte-annonce du marchand jusqu'au livre. C'est la consécration définitive de l'insuffisance de la parole. Les silhouettes rient, pleurent ou grimacent dans les coins du texte : elles se substituent à la note marginale, au scolio riche de doctrine. C'est sot ; mais joli : Les garçons y mordent ; ça agit sur eux comme les femmes décolletées d'une brasserie... Vous avez vu comme ils se pressent en foule sur les étalages.

— Il y avait des vieillards aussi, près des étalages, remarquai-je ; mais le bouquiniste ne prit pas en considération ma remarque. D'un seul coup, il vida dans sa gorge le reste de l'eau-de-vie, et me prenant amicalement par le bras, sans attendre le dessert :

— Sortons, me dit-il : je vais vous faire voir combien elle est perdue, la jeunesse !

*
* *

C'était jeudi ce jour-là. Vers neuf heures, le long du boulevard Saint-Michel, un mouvement très vif d'étudiants et de filles marchant tous dans la même direction, commença à se faire sentir.

— C'est *la montée de Bullier* qui commence,

me dit le bouquiniste qui observait avec moi le mouvement, de la terrasse d'un café. Bullier, la plus vaste salle de bal public de Paris, est le paradis de cette jeunesse. Regardez avec quel empressement, avec quel air d'enthousiasme, ils s'y rendent à pied, en omnibus, en voiture. C'est aujourd'hui le bal de la rentrée des étudiants. On dirait qu'ils vont là chercher le bonheur, quelque chose de très important pour l'avenir ou du moins pour l'année scolaire.

Une voiture découverte passa, chargée d'un confus amoncellement où la différence du masculin et du féminin se révélait dans le pénombre seulement par les chapeaux de soie et les chapeaux à plumes. Le cheval montait pas à pas difficilement la pente raide du boulevard. Tout à coup, les parapluies noirs, les ombrelles bleues et roses s'agitent en l'air, s'inclinent sur le siège du cocher et concourent dans l'orifice postérieur du quadrupède qui se met au grand trot... La voiture disparaît au milieu du frémissement de rubans et de jupes, tandis que les rires partaient autour de moi, dans la terrasse. Mais M. Sévère ne riait pas. Il contemplait de son air le plus sévère les groupes d'étudiants prenant des bocks.

— Voyez bien, me dit-il, après un instant, à quel point sont arrivés tous ces garçons : Bullier est pour eux une Institution. Chaque année, à

cette époque, lorsque les cours des Ecoles commencent, il y a à Bullier un grand bal qui s'appelle, comme je vous ai dit, le *bal de la rentrée*. Il serait presque un déshonneur pour un étudiant de n'y pas assister. C'est en dansant qu'ils inaugurent leurs études. Puis, toute l'année, ils ont à Bullier, deux bals par semaine. Ce n'est pas tout : ils ont encore *le café*. Le café est pour eux une autre Institution. Ils étudient, écrivent, préparent leurs examens au café. Ainsi, leurs études se font entre le café et le bal. La classe devient donc à l'égard de ces jeunes gens un intermède entre un quadrille et un bock. Peut-on leur demander de penser ?

Ils n'ont pas le temps. Menant des vies de papillons, ils ont juste une minute pour fixer la méditation sur un livre quelconque. C'est à cause de ça qu'ils achètent des livres à chromos de Marpon et Flammarion et qu'ils dédaignent mon Tacite.

Nous nous dirigeâmes vers Bullier. M. Sévère chancelait un peu, traînait sa langue pour parler, car, après l'eau-de-vie, il avait avalé, coup sur coup, au Café, quatre petits verres de rhum. Je l'excusais de toute mon âme : il fallait bien qu'il noyât dans un liquide quelconque ses nobles chagrins. C'est à cette ébriété innocente que j'attribuai son entêtement à revenir sur l'affaire de son *elzévir*. Il l'avait sorti de sa poche et me le van-

tait avec chaleur comme s'il se trouvait sur les quais en face de la foule. A la fin, d'une voix larmoyante à apitoyer une roche, il m'engagea à lui acheter son *trésor*.

— Vous êtes un jeune homme au-dessus de toute cette jeunesse du siècle, me dit-il; et parce que c'est vous je vous le donne pour vingt-quatre francs.

Il me souvenait d'avoir entendu dire quelque chose sur la fraude pratiquée dans les éditions elzéviriennes. Mais, comment soupçonner d'une telle escroquerie M. Sévère !...

Près de la porte de Bullier, je donnai au brave homme les vingt-quatre francs, et Tacite passa de sa poche dans la mienne.

*
* *

Les mains croisées par derrière, la tête tournée vers le plafond, je me promenais seul à travers la mêlée dansante de Bullier. A peine entré, j'avais perdu de vue mon guide. Aurait-il couru après cette fille dont je l'avais vu serrer la main ?... Quelle idée !... Je la rejetai avec indignation; et me mis à regarder de tous côtés pour trouver M. Sévère. Danseurs et danseuses livraient leurs corps à la passion du rythme, un rythme du diable où j'entendais pétiller les flammes de l'enfer.

C'était un quadrille à toute volée : il y avait des saccades brusques, des sons qui éclataient de manière à faire songer aux pétarades que les démons se permettent d'aprè le Dante. Les pieds des femmes battent la mesure — à la hauteur du nez. Une fille trouve monotone de sautiller et de lever les pieds, et elle s'affaisse par terre, les jambes écartées en une ligne droite : un pantin mécanique ne le fait pas mieux. Une autre tombe sur les mains : la voilà folle de rire à quatre pattes... Que veut-elle faire ? — L'étudiant, son vis-à-vis, la comprend. Il tombe aussi sur les mains, avance vers elle en beuglant.

La folie générale me montait à la tête comme un mal de mer. Bousculé à chaque pas par la foule agitée, je continuai à chercher mon compagnon, je pensai à lui, en voyant quelques vieillards danser aussi des quadrilles avec rage. Je l'invoquai même en esprit : ô toi ! bibliophile, moraliste, j'ai besoin de tes pensées élévées et pures. En même temps, je pressai mon Tacite contre ma poitrine, pour me consoler de mon temps perdu : j'avais gagné un elzévir !...



Le voilà enfin, ce me semble, M. Sévère. Je le distingue d'un peu plus loin, au milieu d'un tas de monde.. Mais qu'est-ce qu'il a ? Je ne vois que sa tête, sa tête d'évangéliste, qui remue en tous

sens... Une crise sans doute! un vertige d'indignation en présence de cette bacchanale. Vif comme une flèche, je me précipite, je joue avec énergie des coudes et des poings, et je m'ouvre un passage jusqu'à mon compagnon... Hélas! Lui aussi! Il dansait des quadrilles!...

*
* *

Tout à coup, près de onze heures, une bagarre se produisit. Les étudiants se ruent sur les femmes et les enlèvent... On dirait un second rapt des Sabines. Elles sont conduites là-bas, près du jardin, à l'extrémité de la plate-forme qui contourne la salle. En haut de cette plate-forme, quelques gaillards sont installés pour recevoir les femmes ravies. Dans un instant, l'une d'elles, est poussée d'en bas, saisie d'en haut, étendue sur le bord de la rampe. Elle crie, elle pleure, elle appelle au secours... Pas de secours! C'est pour rire. Cent mains tiennent la sienne, cent autres la tracassent, ouvrent ou déchirent son linge, fouillent dans son corps comme dans une poche. La femme, à bout de résistance, étouffée, immobile, ne crie plus... on l'entend à peine sangloter, si elle n'est pas évanouie. Lorsqu'elle disparaît, on ne sait pas où, au milieu de la foule en haut, les gaillards inassouvis recommencent

à crier : des femmes ! des femmes !... A ce cri, elles courent, se réfugient dans l'ombre du jardin ou se mettent sous la défense d'un ami protecteur. Mais d'autres arrivent encore à la rampe fatale, empoignées par la ruse ou par la force.

Appuyé contre une colonne, je contemple, dans le comble de l'étonnement, ce spectacle capable de faire reculer de honte les singes du Jardin des Plantes, et je me demande combien de ces garçons seront dans la suite députés ou ministres de la France...... Mais voici M. Sévère qui contemple aussi la saturnale scolaire. Le vieux folichon ! Il tient à côté de lui sa danseuse de quadrilles... et avec quel air ravi, il assiste au dépouillement de cette vieille cocotte qu'on étale cette fois sur la rampe ! La pauvre enlevée n'a lourd de chair à offrir à l'ardeur des jeunes satyres. De gros mollets tout de même !

Mais on presse, on tire les bas, et les coussinets de coton sautent en l'air. Le corsage dégraffé, on fait de même pour les hémisphères de la poitrine : deux paquets de chiffons qui s'éparpillent et s'envolent au milieu des huées.

— Il n'y a que du faux dans cette femme.

C'est l'amie au bouquiniste qui a dit cela. J'ai bien entendu sa remarque, car dans le remous de la bagarre, elle est venue se placer devant moi, cram*ponnée au bras* de M. Sévère.

— Oui ! répond-il ; cette femme est fausse... toute fausse... comme un elzévir que je viens de vendre.

Et il eut un éclat de rire... le vieux roublard!

FIN

ERRATA

Page 144, *lisez :* Cuautla, ville principale, *au lieu de :* Cuautla capitale.

Comme celle-ci, d'autres fautes peu importantes se sont glissées dans le texte.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

